Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thtresetoeuv02bail

THÉÂTRES

ET

ŒUVRES MÊLÉES.

THÉATRES

ET

ŒUVRES MÊLÉES.

Par M. BAILLY, Garde Général des Tableaux du ROI.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez NYON, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

PQ
1955
.B3A19
1768
v.2
Coll. Réc.

PHAÉTON,

PARODIE,

EN UN ACTE.

ACTEURS.

MÉROPS, pere de LYBIE, & mari de CLIMENE.
LYBIE, fille de MÉROPS.
THÉONE, fille de PROTÉE.
PHAÉTON, fils du SOLEIL & de CLIMENE.
CLIMENE, fille de l'OCÉAN & de THETIS.
PROTÉE, Dieu Marin.
TRITON, Dieu Marin, frere de CLIMENE.
EPAPHUS, fils de JUPITER & d'ISIS.
ARLEQUIN.
LE SOLEIL.
LA DÉESSE de la Terre
JUPITER.
Une petite fille.
Plusieurs Acteurs muets.

PHAÉTON,

PARODIE.

Le Théâtre repréſente un Jardin : on voit la mer dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

THÉONE, LYBIE.

THEONE.

Air : *J'entends déja le bruit des armes.*

TANDIS que tout ſonge à vous plaire ;
D'où naît ce chagrin, ce ſouci ?
Vous cherchez un lieu ſolitaire,
Et vous venez rêver ici.

LYBIE.

Vous-même, qu'y venez-vous faire ?
N'eſt-ce pas pour rêver auſſi ?

THÉONE.

Air : *Depuis que j'ai vu Liſette.*

Le tendre amour, chere amie,
M'a ſoumiſe à ſon pouvoir ;
Et d'aimer toute ma vie,
Mon cœur ſe fait un devoir.
S'il vous enchaînoit de même,
Vous diriez ingénument,
Que rêver, à ce qu'on aime,
Eſt un plaiſir tout charmant.

LYBIE.

Air : *Maman me l'avoit bien dit.*

Dois-je moins rêver que vous, (*bis.*)
Au moment que mon pere
Va me choiſir un époux.
Dois-je moins rêver que vous ? (*bis.*)

THÉONE.

Air : *O lon, lan, la, landerirette.*

Le tendre Epaphus, ma Poulette,

Brûle pour vous depuis long-temps,
De la flamme la plus parfaite,
Découvrez-moi, landerirette,
Découvrez-moi vos sentimens.

Air : *Suivons l'amour, c'eſt lui qui nous mene.*

Vous le trouvez digne de vous plaire ;
C'eſt un préſent du Dieu des amours :
Ne croyez pas en faire myſtere,
Car vos beaux yeux vous trahiront toujours.

LYBIE.

Air : *Vivons pour ces Fillettes.*

Si par tendreſſe, mon papa, (*bis.*)
Alloit me donner celui-là,
Ah ! quel plaiſir, ma chere,
Lui ſeul eſt mon affaire,
Vraiment, lui ſeul eſt mon affaire.

Air : *Si Troye fut réduite en cendres.*

Phaéton pour vous ſoupire ;
Vous l'aimez tranquillement.

THÉONE.

Il n'eſt plus ſous mon empire,
Tel que tu crois, mon enfant ;
C'eſt un ingrat, s'il faut le dire,

Qui ſe retire
Sourdement.

Air : *Un Amant ; Menuet de M. de Lalande ; Parodie d'Armide.*

Et comment
Avoir le cœur tranquille & content ;
Lorſque l'on ſent
D'un amant,
L'amour s'affoiblir à chaque inſtant ?
Quel martyre
L'on éprouve en aimant !
Que l'amoureux empire
Renferme de tourment !
Malheur à qui ſoupire,
Un peu trop tendrement.

THÉONE & LYBIE *enſemble.*

Air : *L'amour plaît ; dans Théſée.*

Lorſque l'amour eſt extrême,
Que c'eſt un cruel tourment,
De ne voir dans ce qu'on aime
Qu'un ingrat, qu'un inconſtant !

*

LYBIE.

Air : *Réveillez-vous belle.*

Voici Phaéton, je vous laiſſe ;
Eclairciſſez-vous avec lui.

SCENE II.

THÉONE, PHAÉTON.

THÉONE *allant au-devant de Phaéton.*

Air : *Quand je vous donnai mon cœur.*

Cet air ſombre & plein de froideur,
M'allarme, & m'embarraſſe.
Cruel, qu'as-tu fait de mon cœur ?
Tu ſembles tout de glace.
Ah ! Phaéton, qu'eſt devenu
Ce temps ſi charmant que j'ai vu.

PHAÉTON.

Air : *Regne, Amour ; fanfare du quatrieme Acte des Fêtes Grecques & Romaines.*

Pouvez-vous douter, Princeſſe,
Du beau feu qui pour vous m'intéreſſe.

Ma tendreſſe,
Croit ſans ceſſe ;
Chaque jour
Augmente mon amour. (*fin.*)

THÉONE.

Cependant, Phaéton me laiſſe,
Je ne vois plus, hélas ! qu'il s'empreſſe
De me dire,
Qu'il ſoupire
Pour un cœur,
Dont il fait le malheur.

PHAÉTON.

Pouvez-vous douter, Princeſſe, (*juſqu'au mot* fin.)

Quel caprice !

THÉONE.

Quelle injuſtice !

PHAÉTON.

Dieux ! quelle rigueur !

THÉONE.

Quelle froideur !
Ton hommage,

Ton langage,
Tout m'annonce un perfide amant ;
Que ne puis-je être volage,
Et te voir indifféremment.

PHAÉTON.

Pouvez-vous douter, Princeſſe, (*juſqu'au mot* fin.)

THÉONE.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

Que faire, à ſe promener,
Le long de la riviere,
Phaéton vient-il rêver ?

PHAÉTON.

Non, non, je viens y chercher
Ma mere, ma mere, ma mere,

THÉONE.

Air : *La nuit & le jour.*

Quand on aime, il n'eſt rien
Qui puiſſe nous diſtraire ;
On trouve toujours bien
Aſſez de temps pour faire
L'amour,
Sans aucun détour.

Air : *Une faveur, Liſette.*

Que de votre inconſtance
Ne puis-je encor douter :
Vous craignez ma préſence ?
Vous voulez m'éviter ?

PHAÉTON.

Vers ces lieux, ma Princeſſe :
Maman, tourne ſes pas.

THÉONE.

Suivez-la ; je vous laiſſe :
Ne vous contraignez pas.

Théone ſort.

SCENE III.

CLIMENE, PHAETON.

CLIMENE.

Air : *Du* Confiteor.

Mon fils, d'où naît cet air rêveur,
Qui chez vous n'eſt pas ordinaire.

PHAÉTON.

Je creve d'orgueil & d'honneur,
Et mon rival me déſeſpere :
Il prétend l'emporter ſur moi;
Je n'y puis penſer ſans effroi.

Air : *Et lon, lan, la, du* Roi de Cocagne.

Vous ſçavez qu'à votre aimable fille,
On doit donner un époux ;
Elle eſt riche, & d'ailleurs bien gentille :
Ma mere, il dépend de vous,
Que d'un grand Roi je devienne le gendre,
Et lon, lan, la,
Faites cela,
Vous le pouvez.

CLIMENE.

Déja
Pour vous j'ai ſçu l'entreprendre.

PHAÉTON.

Air : *Ah ! voyez donc.*

Epaphus y prétend.

CLIMENE.

Bon, bon,

Compte ſur ma parole ;
Pour l'emporter ſur Phaéton,
Ah ! voyez donc ? ah ! voyez donc,
Comme il s'y prend, le drôle.

PHAÉTON.

Air : *O ma mere, &c.*

Je ſçais que mon beau-pere,
Vous aime tendrement :
En ma faveur, en ce moment,
Efforcez-vous de plaire ;
Je ſçais que mon bonheur dépend
D'un regard de ma mere.

CLIMENE.

Air : *Monſieur le Prévôt des Marchands.*

Quand je pris le Roi pour époux,
Mon fils, je ne penſois qu'à vous ;
Pour vous mettre un jour à ſa place,
Il falloit trouver un détour ;
Mais quelque choſe m'embarraſſe,
Je vous connois un autre amour.

Air : *L'Amour eſt le Protecteur.*

Je ſçais que d'un trait vainqueur,
Théone bleſſe votre ame :
Surmonterez-vous cette ardeur ?

PHAÉTON.

J'aime Théone, Madame,
Pour le badinage,
Bon :
Pour le mariage,
Non.

CLIMENE.

Air : *N'y a pas de mal à ça.*

Il faut à la Dame,
Jouer ce tour-là,
Quoiqu'il ſoit infâme,
Qu'on en gloſera.

CLIMENE & PHAÉTON *enſemble.*

N'y a pas de mal à ça, n'y a pas de mal à ça.

CLIMENE.

Air : *Je n'ai qu'une chambre, un lit,*

Avec ton oncle, je dois
Conſulter un Berger habile,
Sur ton ſort ainſi que moi.
Hélas ! il n'eſt pas plus tranquille ;

TRITON *paroît au fond du Théâtre.*

Je le vois qui s'offre à mes yeux.
Va, laiſſe-nous ſeuls en ces lieux,
Et ſur-tout, charge-toi du ſoin
Que nous y ſoyons ſans témoin.

Ils ſortent.

SCENE IV.

CLIMENE, TRITON, PROTÉE *paroît endormi.*

CLIMENE.

Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

Eh-bien, mon frere, aurons-nous audiance!
Mais, il paroît dormir profondément.

TRITON.

Je vais, ma ſœur (un peu de patience)
L'arracher à ſon aſſoupiſſement.

Climene ſort.

✻

SCENE V.

TRITON, PROTÉE.

TRITON *va près de lui.*

Air : *A faire. Il faut que la Symphonie ſoit bruyante, ainſi que le Chœur.*

Ah ! Protée, réveille, réveille.
Ah ! Protée, réveille-toi.

PROTÉE *ſe réveille effrayé du bruit.*

Air : *La faridondaine, la faridondon.*

Quel tapage ? que me veut-on ?
Etes-vous en délire ?

TRITON.

Sur le deſtin de Phaéton
Daignez enfin m'inſtruire.

PROTÉE.

Air : *Non, non, je ne veux pas rire.*

Soigneux de garder un ſecret (*bis.*)
Cherchez quelqu'autre, s'il vous plaît,

Qui veuille vous inſtruire ;
Non, non, non, non, je ne veux rien dire
Non, non, non, je ne veux rien dire.

PROTÉE *s'échappe, & s'en va en chantant le refrain qui ſuit :* (a)

Gardons nos moutons,
Lirette, Liron ;
Gardons nos moutons, Lirette.

SCENE VI.

TRITON, CLIMENE, PROTÉE.

TRITON & CLIMENE *enſemble, ſe tenant par le bras.*

Ce ſecret nous eſt important ;
Protée, il faut qu'on vous l'arrache :
Nous vous ſuivrons ſoigneuſement,
Sous quelque forme qui vous cache :

(a) Il diſparoît, & ſe transforme en âne, en chien, en coq, en ſinge ; il grimpe ſur un arbre après avoir ſucceſſivement traverſé le Théâtre : on le pourſuit dans la couliſſe : après ces différentes métamorphoſes, Protée reprend ſa forme naturelle.

Non,

Non, ne croyez pas nous tromper ;
N'eſpérez pas nous échapper ;
Nous échapper ; (*bis.*)
N'eſpérez pas nous échapper.

PROTÉE.

Air : *Lerela, lere, lanlere.*

Puiſque l'on me force à parler,
Je vais, ma foi, tout révéler.
Tremblez, ambitieuſe mere,
Lerela, lere, lanlere, lerela, lerelanla.

Même air.

Votre fils eſt un jeune fou,
Qui joue à ſe rompre le cou.
Où vas-tu, jeune téméraire ?
Lerela . . . . . .

Il ne racheve pas l'air ; il regarde dans le ciel, s'agite enſuite, & chante ce qui ſuit :

PROTÉE.

Air : *La bonne aventure.*

Que vois-je ! il mene grand train :
Une carriole ;

Mais, quel funeſte deſtin,
Il s'égare du chemin :
Ton fils dégrin, grin, grin, grin,
Ton fils dégringole.

Protée ſort.

CLIMENE & TRITON *enſemble.*

Air : *Des Pendus.*

Quel Oracle, Dieux ! je frémis !

Triton ſort.

SCENE VII.

CLIMENE, PHAÉTON.

Suite de l'air précédent.

CLIMENE.

Apprenez votre ſort, mon fils,
Protée a ſçu nous en inſtruire.

Air : *Des Fraiſes.*

Je vois s'amaſſer ſur vous
Tous les malheurs enſemble :

Du ciel craignez le courroux ;
Car, pour vos jours, entre nous,
Je tremble, je tremble, je tremble.

PHAÉTON.

Air : *De la Ceinture.*

Vous croyez trop légérement
Ce que ce Paſteur vous annonce :
L'intérêt ſeul en ce moment,
Ma mere, a dicté ſa réponſe.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Il ſçait qu'à ſa fille en ce jour,
Mon cœur préfere un autre amour.
En ſecret il enrage ;
L'oracle qu'il a rendu-là
Reſſemble à ceux de l'Opéra :
Ce n'eſt qu'un verbiage.

CLIMENE.

Air : *Jn' ſçaurois.*

Renoncez à la couronne,
Et livrez-vous à l'amour,
Que pour vous reſſent Théone :
Montrez-lui plus de retour.

PHAÉTON.

Suite de l'air précédent :

Je ne ſçaurois
M'éloigner ainſi du trône,
J'en mourrois.

PHAÉTON.

Air : *De la Serrure, Comédie Italienne.*

C'eſt en vous ſeule que j'eſpere,
Je ne vous quitte point des yeux,
Que vous ne forciez mon beau-pere
De mettre le comble à mes vœux.

Ils ſortent.

SCENE VIII.

LYBIE *ſeule.*

Air : *Sainte-Commune.*

L'incertitude
Redouble dans mon cœur ;
L'inquiétude
Augmente ma langueur :

Si le plaiſir d'aimer
Fait ſouvent éprouver
La peine la plus rude ;
Rien ne peut égaler
L'incertitude.

SCENE IX.

LYBIE, EPAPHUS.

LYBIE.

Air : *Et zon, zon, zon.*

J'apperçois Epaphus ;
Que je crains ſa préſence.

EPAPHUS *entre en pleurant.*

You, you, you, yahouf.

LYBIE.

Air : *Muzette des talens lyriques.*

Cher Epaphus,
Que vous allarmez ma tendreſſe,
Cher Epaphus.

EPAPHUS *pleurant.*

Hélas ! je ne vous verrai plus.
Cris ſuperflus,
Foibles ſecours dans ma triſteſſe.

LYBIE.

Cher Epaphus.

EPAPHUS.

Hélas ! je ne vous verrai plus :
A la fin, votre pere,
Vient de décider l'affaire :
Phaéton eſt, ma chere,
L'époux qu'il vient de vous choiſir,
Tout à loiſir,
Le ſort me pourſuit & m'accable.

LYBIE.

Quel avenir.
Je ſéche, hélas ! de déplaiſir.
O deſtin déplorable !

EPAPHUS.

Qui me rend miſérable.

Enſemble.

O deſtin déplorable !

Qui nous rend tous deux
Malheureux.

EPAPHUS.

En vous perdant,
Je perds l'objet le plus aimable ;
En me perdant,
Vous perdez le plus tendre amant.

On entend un bruit de Symphonie : les inſtrumens doivent préluder en C ſol ut.

Air : *Bonſoir, la Compagnie.*

J'entends le bruit des inſtrumens :
Voici la Compagnie :
Pour mon amour quel contre-temps.
Adieu, chere Lybie, adieu :
Adieu, chere Lybie.

Le Théâtre change & repréſente l'appartement de Mérops.

SCENE X.

MÉROPS, CLIMENE, LYBIE, PHAÉTON.

Troupe de peuple & d'amis de MÉROPS, *qui viennent prendre part à la fête, qui commence par des danſes.*

MEROPS.

Air : *Pour le peu de bon temps, Opéra de Théſée.*

Phaéton me demande ma fille,
Déja je pétille
De les unir :
Le Soleil eſt ſon pere,
Je fais une affaire
Dont je chéris l'avenir :
L'âge qui me glace,
Loin de vous me chaſſe,
Je me ſens périr ;
Qu'un jour il me remplace,
C'eſt mon plaiſir.

LYBIE *à ſon pere.*

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Quand on veut prendre une femme,
Le galant doit à la Dame,

Poliment ſe propoſer ;
Phaéton eſt tout de glace,
On diroit qu'il me fait grace
De vouloir bien m'épouſer.

MÉROPS.

Air : *Comme un Coucou.*

Vous me raiſonnez, ventrebille :
Quel propos me tenez-vous-là ?
Votre mariage, ma fille,
Se fait de même à l'Opéra.

(*On danſe.*)

Une Suivante.

Air : *Cherchons la paix. Phaét. Prol.*

AUX MARIÉS.

D'un doux hymen goûtez les charmes,
Jeunes époux, vivez heureux ;
Que les ſoucis & les allarmes,
N'alterent point vos deſirs, & vos feux ;
Au tendre amour rendez les armes,
Il prendra ſoin de reſſerrer vos nœuds.

Une petite Fille.

Air : *Fut tirer ſa poudre aux moineaux.*

Quoique je ne ſois qu'un enfant,
Souffrez qu'avec vous je partage

Le zéle ardent qui vous engage
A chanter ce couple charmant ;
De mon cœur je leur fais l'offrande,
Ne pouvant pas mieux faire ; mais !
Un jour, quand je ſerai plus grande,
Je leur donnerai des ſujets

On danſe ſur l'air qui ſuit :

Seconde Suivante.

Air : *Dans ces lieux. Phaét. Prol.*

Que la joie & la tendreſſe
Soient l'objet de nos deſirs ;
Qu'en ce jour l'amour nous bleſſe,
Son empire eſt celui des vrais plaiſirs.

Le Ballet continue ; enſuite tout le monde ſe retire, à l'exception de Phaéton.

SCENE XI.

PHAÉTON, THÉONE.

THEONE.

Air : *Ma Commere, quand.*

Phaéton, eſt-il poſſible
Que tu me manques de foi :
Une autre te rend ſenſible ;
Tu n'es donc plus ſous ma loi.
Dis-moi pourquoi ? (*bis.*)
Ah ! réponds-moi ? (*bis.*)
Réponds-moi ?

Phaéton eſt-il poſſible
Que tu me manques de foi.

PHAÉTON.

Air : *N'avons pas vu paſſer.*

Ne ſuivez point mes pas, (*bis.*)
Belle Théone, olire, olire,
Je n'ai rien à vous dire.

THÉONE.

Hélas !

THÉONE.

Air : *Ces Filles ſont ſi ſottes.*

Cruel, c'eſt toi qui dans mon cœur
Nourrit cette fatale ardeur :
Quelle eſt ta mal-adreſſe ;
Tu mets les gens en belle humeur,
Après quoi tu les laiſſes ;
Lon, lan, la,
Après quoi tu les laiſſes.

PHAÉTON.

Air : *Landerirette.*

Théone, vous ſerez toujours
L'objet de mes tendres amours,
Landerirette ;
Un amant vaut bien un mari,
Landeriri.

THÉONE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Perfide, il eſt donc vrai, que tu trahis ma flamme ;
Redoute la fureur où tu livres mon ame.

Air : *Des petits Rats, Contre-danſe.*

Puiſſe-tu, du Dieu qui tient la foudre,
Eprouver en ce jour le courroux :

Puiſſe-tu tomber, réduit en poudre,
Accablé ſous le poids de ſes coups ! (*a*)

Air : *Réveillez - vous.*

Mais, que dis-je, hélas ! malheureuſe.

Air : *De la béquille.*

Non, ne m'éxaucez pas,
Vous, grands Dieux, que j'implore !
Cruel, tu vois, hélas !
Que tu m'es cher encore.
Par un cas bien étrange
Tu me donnes la loi :
Ingrat, ſi je me venge,
Va, ce ſera ſur moi.

PHAÉTON *à ſa ſuite.*

Air : *N'oubliez pas votre.*

Portez-lui de l'eau de Dardelle, (*b*)
La Belle,
Je penſe, en a beſoin,
Quand à moi, je vais prendre ſoin,
De me rendre Iſis favorable.

Il ne racheve pas l'air, & porte ſes pas vers le temple d'Iſis.

(*a*) Elle ne finit point l'air.

(*b*) En donnant ſon flacon ; eau en réputation comme celle de Méliſſe.

SCENE XII.

PHAÉTON, ÉPAPHUS.

Air : *Oreguingué, ô lon, lan, la.*

EPAPHUS.

Arrêtez, Monſieur Phaéton : (*bis.*)
Quand vous m'enlevez un tendron
Dont j'ai toute l'affection ;
Craignez le courroux de ma mere,
Ainſi que celui de mon pere.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Mon pere, armé de la foudre,
Fait trembler tous les humains :
D'un regard il met en poudre
Qui s'oppoſe à ſes deſſeins.

PHAÉTON.

Le mien ſçait par ſa lumiere
Leur faire un heureux deſtin ;
Il les chauffe, il les éclaire,
Et fait mûrir le raiſin.

PHAÉTON, ÉPAPHUS *enſemble.*

Air : *Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom.*

Non, non, rien ne ſçauroit aſsûrément
L'emporter ſur ſa puiſſance :
Non, non, il n'eſt point de ſort plus charmant
Que celui d'un Dieu { puiſſant. / brillant.
ÉPAPHUS.
PHAÉTON.

ÉPAPHUS.

Air : *On dit que vous avez des rats.*

On ſçait que Jupin eſt le mien :
Pour le vôtre, on l'ignore.

PHAÉTON.

C'eſt le Soleil, tu le ſçais bien.

ÉPAPHUS.

Air : *Vraiment, ma Commere.*

C'eſt ta mere qui le dit.

PHAÉTON.

Vraiment, mon Compere, oui.

EPAHUS.

Ainſi, donc il l'en faut croire.

PHAÉTON.

Vraiment, mon Compere, voire,
Vraiment, mon Compere, oui.

Air : *Quand Moyſe fit défenſe.*

Pour dépouiller votre mere
De ſes mauvaiſes humeurs,
J'ai fait des bouts de la terre
Venir Chantres & Danſeurs. (*a*)

Il ne racheve pas l'air.

Air : *Des Trembleurs.*

Les uns viennent d'Italie,
De l'Afrique & de l'Aſie,
Les autres de Barbarie,
Frais, gaillards, & bien diſpos :

(*a*) Dans ce temps-là, l'Opéra avoit fait venir des Danſeurs étrangers, & des Bouffons d'Italie, comme gens propres à rétablir ſa ſanté, qui pour lors étoit fort affoiblie ; en effet, ils réuſſirent de façon, qu'ils entraînerent tous les ſuffrages ; époque qui a fait tomber la Muſique Françoiſe dans un diſcrédit dont elle a peine à ſe relever, la Muſique Italienne ayant pris le deſſus.

Enfin,

Enfin, ce ſont gens d'élite,
Très-capables par la ſuite,
De faire tout le mérite
De nos Opéras nouveaux.

EPAPHUS.

Air : *Ah! voyez donc.*

On va vous traiter, mon garçon,
Comptez ſur ma parole,
En enfant de bonne maiſon.
Ah! voyez donc; ah! voyez donc
Comme il s'y prend, le drôle?

Il ſort : Phaéton demeure.

SCENE XIII.

Le Théâtre change, & repréſente le Temple d'Iſis.

MÉROPS, PHAÉTON, CLIMENE, LYBIE.

DIVERTISSEMENT.

Troupe de Danſeurs de différents caracteres, comme Bouffons, Turques, Chinois, Sauvages; troupe de Laitieres.

On danſe.

CLIMENE.

Iſis, tu vois les Laitieres
De Charonne & de Bagnolet,
Qui t'apportent pour te plaire,
Des œufs, du beurre & du lait.
Lait, lait, &c.

CHŒUR.

Iſis, tu vois, &c.

On danſe.

CLIMENE.

Air : *L'amour plaît ; dans Théſée.*

Allons, entrons dans le temple.

Comme ils vont pour entrer dans le temple, les portes ſe ferment, & on entend un grand bruit.

PHAÉTON.

Air : *Mon Papa, toute la nuit.*

Nous fermer la porte au nez :
La colere me tranſporte.

CLIMENE.

Ah ! mon cher fils, arrêtez.

PHAÉTON.

Je vais enfoncer la porte.

EPAPHUS.

Bâtonnez, bâtonnez-les,
Maman, de la bonne ſorte :

Bâtonnez, bâtonnez, bâtonnez-les,
Qu'ils en ſoient pour leurs œufs frais.

Les portes du temple s'ouvrent, des gens armés de fourches, de manches à ballets, &c. chaſſent les Chanteurs & Danſeurs, & briſent les préſens.

Phaéton s'obſtine à demeurer, & Climene ne peut quitter ſon fils.

SCENE XIV.

CLIMENE, PHAÉTON.

PHAETON.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Bon, j'ai bien une autre affaire,
Maman, ſur les bras ;
On me conteſte mon pere,
On vous fait paſſer ma mere. (*a*)

(*a*) Il ne racheve pas l'air.

CLIMENE.

Air : *Monſieur le Prévôt des Marchands.*

Du Soleil vous êtes l'enfant ;
Si je dis faux, qu'en ce moment
Il me refuſe la lumiere
Qu'il diſpenſe à tous les humains ;
Enfin, qu'il contraigne ta mere
A demander les Quinze-Vingts.

Air : *Si le Roi m'avoit donné.*

Au milieu de ma douleur (*a*)
Ce Dieu me conſole,
Il met fin à mon malheur,
Et me tient parole :
Pour t'attirer près de lui,
Il envoie exprès ici
Une carriole, ô gué,
Une carriole.

Air : *Anneton, vole, vole.*

Triomphez, partez promptement.

PHAÉTON.

Cette voiture eſt drôle.

(*a*) Une voiture ornée de larges papillons, vient prendre Phaéton.

CLIMENE.

Mon enfant,
Voici le moment
De jouer un rôle
Des plus brillans.

PHAÉTON *entre dans la carriole, & chante en finiſſant l'air.*

Phaéton, vole, vole.

Il faut ici jouer le même prélude qu'on joue à l'Opéra ; il eſt à la fin du troiſieme Acte.

SCENE XV.

Le Théâtre repréſente le Palais du Soleil: cette Scene doit commencer par des danſes.

LE SOLEIL, PHAÉTON.

LE SOLEIL *à ſa ſuite.*

Air : *Y avance.*

Phaéton ſe rend dans ces lieux, (*bis.*)
Qu'on le reçoive de ſon mieux.
Bon, je l'apperçois qui s'avance : (*a*)
Y avance, y avance, y avance ;
Ne redoute point ma préſence.

PHAÉTON.

Air : *Belle Brune.*

Ah ! mon pere, ah ! mon pere,
Je vous apporte en ce jour
Des complimens de ma mere.
Ah ! mon pere, ah ! mon pere.

(*a*) Faiſant ſigne à Phaéton d'approcher.

LE SOLEIL.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Je me ſouviens bien du jour
Que je fus pris par l'amour.
Le hazard m'offrit ta mere :
J'allois alors en chaſſant ;
La choſe a bien pu ſe faire :
J'ai tiré du noir au blanc.

PHAÉTON.

Air : *Livrons ſans allarmes ; Fêtes Grecques & Romaines.*

Si jamais ma mere
A ſçu vous plaire,
Faites ceſſer des bruits fâcheux.
Chacun ſur ſon compte,
Tient à ma honte
Propos injurieux . . . . (*fin.*)
De mon ſort maints eſprits jaloux
Frondent ma naiſſance ;
Un tel bruit m'offenſe :
Réprimez leur imprudence.
Mon pere, entre nous,
C'eſt à vous.
Si jamais ma mere (*Repriſe.*)
A ſçu vous plaire,

D'impoſer à mes ennemis,
Soutenez ma gloire,
Qu'on puiſſe croire
Phaéton votre fils.

LE SOLEIL.

Mon cher enfant,
Je ſçaurai les faire taire :
Pour l'appaiſer, en ce moment,
Que me faut-il faire ?
Dis à ton pere,
Tes deſſeins librement.
Compte que ta mere
M'eſt toujours chere,
J'humilierai tes ennemis ;
Tu peux tout attendre
D'un pere tendre
Qui reconnoît ſon fils.

Air : *Robin turelure.*

Oui, je te jure, ma foi,
Et par le Stix, je le jure.

PHAÉTON.

Mon cher pere, accordez-moi,
Turelure,
De mener votre voiture,
Robin turelure, lure.

LE SOLEIL.

Air : *Qui vous, qui vous a, Margoton.*

Qu'oſez-vous me demander ?
Que la raiſon vous arrête.
J'entends la foudre gronder :
Pour vous perdre, elle s'apprête :
Qui vous a, (*bis.*) Phaéton,
Mis ce deſſein dans la tête :
Qui vous a, (*bis.*) Phaéton,
Donné cette ambition.

PHAÉTON.

Air : *A l'ombre de ce vert Bocage.*

Je ſuis d'une illuſtre naiſſance,
Du ſang dont ſont formés les Dieux.
Verrai-je avec indifférence
Le rang qui m'attend dans les cieux :
Un Héros vole à la victoire,
Il ſe conſacre à l'avenir,
Et c'eſt dans les bras de la gloire
Qu'il ſe conſole de périr.

LE SOLEIL.

Air : *Il alloit le trot.*

Déja de ſes couleurs
Je vois parer l'aurore ;

Détournez vos malheurs,
Il en eſt temps encore :
Il faut bientôt
Mener mon chariot. (*bis.*)

PHAÉTON.

De l'univers je deviens le fallot.

LE SOLEIL.

Souvenez-vous, mon fils, d'aller le trot, le trot,
Le trot, le trot;
Car autrement vous cheoiriez comme un ſot.

Air : *Nannon dormoit.*

Allez, mon fils, répandre la lumiere;
Puiſſe le ſort,
Durant votre carriere,
Vous mener droit au port.
Allez, allez répandre la lumiere, allez.

CHŒUR.

Allez, allez, répandre la lumiere, allez.

Le Théâtre change pendant le Chœur, & repréſente une campagne; on voit la mer dans le fond.

*

SCENE XVI.

ÉPAPHUS *seul.*

Air : *Mignone, la femme à tretous.*

O Jupiter, mon pere !
Vous le pere à tretin, tretous ;
C'eſt en vous que j'eſpere :
M'abandonnerez-vous ?
Vous, le pere à treti,
Vous, le pere à tretous, (*bis.*)
M'abandonnerez-vous ?
Un rival téméraire
M'arrache au bonheur le plus doux.
O Jupiter, mon pere !
M'abandonnerez-vous ?
Vous, le pere à treti, vous, le pere à tretous,
Vous, le pere à tretous.

SCENE XVII.

LYBIE, ÉPAPHUS.

LYBIE *à Epaphus, qui s'approche pour lui parler.*

Air : *Mais ſur-tout, prenez bien.*

Ne nous parlons plus, mon garçon.

EPAPHUS.

De grace, écoutez-moi.

LYBIE.

Non, non.

EPAPHUS.

Vous ſoupirez.

LYBIE.

J'en ai raiſon.

EPAPHUS.

Hélas! que j'ai de guignon:
Vous aimez Phaéton. (*bis.*)

LYBIE.

Air : *La Brainvillier.*

Oh! nenni, je vous le proteſte :
A peine nous connoiſſons-nous ;
D'ailleurs, pour pleurer un époux,
Il faut du temps de reſte.

Air : *Ah! que Monſeigneur.*

Phaéton eſt ſi peu galant,
Qu'il ne m'a pas, en m'épouſant,
Seulement
Sçu dire comment
Il trouvoit ma figure.
Mon papa
Ne m'a donné là
Qu'un époux en peinture.

Air : *Et vous m'entendez bien.*

Il s'eſt éclipſé ſur le champ,
Sans doute, il n'en vouloit qu'au rang
Qu'il a dans ma famille.

EPAPHUS.

Eh-bien!

LYBIE.

Et je ſuis toujours fille.

EPAPHUS.

Cela s'entend très-bien.

LYBIE, ÉPAPHUS *enſemble.*

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Hélas ! mon malheur eſt extrême ;
J'ai donc perdu tout ce que j'aime.
Hélas ! de ſi tendres amours,
Dévroient, hélas ! durer toujours.

SCENE XVIII.

LYBIE, MÉROPS, CLIMENE;

Troupe de peuple de tout état : Harangeres, Mariniers, pluſieurs amis à la ſuite de Mérops & de Climene.

On danſe.

Une perſonne de la ſuite.

Air : *Suivons l'amour, Amadis, Prol.*

De ce beau jour gardons la mémoire,
Tout croît, tout s'embellit à nos yeux :
De Phaéton (*a*) célébrons la gloire,
C'eſt lui qui regne & brille dans ces lieux.

On danſe.

CLIMENE, *au peuple.*

Air : *O pégué, ma Commere.*

Marquez votre allégreſſe
Par les plus tendres chants,
Qu'un chacun s'intéreſſe

(*a*) Phaéton, aſſis ſur le char du Soleil, s'éleve ſur l'horiſon.

Au

Au plaiſir que je ſens :
Sur le char de ſon pere :
Phaéton eſt placé ;
O pégué, ma Commere, (*a*)
Ma Commere, ô pégué.

LE CHŒUR.

Sur le char de ſon pere
Phaéton eſt placé ;
O pégué, ma Commere,
Ma Commere, ô pégué.

Air : *Petit Boudrillon.*

Cette vive lumiere
Vous vient de Phaéton,
Boudrillon ;
C'eſt lui qui vous éclaire,
Qu'on célébre ſon nom,
Boudrillon.

Ils danſent tous en rond.

LE CHŒUR.

Chantons Phaéton,
Boudrillon, dondaine :
Chantons Phaéton,
Boudrillon, dondon.

(*a*) Tout le peuple de différens états ſe mêle & marque leur joie par leur danſe, ſur le Vaudeville ci-deſſus.

Air : *Y allons donc, Mademoiſelle.*

CLIMENE.

(a) Sa gloire eſt enfin certaine,
Il colore l'horiſon.

MÉROPS.

Vous, peuple de mon domaine,
Remuez le cotillon,
Y allons donc, qu'on ſe démene,
Que l'on danſe un cotillon.

Le peuple danſe en rond pendant que le Chœur chante les paroles qui ſuivent :

Méme air que deſſus.

Au plaiſir qui nous entraîne,
Livrons-nous tous ſans façon :
Chantons à perte d'haleine
La gloire de Phaéton :
Y allons donc, qu'on ſe démene,
Remuons le cotillon.

(a) Il paroît à découvert ſur l'horiſon.

*

SCENE XIX.

THÉONE, MÉROPS, CLIMENE, LYBIE.

Troupe de peuple, comme dans la Scene précédente.

THEONE.

Air : *Et zon, zon, zon.*

Ceſſez ces ris, ces jeux,
Pour répandre des larmes :
Phaéton en ces lieux
Nous livre à mille amans.

Elle ne racheve pas l'air.

Air : *Bouchez, Naïades, vos Fontaines.*

La frayeur eſt telle, Madame,
Qu'homme, fille, garçon, & femme,
Pour éviter d'horribles feux,
Cherchent vainement un aſyle ;
Voyez arriver en ces lieux
Les pompes, les ſéaux de la ville.

Phaéton paroît ne pouvoir plus conduire le char du Soleil ; les pompiers arrivent de toutes parts.

CLIMENE.

Air : *Aux armes, Camarades.*

Quelle effroyable flamme
Se répand dans les airs,
Maſque l'univers.

THÉONE.

La peur glace mon ame :
Phaéton, hélas! tu te perds.

LE CHŒUR.

Sur le refrain ci-deſſus.

Quelle effroyable flamme,
Juſtes Dieux!
Quel ravage affreux.

SCENE XX.

LA TERRE,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA TERRE.

Air : *Des Trembleurs d'Iſis.*

Ah! s'il en eſt temps encore,
Jupiter, toi que j'implore,
Viens, du feu qui me dévore,
Diſſiper l'affreux tourment;
Hâte-toi de te réſoudre;
Si je dois tomber en poudre,
Du moins que ce ſoit la foudre
Qui m'accable en ce moment, en, en, en.

SCENE DERNIERE.

JUPITER,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

JUPITER.

Air : *Tout le long de la Riviere.*

Jeune téméraire,
Qu'un juſte courroux
Livre à ma colere,
Tombe ſous mes coups.

CLIMENE, THÉONE, *triſtement.*

Il eſt chut dans la riviere,
Quel ſort eſt-ce là.

Ils ſortent tous.

Il eſt chut dans la riviere,
Voilà l'Opéra.

OMPHALE,

PARODIE,

EN UN ACTE.

Non repréſentée ni préſentée.

ACTEURS

DE LA PARODIE.

OMPHALE.

CÉPHISE. } Confidentes.
DORIS. }

ALCIDE, fils d'Alcmene.
IPHIS, ami d'Alcide.
ARGINE, Maîtreſſe négligée d'Alcide.
L'AMOUR.
L'OMBRE DE TYRÉSIAS.
DÉMONS à la ſuite d'Argine.
PLAISIRS, ſuite de l'Amour.

La Scene ſe paſſe dans les Jardins d'Omphale.

OMPHALE,

PARODIE.

Le Théâtre repréſente les Jardins d'Omphale : dans le fond, on découvre un Palais.

SCENE PREMIERE.

IPHIS.

Air : *Contre un engagement.*

CALME heureux, douce paix,
En vain je vous rappelle.
Non, vous n'êtes point faits
Pour un amant fidele :

Omphale eſt jeune & belle ;
Mais, quel ſort pour mon cœur,
Je ſuis forcé, près d'elle,
D'étouffer mon ardeur.

Air : *Quand on a prononcé.*

Alcide eſt mon ami, la Princeſſe l'enflamme,
Son amitié pour moi le défend dans mon ame :
Doi-je enfin le trahir : que je ſuis un grand fat ;
Quand on aime, doit-on être ſi délicat.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.*

Ce ſeroit foibleſſe
Que penſer cela :
En fait de maîtreſſe,
Trompe qui pourra.
N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

SCENE II.

IPHIS, HERCULE.

IPHIS.

Air : *Réveillez-vous.*

HERCULE, dans ces lieux s'avance,
Il ignore mes ſentimens.
Dérobons à ſa vigilance
Le trouble aimable que je ſens.

Air : *Eh ! pourquoi donc deſſus l'herbette:*

Que vois-je ! brave fils d'Alcmène,
Vous vous occupez à filer.

HERCULE.

Iphis, je vais te révéler,
Un ſecret qui me gêne ;
L'amour vient de m'enſorceler,
Et j'adore la Reine.

IPHIS.

Air : *Digue don, don, daine, Comédie Italienne.*

Qu'entends-je ! vous aimez la Reine.

HERCULE.

Pour plaire, & lui faire ma cour,
Je file la nuit & le jour ;
Ne vaut-elle pas bien la peine,
Digue, digue don, digue don, dondaine,
Que pour elle on brûle d'amour.

IPHIS.

Air : *Mais, sur-tout, prenez bien garde.*

Que vous voilà joli garçon,
Barbouillé jusques au menton
De rouge, de mouches.

HERCULE

Bon, bon.

IPHIS.

Ah ! qu'il fait beau voir Hercule,
Avec un cotillon,
Avec un cotillon.

Air : *Il faut que je file.*

Seroit-il si difficile.

HERCULE.

Non, non, tel eſt mon deſtin ;
Ton diſcours eſt inutile :
Je ſuis en trop bon chemin :
Il faut que je file, file,
Soit de la laine ou du lin.

IPHIS.

Air : *De la Serrure.*

Si la fille de Tyréſie,
Dont vous avez charmé le cœur,
Apprend que vous l'avez trahie,
Ne craignez-vous point ſa fureur ?

HERCULE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Quand une femme eſt en courroux,
Il eſt des moyens entre nous.
De calmer ſa colere.

IPHIS.

Eh-bien !
Que prétendez-vous faire ?

HERCULE.

Va, je m'entends bien.

IPHIS.

Air : *Ne v'la-t-il pas.*

Vous en aimez une, en ce jour,
Et puis demain une autre :
A chaque instant nouvel amour ;
Quelle erreur est la vôtre.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Une maîtresse jolie,
Devroit fixer votre choix :
N'est-ce pas une folie,
D'en avoir deux à la fois.

HERCULE.

Ami, la chose est commune.

IPHIS.

Quel furieux appétit ;
Dans le temps qu'il n'en faut qu'une
Pour faire tourner l'esprit.

HERCULE.

Air : *Faridondaine.*

Iphis, tu sçais que dans ce jour,
C'est la fête d'Omphale ;

Que pour lui plaire mon amour,
D'un bouquet la régale,
Et je t'ai choisi, mon garçon,
La faridondaine, la faridondon,
Pour faire les honneurs ici.

IPHIS.

Biriby, à la façon, &c.

Air : *Du* Confiteor.

Dans le fils du plus grand des Dieux,
Un tel ajustement me blesse ;
Quittez cet appareil honteux,
Qui marque trop votre foiblesse :
Qu'on ne vous trouve plus ici,
Fagoté comme vous voici.

HERCULE.

Air : *L'amour plaît, malgré ; Thésée, Opéra.*

Je vois venir la Princesse ;
Dérobons-nous à ses yeux.
Cher ami, le temps nous presse,
Allons ordonner nos jeux.

Ils sortent.

SCENE III.

OMPHALE, CÉPHISE, DORIS.

CEPHISE.

Air : *Danſons le nouveau cotillon.*

OMPHALE, réjouiſſez-vous ;
Vos beaux yeux ont fait le plus fin des coups,
Ils ont ſoumis le brave Alcide ;
Ce fier conquérant
Fait gloire d'être votre amant.
Omphale, &c.

DORIS.

Air : *Je jure par vos yeux.*

C'eſt un gas vigoureux, (*bis.*)
Qui paroît en tenir, tant il eſt amoureux :
Jouiſſez en aimant du ſort le plus heureux.

OMPHALE.

Air : *De ce ſéjour ; Prologue d'Iſſé.*

C'eſt vainement,
Que d'un tel amant,

Vous

Vous vantez la tendreſſe
D'un jeune cœur :
L'aimable langueur
Me charme & m'intéreſſe :
Mes ſoins, mes ſoupirs,
Tout flatte mes deſirs. (*fin.*).
C'eſt dans ſes yeux que regne l'amour :
Le trait qui me bleſſe,
M'enflamme en ce jour.
C'eſt vainement, &c. (*juſqu'au mot fin.*)

CÉPHISE.

Air : *La bonne aventure.*

C'eſt Iphis que vous aimez,
J'en ferois gageure.

OMPHALE.

Puiſque vous me le nommez,
Mes feux ſont juſtifiés.

DORIS & CÉPHISE *enſemble.*

La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

OMPHALE.

Air : *Prends, ma Philis.*

Le beau feu qui me dévore
N'eut pas ſitôt vu le jour.

Iphis même ignore encore
Mes ſoupirs & mon amour.

Iphis paroît.

Hélas! je le vois paroître,
Avant qu'il puiſſe connoître
Quel eſt enfin ſon bonheur.
Il approche : Dieux ! je tremble
De mal cacher ma langueur.
Laiſſe nous tous deux enſemble,
Je veux éprouver ſon cœur.

SCENE IV.

IPHIS, OMPHALE.

IPHIS.

Air : *Et lon, lan, la, ce n'eſt pas là ;* du Roi de Cocagne.

Jouissez de l'aimable conquête,
Qu'à vos loix ſoumet l'amour,
Et je viens vous annoncer la fête
Qu'Alcide vous offre en ce jour.
Il m'a chargé ; puis-je enfin vous le dire,
De vous parler en ſa faveur.

OMPHALE.

Qu'attend-il de mon cœur,
Quand pour un autre il ſoupire.

IPHIS.

Air : *De Joconde retourné.*

Princeſſe, que m'apprenez-vous ?
Vous n'aimez point Alcide.

OMPHALE.

Iphis, je me livre entre nous
Au penchant qui me guide.

IPHIS.

Suite de l'air.

Quel eſt le rival odieux
Qu'Omphale lui préfére.

OMPHALE.

Ne pouvez-vous lire en mes yeux
Celui qui ſçait me plaire.

IPHIS. (*Proſe.*)

Hélas !

OMPHALE.

Air : *Du* Confiteor.

Vous ſoupirez : qu'ai-je entendu.

IPHIS.

Le deſtin d'Alcide m'afflige.

OMPHALE.

Iphis, cet acte de vertu
Tient ici, ma foi, du prodige ;
J'en connois qui dans pareil cas
Ne ſeroient pas ſi délicats.

Air : *Ah ! que Monſeigneur eſt charmant.*

Que mon amant
Seroit charmant
S'il étoit plus intelligent :
On meurt d'envie en le voyant
D'en faire la folie.
Ah ! que mon amant
Eſt charmant,
Faut-il que je l'en prie ?

IPHIS.

Air : *Cela m'eſt bien dur.*

Auprès de l'objet qui m'enflamme,

Je ſuis tout prêt de révéler
L'ardeur qui régne dans mon ame :
Je tremble enfin de trop parler,
Cette gêne en l'ennui me plonge.
Hélas ! quand je ſonge,
Que je dois toujours être obſcur,
Cela m'eſt bien dur.

OMPHALE.

Air : *Oreguingué.*

Allons-nous comme à l'Opéra,
Attendre à qui s'expliquera,
A qui l'un des deux parlera,
Et qui le premier ſe fera
De ſon amour la confidence ;
Vit-on jamais telle indécence.

IPHIS.

Air : *Catherine, tu te mocques de moi.*

Pour prendre aiſément mon parti, (*bis.*)
Je ne ſuis pas aſſez hardi.

OMPHALE.

Il faut te faire violence,
Y avance, y avance, y avance,
Avec ta ſotte complaiſance.

Air : *Ah! voyez donc.*

D'Iphis, enfin ne pourra-t-on
Tirer une parole :
On l'agace ; c'eſt un glaçon.
Ah! voyez donc, (*bis.*)
Comme il entend, le drôle.

IPHIS.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école, Comédie Ital.*

Je crains d'offenſer un ami,
L'aventure eſt pour lui cruelle.

OMPHALE.

Votre zele
Ne peut trouver de place ici ;
A l'Opéra dans votre rôle,
Vous n'êtes qu'un impertinent :
Mon enfant,
Il faut t'envoyer à l'école.

IPHIS.

Air : *Sur le bord du fleuve aſſis.*

Si je joue à l'Opéra,
D'un nigaud le perſonnage,
Qu'on m'examine, on verra

Que c'eſt l'eſprit de l'ouvrage ;
Princeſſe, en renfermant
Le beau feu qui me preſſe,
Je donne adroitement
Cinq actes à la piece.

Air : *Des Triolets.*

Attendez tout du dénouement ;
De grace, un peu de patience :
J'y parois plus entreprenant.
Attendez tout du dénouement.
Pour avoir tout contentement,
Vos yeux ont aſſez de puiſſance :
Attendez tout du dénouement ;
De grace, un peu de patience.

IPHIS.

Air : *Quand on a prononcé.*

Vous ne dites plus rien, vous gardez le ſilence :
Cruelle, je vais fuir loin de votre préſence,
Le rôle que je joue.

OMPHALE *appercevant Hercule.*

Ah ! je vois ſon rival,
Cher Iphis, arrêtez ; quel ſpectacle fatal !

On entend un bruit de ſymphonie qui annonce la fête.

SCENE V.

OMPHALE, IPHIS, HERCULE, *avec ſa maſſue ; une* BOUQUETIERE; *troupe de* BOUQUETIERES.

On danſe ici ſur l'air : *Je ne veux aimer que Colin.*

HERCULE.

Air : *Ah ! le bel Oiſeau, maman.*

CÉLÉBRONS tous la beauté
Qui me charme & qui m'enchaîne :
Célébrons tous la beauté,
Dont mon cœur eſt enchanté.

Chantez, Omphale, en ce jour :
Chantez votre ſouveraine ;
Exprimez lui mon amour,
Et mes ſoupirs & ma peine.

CHŒUR.

Célébrons tous, &c.

On danſe.

Une BOUQUETIERE *préſentant une roſe à Omphale.*

Air : *Un inconnu.*

Par cette fleur, Alcide oſe prétendre
Peindre à vos yeux ſon trouble & ſa langueur,
D'un cœur ſi tendre,
Comblez l'ardeur :
Quand on aſpire au ſuprême bonheur,
C'eſt ſous vos loix qu'il brûle de l'attendre.

On danſe.

IPHIS *à Omphale.*

Air : *Des Caracteres de l'Amour, Opéra.*

Que le Dieu de la tendreſſe,
Dans vos yeux paroît charmant :
C'eſt pour vous qu'il intéreſſe,
Qu'il nous charme en ce moment.
Qui vous voit, ſe dit ſans ceſſe :
On eſt heureux qu'en aimant.

On danſe.

*

VAUDEVILLE.

UNE BOUQUETIERE.

Comme les fleurs les plus belles,
La beauté paſſe & n'a qu'un temps;
C'eſt aux graces naturelles
Qu'on reconnoît le printemps:
Des jardins de la jeune Flore,
La roſe fait tout l'ornement:
A peine vient-elle d'éclore,
Qu'autant en emporte le vent.

OMPHALE.

Le mariage a des charmes
Pour ceux qu'Amour ſçait enflammer;
Mais qu'il annonce d'allarmes,
Quand on s'unit ſans s'aimer.
Des chaînes dont l'Hymen nous lie,
L'amour ſeul rend le poids charmant;
Quand ce Dieu quitte la partie,
Autant en emporte le vent.

IPHIS.

Un galant ſexagénaire,
Débile, froid & languiſſant,
Pour voyager à Cythere,
Chemine trop lentement:
Pour être heureux, rien ne lui coûte,

Il s'embarque assez hardiment ;
Mais sitôt qu'il se trouve en route,
Autant en emporte le vent.

DORIS.

Un berger du voisinage
M'entretient de sa vive ardeur,
Et croit par un doux langage
Surprendre mon jeune cœur.
Sensible aux maux que je lui cause,
Je le plains assez doucement ;
Mais, s'il en attend autre chose,
Autant en emporte le vent.

CÉPHISE.

Pour mieux surprendre un cœur sage,
Un galant dès le premier jour
Propose le mariage ;
On écoute son amour :
Pere, mere, fille, il enjôle :
Mais, quand il vient enfin le moment
Qu'on le somme de sa parole,
Autant en emporte le vent.

(*On danse.*)

La fête est troublée par des Démons sous la forme de Ramoneurs, les uns armés de torches, & les autres de ballets. Ils interrompent la fête, & tout le monde fuit.

CHŒUR.

Air : *Ah! Madame Anroux.*

Ah! quel bruit affreux!
Quel bruit affreux!
Quelle horreur ſoudaine.
Ah! quel bruit affreux!
Quel bruit affreux!
L'enfer ſe déchaîne ;
Que d'horribles feux.

Tout le monde ſort.

Argine paroît en l'air ſur un âne.

IPHIS.

Air : *Tu croyois, en aimant.*

Quelqu'eſprit malin, j'imagine,
Vient troubler nos amuſemens.

Iphis ſort.

HERCULE.

C'eſt bien le diable ; c'eſt Argine :
Que je crains ſes emportemens.

SCENE VI.

HERCULE, ARGINE.

HERCULE.

Air : *Pour le peu de bon temps ; Théſée, Opéra.*

Tu me vois aſſiſter à la fête
Que ta flamme apprête
Pour un tendron.
Le dépit qui me guide,
M'amene, perfide,
Pour t'en demander raiſon :
Connois donc, volage,
Combien ton outrage
Déchire mon cœur.
Par l'excès de ma rage,
Et de ma fureur.

ARGINE.

Air : *Ça ne durera pas.*

Je te croyois l'élite
Des plus tendres amans.

HERCULE.

Cependant je vous quitte,
Et cela pour long-temps.

ARGINE.

Tu crois que tes amours
Auront un libre cours:
Ça, ne durera pas toujours. (*bis.*)

HERCULE.

Air : *Oh! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.*

A quoi bon répandre l'effroi,
Dans un lieu d'allégreſſe :
Pourquoi faire ainſi la diableſſe ;
Qu'attendez-vous encor de moi ?

ARGINE.

J'attends un certain je ne ſçai qu'eſt-ce, &c.

HERCULE.

Air : *Adieu, panier.*

Fatigué de nos amourettes,
Je vous laiſſe-là pour toujours :
Ne comptez plus ſur nos amours :
Adieu, panier, vendanges ſont faites.

Enſemble.

Air : *V'la ce qui vous enrhume.*

Dieu ! cent fois cruel, barbare vainqueur,
Quel poiſon as-tu verſé dans mon cœur !
La rage me conſume :
Rien ne ſçauroit plus calmer ma fureur.
Ah ! c'eſt ce qui m'enrhume.

Hercule ſort.

ARGINE.

Air : *Des Fraiſes.*

Il me fuit : Dieux ! quel retour :
Pour mes feux quel outrage.
Sur l'objet de ſon amour,
Faiſons tomber en ce jour,
Ma rage, ma rage, ma rage.

Air : *Pere, je me confeſſe.*

Volez, à ma défenſe,
Vous, qui ſuivez mes loix,
Secondez ma vengeance :
Accourez à ma voix.
Remettez à mon commandement,
Omphale en ma puiſſance :
mettez à mon commandement,
L'objet de mon tourment.

SCENE VII.

ARGINE, OMPHALE, DÉMONS, *qui amenent Omphale sur un trône, comme à l'Opéra.*

UN DÉMON.

Suite de l'air précédent.

Vois remplir ton attente;
Pour te rendre contente,
Nous livrons d'un grand cœur
Omphale à ta fureur.

CHŒUR DE DÉMONS.

C'est un plaisir pour nous
De répandre l'épouvante,
Et nous sommes jaloux.

ARGINE.

C'est assez : retirez-vous ?

Air : *Dans ces transports charmans ; Armide, Parodie.*

Profitons de l'instant
Où je tiens la Princesse ;

Punissons

Puniſſons l'inconſtant
Qui trahit ma tendreſſe ;
Dans ma fureur
Perçons ſon cœur.

ARGINE *tenant un poignard à la main.*

Air : *La Brainvillier.*

Achevons ; ma rage inhumaine
N'a que trop différé.

HERCULE *lui arrachant le couteau.*

Tout beau.

ARGINE.

Sur l'air ci-deſſus, qu'elle recommence.

Quel démon ſi juſte t'amene :
Rends-moi du moins ce fer.

HERCULE.

Tout beau :
Je garde pour moi le couteau,
Et vous laiſſe la gaîne.

Enſemble.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Le dépit, la haine & la rage
Triomphent enfin de mon cœur.

Tremblez : dans un cœur qu'on outrage,
L'amour fait naître la fureur :
Tremblez, tremblez, tremblez, tremblez ;
Tremblez : dans un cœur qu'on outrage,
L'amour fait naître la fureur.

ARGINE *entre en convulsions.*

Air : *Je n'en veux pas davantage, Comédie Italienne.*

Quel délire, je m'égare.
Je vois l'empire infernal,
D'Omphale, amour te sépare,
Elle te donne un rival ;
Tout seconde enfin ma rage ;
Mais, je n'en puis sçavoir le nom :
Non, non, non :
Je n'y vois rien davantage.

HERCULE.

O ciel !

Air : *Je ne sçai pas écrire ; Comédie Italienne.*

De grace, consultez l'enfer
Pour un objet qui fut si cher :
Calmez votre colere.
La fille de Tyrésias
Doit avoir tout pouvoir là-bas.

ARGINE.

Il faut vous ſatisfaire . . . .

Argine fait ici les conjurations.

SCENE VIII.

ARGINE, HERCULE, TYRÉSIAS.

ARGINE.

Air : *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

QUITTEZ le ténébreux ſéjour :
Tyréſias, ô vous, mon pere.

Il ſe fait ici un bruit ſouterrein : Tyréſias ſort du fond des enfers.

TYRÉSIAS.

Suite de l'air précédent.

Que me veux-tu ?

ARGINE.

Que dans ce jour
Votre ſageſſe nous éclaire.

D'Omphale, apprenez-nous le ſort :
Quel ſera ſon époux ?

TYRÉSIAS.

D'accord.

Air : *On lui en ratiſſe.*

Ma chere enfant, c'eſt en vain
Que le fils du grand Jupin
Se promet qu'Hymen l'uniſſe
A cette poulette-là :
On lui en ratiſſe, tiſſe, tiſſe,
On lui en ratiſſera.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Bientôt elle ſe mariera,
L'amour l'entend de même ;
C'eſt Iphis qu'elle épouſera,
Voilà celui qu'elle aime.

HERCULE.

Qu'entends-je ?

Air : *Vraiment mon Compere, oui.*

Eh ! quoi, mon meilleur ami ?

TYRÉSIAS.

Vraiment, mon Compere, oui.

HERCULE.

Hélas! j'aurai ce déboire?

TYRÉSIAS.

Vraiment, mon Compere, voire
Vraiment, mon Compere, oui.

Air: *Des Fraiſes.*

Apprends, quand l'amour eſt grand,
Qu'il ne voit plus de bornes;
Et que l'ami le plus franc
Nous fait porter bien ſouvent
Des cornes, des cornes, des cornes.

Air: *Lerela.*

Zéphirs, ſuivant l'ordre des Dieux,
Enlevez Omphale à leurs yeux;
Conduiſez-là droit à Cythere,
Lerela, lere, lanlere, &c.

Tyréſius s'abyme, & les Zéphirs enlevent Omphale
Hercule reſte étonné.

ARGINE, *à Hercule.*

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Votre Maîtreſſe eſt aujourd'hui
Entre les bras d'un autre ;
Quant à moi je prends mon parti,
Seigneur (*a*), prenez le vôtre. (*b*)

(*a*) A Hercule, en lui faiſant la révérence.

(*b*) Effectivement, l'Opéra devroit finir ici ; mais il falloit un cinquieme Acte.

SCENE IX.

Le Théâtre repréſente le Palais de l'Amour.

OMPHALE, L'AMOUR, *ſans ſe faire voir. Troupe de* PLAISIRS *de la ſuite de l'*AMOUR.

On danſe.

OMPHALE.

Air : *L'aurore eſt pour le jour.*

AMOUR ! à mon Amant,
Va révéler ma flamme,
Daigne embraſer ſon ame
Du feu le plus conſtant :
Aux yeux d'Alcide, hélas !
Peins ma froideur extrême :
Aux yeux de ce que j'aime,
Fais briller mes appas.

On danſe autour d'elle.

L'AMOUR.

Air : *La beauté la plus ſévere.*

Ne craignez plus, belle Omphale ;
Voyez le Dieu des Amours,
Contre une injuſte rivale,
Voler à votre ſecours.

SCENE X.

OMPHALE, L'AMOUR, IPHIS.

OMPHALE *appercevant Iphis, va à lui.*

Suite de l'air précédent.

IPHIS, pour nous tout conſpire :
L'amour comble enfin nos vœux ;
Il ſuffit que l'on ſoupire
Sous ſes loix, pour être heureux.

IPHIS.

Air : *Un jour paſſé, Opéra.*

Je puis donc en ce doux moment
Avouer franchement
Que pour vous je ſoupire.

Ah ! pour moi quel beau jour :
Dieux ! quel beau jour,
Où je puis vous le dire,
Sous les yeux même de l'Amour.

IPHIS, OMPHALE, *à l'Amour.*

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Source aimable de nos ardeurs,
Uniſſez à jamais nos cœurs.

L'AMOUR.

Je fais très-peu de mariage ;
Mais je veux faire celui-là.

En leur faiſant donner la main.

Pour éviter le verbiage,
Qui regne dans tout l'Opéra.

Air : *De tous les Capucins.*

De vos rivaux, par ma prudence,
Je vous arrache à la vengeance,
Et leur ai défendu ma cour.
Je vous ſauve encor cette peine :
Auſſi-bien dans ce beau ſéjour,
Ils auroient fait languir la ſcene.

OMPHALE, IPHIS.

Air : *A faire.*

Aimons-nous, aimons-nous,
Quel ſort eſt plus doux.
Ah! que ma joie eſt extrême :
Pour notre ardeur,
Dieux ! quel bonheur
Suprême.
Dans nos amours,
Penſons toujours
De même :
Uniſſons nos voix,
Répétons cent fois :
Aimons-nous, aimons-nous, &c.

L'AMOUR.

Air : *L'amour plaît ; Théſée, Opéra.*

Plaiſirs, qui ſuivez mes traces,
Jeux badins, jeux gracieux,
Venez vous unir aux graces
Qui triomphent dans ces lieux.

On danſe.

*

Air : *Vole, Amour, de M. de Blaſmont, Fêtes Grecques & Romaines.*

Venez tous dans nos retraites,
C'eſt pour amans qu'elles ſont faites :
Nos boccages,
Nos ombrages,
Pour vos cœurs,
Sont autant de faveurs.
Des ruiſſeaux, l'onde claire & pure,
Baigne en paſſant nos lits de verdure.
Pour vous plaire,
Le myſtere,
Dans ces lieux,
Préviendra tous vos vœux.

Venez tous, &c. *juſqu'au mot* faveurs.
Tout ſoupire
Dans mon empire ;
Quand on ſçait aimer,
L'on ſçait charmer :
Ses allarmes
Ont des charmes,
Qu'à propos je ſçais diſpenſer :
Si l'on verſe ici des larmes,
Le plaiſir ſeul les fait verſer.

Venez tous, &c.

On danſe.

VAUDEVILLE.

Air : *Nos plaiſirs ſeront peu durables.*

L'AMOUR.

De l'Hymen, ſi par aventure,
Vous craignez quelque malin tour ;
Gardez-vous, de ne rien conclure,
Que du marché ne ſoit l'amour.

PREMIER PLAISIR.

Près d'Amynte, Iris & Sylvie,
Je ne puis gémir plus d'un jour :
Quel abus de paſſer ſa vie
A vouloir donner de l'amour.

SECOND PLAISIR.

De Comus, du fils de Semele,
Le traitant ſe forme une cour :
On y voit par fois quelque Belle ;
Mais on n'y trouve point l'amour.

L'AMOUR, *au Parterre.*

J'ai gagé que ce foible ouvrage
Vous amuſeroit plus d'un jour ;
Tout dépend de votre ſuffrage,
Ne faites point perdre l'amour.

Fin de la Parodie.

BOLAN,

OU

LE MÉDECIN AMOUREUX,

PARODIE

DE ROLAND,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, ordinaires du Roi, le 27 Décembre 1755.

ACTEURS.

BOLAN, Médecin, M. ROCHARD.
ANGÉLIQUE, riche Bourgeoiſe, Madame FAVARD.
MÉDOR, garçon Boulanger, Mademoiſelle CATINON.
THÉMIRE, Suivante, Mademoiſelle DESGLANDS.
M. FLEURAN, Apothicaire, M. VINCETINI.
UN INSULAIRE, M. CHANVILLE.
L'HEURE DU BERGER, une jeune Fille, Mademoiſelle SUSETTE.
COLIN, Mademoiſelle ROUSSE.
CLAUDENE, Mademoiſelle SUSETTE.
JÉROME, Batelier, pere de CLAUDENE, M. CHANVILLE.
Troupes de BERGERS & de BERGERES.
PAYSANS & PAYSANNES.
Quatre GARÇONS CABARETIERS.

La Scene repréſente les environs de Paris.

BOLAN,

OU

LE MÉDECIN AMOUREUX.

Le Théâtre repréſente une Campagne agréable ; un Village dans le fond.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE *ſeule.*

Air : *Comment faire ?* Comédie Françoiſe.

AH ! que mon cœur eſt agité,
L'Amour y combat la Fierté :
Tous deux me déclarent la guerre,

La Fierté veut avoir raiſon,
L'Amour me dit tout bas que non,
Comment faire ?

Air : *Ma raiſon s'en va grand train.*

Il faudra bien à la fin
Que je céde au plus mutin ;
Comme du vainqueur,
Tôt ou tard mon cœur
Doit être le ſalaire ;
Il en ſera
Ce qui pourra,
Je ne ſçaurois qu'y faire,
Lon, la,
Je n'y ſçaurois que faire.

SCENE

SCENE II.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THEMIRE.

Air : *Au bord d'un clair ruiſſeau.*

QUAND tout flatte vos vœux,
Qu'à vous plaire on s'empreſſe ;
Banniſſez la triſteſſe
Que je lis dans vos yeux ;
Prêtez vous à des jeux
Que l'Amour vous apprête ;
Embelliſſez la fête
Qu'on vous offre en ces lieux.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Que votre fortune eſt grande !
Bolan, fameux Médecin,
Vous adore & vous demande
Votre cœur & votre main :
Conſultation, reméde,
Tout ſçaura vous prévenir ;
Si quelque mal vous obſéde,
Attendez-vous à guérir.

ANGÉLIQUE.

Air : *A mon cœur en ce ſéjour.*

J'ai fait un choix, dans mon voyage,
D'un garçon ſage
Et qui me plaît;
Je le crois aſſez mon fait;
Car, du beau monde il a l'uſage,
A mon cœur en ce ſéjour
Il parle amour. (*bis.*)

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, *enſemble.*

Air : *Qui goûte de ces eaux;* Opéra de Roland.

Des beaux jours que l'on perd, non, rien ne dédommage,
Le temps de plaire eſt précieux,
Ne formons que les plus doux nœuds,
La ſaiſon des plaiſirs eſt celle du bel âge. (*bis.*)

ANGÉLIQUE.

Air : *De la Serrure;* Comédie Italienne.

Lorſque l'amour vient nous ſurprendre,
On lui réſiſte vainement;
Boland eſt libéral & tendre,
Mais, que Médor paroît charmant!

THÉMIRE.

Air : *J'en f'rai la folie.*

Médor ! Que voulez-vous dire ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt pour lui, Thémire,
Qu'Angélique enfin ſoupire.

THÉMIRE.

Bon, vous voulez rire ?
Eh quoi ! Médor n'a pas le ſou !

ANGÉLIQUE.

N'importe, mon cœur en eſt fou ;
J'en f'rai la folie, ma mie,
J'en f'rai la folie.

Air : *Réjouiſſez-vous, bons François.*

Vraîment, c'eſt un joli garçon.

THÉMIRE.

Par quel haſard, & comment donc
Ce muguet a-t-il ſçu vous plaire ?

Universitas BIBLIOTHECA

ANGÉLIQUE.

Je vais te l'apprendre, ma chere.

Air : *Cantique de Saint Julien l'Hoſpitalier.*

Un jour que j'étois à la chaſſe,
Et qu'on pourſuivoit à la trace
Un monſtre échappé dans un bois ;
Triſte victime de ſa rage,
Médor expirant & ſans voix,
Se préſenta ſur mon paſſage.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Je vole à lui toute attendrie,
Il me paroît ſans mouvement ;
Je le regarde tendrement,
Il revient à la vie.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Il m'approche d'un air tremblant,
Et d'une grace extrême ;
Il me fait ſon remercîment,
Ne v'la-t-il pas que j'aime.

THÉMIRE.

Air : *Je veux garder ma liberté.*

Croyez-moi, pour votre honneur,

Fuyez ſans plus attendre,
On doit tout craindre de ſon cœur,
Quand il eſt né ſi tendre,
Et lorſqu'un amant
Eſt entreprenant,
Le moyen de ſe défendre.

ANGÉLIQUE.

Air : *Le moulin d'une Coquette.*

Sois ſenſible à ma peine extrême,
Je vais faire ce que tu veux ;
Mais en éloignant ce que j'aime,
Bolan n'en eſt pas plus heureux.

THÉMIRE.

Air : *Fêtes Grecques & Romaines :* Livrons ſans allarmes.

Pour un cœur ſincere,
Qui cherche à plaire,
Ne montrez point tant de rigueur ;
Plus on cherche à feindre,
Plus on doit craindre
D'éteindre ſon ardeur. (*fin.*)
De l'amour l'empire eſt ſi doux,
Qu'il prend pour offenſe
Votre réſiſtance ;

Craignez, craignez ſa vengeance,
Cédez, rendez-vous
Entre nous.

Pour un cœur, &c.
De vos beaux jours faites un utile uſage,
Bolan vous aime tendrement;
Au temps du bel âge,
C'eſt être ſage
Que de faire un amant.

Pour un cœur, &c.

ANGÉLIQUE.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Médor ici s'avance,
Que devenir, hélas!
Que je crains ſa préſence;
Ne m'abandonne pas!

Angélique & Thémire ſortent.

SCENE III.

MÉDOR, *seul.*

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

PLEIN de l'ardeur qui m'enflamme,
Je viens, guidé par l'amour,
Rendre graces à la Dame
Qui m'a conservé le jour ;
Elle a beaucoup de richesse,
Je brûle de parvenir,
D'en faire un jour ma maîtresse,
Le tout est de réussir.

Air : *C'est Mademoiselle Manon.*

La voici,
Parlons lui
De l'ardeur qui m'enflamme,
Profitons du moment,
Je n'oserois vraiment ;
Cependant,
Si pourtant
Cette belle à mon feu se rend,
Qu'elle consente un jour à devenir ma femme :
Je la voi,

Si pour moi
Elle avoit du goût, sur ma foi,
J'aurois bien de l'honneur
De régner sur son cœur.

SCENE IV.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MEDOR.

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

CRAIGNANT quelque malin tour
De l'Amour,
Je l'évitois jusqu'à ce jour ;
Jaloux de mon bonheur suprême,
Jamais ce Dieu ne m'auroit enrôlé,
Et je serois encor le même,
Si vos yeux n'avoient parlé.

Air : *Du Port-à-l'Anglois ;* Comédie Italienne.

Mon rival sçait se faire entendre,
Par des soins & par des présens ;
Il est riche :

ANGÉLIQUE.

Et fait pour attendre,
Et pour attendre bien long-temps.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Je vois où vous voulez venir,
Perdez & l'un & l'autre
D'Angélique le ſouvenir.
Ne voulant rien du vôtre,
Laiſſez-nous tranquilles, Monſieur,
Nous voulons garder notre cœur.

ANGÉLIQUE.

Air : *De la fanfare de Saint-Cloud.*

Ai-je ſur vous quelqu'empire,
Médor ? Je le veux ſçavoir.

MÉDOR.

Lorſque pour vous l'on ſoupire,
Sentez mieux votre pouvoir.

ANGÉLIQUE.

Partez pour votre village.
Comme je ſçais qu'en effet
Vous n'avez point d'équipage,
Prenez mon cabriolet.

MÉDOR.

Air : *Un Mitron de Goneſſe.*

Accablé de triſteſſe,
Où puis-je donc aller ?
Je vais pleurer ſans ceſſe.

ANGÉLIQUE.

Décampez, le temps preſſe,
Allez, Médor, droit à Goneſſe ;
Partez, il faut nous ſéparer.

MÉDOR.

Air : *Nanon dormoit.*

Eh quoi ! ſitôt,
Dieux ! quelle barbarie !

ANGÉLIQUE.

Médor, il faut
Nous quitter pour la vie ;
Il faut nous ſéparer :
Partez.

MÉDOR.

O Ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez, Médor, ſans différer.

Médor ſe retire.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGELIQUE.

Air : *J'aime une ingrate beauté.*

CHER amant, quoi ! vous partez ?
Pour moi, quel ſujet d'allarmes ;
Sans pitié vous emportez
Tout ce qu'amour a de charmes.
Les jeux épouvantés
Partageront mes larmes,
Les Amours irrités
En briſeront leurs armes.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Cours, tâche de le ramener :
Reſte, il faut le laiſſer aller ;

Mais, non, que peut-il arriver ?
Tout ceci me désole.
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer ;
Ma foi, je deviens folle.

On entend un bruit d'instrumens.

THÉMIRE.

Air : *Et va toujours qui danse.*

On vient, étouffez vos soupirs,
L'amant qui cherche à vous plaire
Pour vous rassemble les plaisirs.

ANGÉLIQUE.

Dis-moi, que dois-je faire ?

THÉMIRE.

Que vous receviez tout cela
D'un air de complaisance,
Talera, talera, la, la, la, la,
Et va toujours qui danse.

Thémire sort.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, UN INSULAIRE.

*Marche grave d'*INSULAIRES.

Air : *Pour Directeur dorénavant.*

RENDONS hommage à la beauté, } *Chœur.*
Dont le cœur de Bolan eſt enchanté ; }

Ce Médecin,
Délicat, tendre & fin,
Du feu le plus conſtant,
Vif & preſſant,
Brûle pour vous,
Que ſon deſtin eſt doux.

Chœur, comme deſſus.

Rendons hommage à la beauté,
Dont le cœur de Bolan eſt enchanté.
Si tous ceux qu'il n'a pu guérir,
Qu'entre ſes mains même il a pu périr,
Venoient ſe raſſembler ici,
Notre Ballet ſeroit plus garni.
Rendons hommage, &c.

On danſe.

Le Ballet n'étoit compoſé que de deux Danſeurs & deux Danſeuſes.

Air : *Parodie ſur les mêmes paroles de l'Opéra de Roland.*

Au grand art de Bolan je dois enfin la vie,
D'un rhume affreux ſon ſçavoir m'a ſauvé ;
Il n'a voulu, pour toute courtoiſie,
Que ce préſent qu'il vous a réſervé.

On danſe.

Une jeune fille repréſentant l'heure du Berger.

Air : *Je ſuis la ſimple violette.*

Je ſuis cette heure ſi chérie (*a*),
Des Bergers, des Rois, & des Dieux.
Toute la terre eſt ma patrie,
Je ſuis l'objet de tous les vœux ;
Mon carillon eſt gracieux,
Aucun jaloux ne peut l'entendre ;
Je ſonne l'inſtant d'être heureux,
Mais il faut le ſurprendre.

(*a*) En préſentant une montre à Angélique.

VAUDEVILLE

DE M. BLAISE.

En vain, pour éviter l'amour,
Dans l'indifférence on demeure ;
Ce Dieu, pour nous ſoumettre un jour,
De ſon triomphe a marqué l'heure.

Qui de plaire guette l'inſtant,
Jamais en place ne demeure ;
Ce n'eſt qu'en allant & venant
Que du Berger on trouve l'heure.

(a) Profitez de votre printemps,
Formez des chaînes éternelles ;
La beauté paſſe & n'a qu'un temps,
Ainſi que les fleurs les plus belles.

Si dans l'anti-chambre d'un grand
Du matin au ſoir on demeure ;
C'eſt ainſi qu'en ſe morfondant
De la fortune on bruſque l'heure.

(a) Une Bouquetiere préſente un bouquet à Angélique.

A ſes créanciers finement
Un Gaſcon cache ſa demeure ;
D'emprunter il ſçait le moment,
Mais de rendre il ignore l'heure.

ANGÉLIQUE.

Pour voyager, vive un cadet,
Jamais en route il ne demeure ;
Quand on eſt aimable & diſcret,
On vient toujours à la bonne heure.

Un barbon a beau ſe preſſer,
Toujours en chemin il demeure ;
Il recule au lieu d'avancer,
Le moyen d'arriver à l'heure !

On danſe.

UN APOTHICAIRE A ANGÉLIQUE.

Air : *Que devant vous tout s'abaiſſe :* Opéra d'Atis.

Vous triomphez de l'ame la plus fiere,
Divin objet, apprenez mon bonheur ;
Je ſuis choiſi pour votre Apothicaire,
C'eſt de Bolan que je tiens cet honneur.

Belle

Belle Angélique,
Si la colique
Vous tient jamais,
J'en détruis les effets.

On danſe & la fête finit.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, BOLAN.

BOLAN.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Je vous trouve enfin dans ces lieux.

Angélique ſort.

Que vois-je ! l'ingrate à mes feux,
Echappe & ſe refuſe. (*a*)

THÉMIRE.

Tout ceci n'eſt qu'un quiproquo,
Elle eſt ſujette au vertigo ;
C'eſt une excuſe.

(*a*) Mademoiſelle ***, excellente Actrice, trouvoit ſouvent des prétextes pour ſe diſpenſer de repréſenter.

BOLAN.

Air : *Belle Brune.*

Angélique, Angélique.

THÉMIRE.

Air : *Des folies d'Eſpagne.*

Pourquoi vous rendre aujourd'hui la victime,
D'un accident peu contraire à vos feux ;
Si vous n'euſſiez voulu que de l'eſtime,
Jamais mortel n'eût été plus heureux.

Air : *Abſent de ma Belle.*

L'amour qui m'anime
Veut beaucoup d'ardeur ;
A quoi ſert l'eſtime,
Quand on a pas le cœur.

Thémire ſort.

Air : *Que devient ma vertu ; ſur le même chant de l'Opéra.*

Qu'en tranſports furieux mon déſeſpoir éclate ;
Ah ! que me ſert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du Ciel qu'eut jadis Hyppocrate.
Je laiſſe Paris ſans appui :
Sans moi d'un prompt ſecours vainement il ſe flatte,
De cruels charlatans vont triompher de lui.

Air : *Tarare ponpon.*

Que dis-je, puis-je rompre une ſi belle chaîne,
Un malheureux amour me retient en ces lieux.

Air : *Viens, trop inſenſible Silvie.*

Viens, trop inſenſible Angélique,
Viens, viens partager mon tourment,
Qu'en ma faveur ton cœur s'explique,
Viens, viens à la voix de Bolan :
Mais, hélas ! envain je l'appelle,
Elle eſt ſans pitié, la cruelle ;
L'inhumaine
Rit de ma peine ;
Faut-il me plaindre inutilement ?
Viens, &c.

Air : *Belle Brune.*

Angélique, Angélique.

Air : *De la ridicule ſuppoſée.*

Ah ! c'eſt en vain que mon amour eſpere,
Sortons de mon aveuglement,
Mon tendre cœur en ce moment
Ne voit ici que du myſtere :
On a beau chercher un nouveau tour,
On ne peut tromper l'amour.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGELIQUE.

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

BOLAN eſt décampé, ma chere.

THÉMIRE.

Oui, mais il ſeroit néceſſaire
D'amuſer ici ſon amour.

ANGÉLIQUE.

Que j'écoute ſes propos fades.

THÉMIRE.

C'eſt que lorſqu'il vous fait la cour
Il laiſſe vivre ſes malades.

ANGÉLIQUE.

Air : *Vivons pour les Fillettes, vivons.*

Malgré moi Bolan me déplaît, (*bis.*)
Et Médor eſt galant, bienfait,

Je l'aime, il cherche à plaire,
Voilà juſtement mon affaire,
Voilà juſtement mon affaire.

Air : *L'amour plaît, malgré ſes peines :* Opéra de Théſée.

Il vient, laiſſe-nous enſemble,
Tout annonce ſon ardeur.

THÉMIRE.

Que pour vous, hélas ! je tremble,
Ç'en eſt fait de votre cœur.

Thémire ſort.

SCENE IX.

MÉDOR, ANGÉLIQUE *cachée.*

MEDOR.

Air : *Quand Moyſe fit défenſe.*

BOLAN fait de la dépenſe,
Angélique y prendra goût ;
Je n'ai que de la conſtance,

Des ſoupirs, & puis c'eſt tout :
L'indigence rend timide,
Mais l'amant que Plutus guide
Sur la plus fiere beauté,
Regne ſans difficulté.

Air : *Tout le long de la Riviere.*

Puiſque la cruelle
Cherche à me quitter,
Pour me venger d'elle,
Je vais me jetter
Dans le fond de la riviere.

ANGÉLIQUE *l'arrêtant par la baſque de ſon habit.*

La raiſon pourquoi ?

MÉDOR.

Hélas ! ne puis-je vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pardonnez-moi.

Air : *Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.*

Médor, ce que je fais pour toi,
Te prouve ma tendreſſe.
Je me reprocherois ſans ceſſe,

Que quelqu'amant fût pour moi,
Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

Air : *Je n'en veux pas davantage.*

Bolan prendroit de l'ombrage,
Ne t'offre point à ſes yeux ;
Je vais tout mettre en uſage
Pour l'éloigner de ces lieux.
Il vient, évite ſa rage :
Tantôt pour répondre à tes vœux,
Mon cher Médor, je t'en dirai davantage.

SCENE X.

ANGÉLIQUE, BOLAN.

BOLAN.

Air : *Robin turelure.*

Vos yeux ont fait en mon cœur
Une profonde bleſſure,
L'amour, ce charmant vainqueur,
Turelure,
Vous en réſerve la cure,
Robin turelure, relure.

ANGÉLIQUE.

Air : *Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe.*

Hélas ! j'aimerois tout comme un autre,
S'il étoit un cœur conſtant ; (*bis.*)
Qui m'aſſure que le vôtre,
Sçût aimer bien tendrement. (*bis.*)
Hélas ! &c. (*bis.*)

Air : *L'amant frivole & volage.*

Mon cœur dans l'incertitude,
N'oſe écouter les amans,
C'eſt aſſez leur habitude
De prodiguer les ſermens.

BOLAN.

Ici qu'ai-je donc à faire ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ! devez-vous ignorer
Qu'il faut commencer à plaire,
Pour être en droit d'eſpérer.

BOLAN.

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Si je puis découvrir, Madame,
Qu'un rival traverſe ma flamme,

Il recevra bientôt le prix
D'oſer braver la Médecine,
Pour me venger de vos mépris,
De remédes, je l'aſſaſſine.

ANGÉLIQUE.

Air : *Quand je ſors de la Taverne.*

D'un air tendre.

Bolan.

BOLAN.

Quoi ! votre cœur ſoupire :
Parlez, d'où naît cet embarras ?

ANGÉLIQUE.

Le trouble que j'éprouve, hélas !
Eſt de ceux que l'amour inſpire ;
Bolan, ne devinez-vous pas,
Ce que ma bouche n'oſe dire ;
Ah ! ne le devinez-vous pas,
Bolan, ne m'entendez-vous pas ?

BOLAN.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Ah ! quel bonheur pour moi, Madame,
Souffrez (*a*), Dieux ! quel pouls ſéduiſant !

(a) Il lui tâte le pouls.

A ce pronoſtic bienfaiſant
L'eſpoir naît dans mon ame.

ANGÉLIQUE.

Air : *Menuet de M. de la Lande.*

Oui, Bolan,
C'eſt en vain que mon cœur ſe défend
De s'enflammer.
Vous aimer,
Eſt le ſeul bien qui ſçait me charmer.
Tout m'engage
D'écouter vos ſoupirs,
Pour moi quel avantage
D'allumer vos deſirs,
Je na . . . . ge au milieu des plaiſirs.

BOLAN, *tranſporté de joie.*

Air : *La bonne aventure, ô gué.*

Vous m'aimez ?

ANGÉLIQUE.

Bien tendrement,
Mon cœur vous le jure.
J'aime votre empreſſement,
Laiſſez-moi ſeule un moment.

BOLAN.

La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

Bolan s'en va & revient ſur ſes pas.

Air : *Attendez-moi ſous l'Orme.*

Où dois-je vous attendre,
Parlez ? . . . .

ANGÉLIQUE.

A Saint-Bonnet,
Ce ſoir je dois m'y rendre,
Partez toujours, Poulet.

BOLAN.

Par un Contrat en forme,
Vous comblerez mes vœux.

ANGÉLIQUE.

Attendez-moi ſous l'orme.

BOLAN.

J'y vole tout joyeux.

Bolan ſort.

SCENE XI.

MÉDOR, ANGÉLIQUE.

MEDOR.

Air : *Je dis que ſi, je dis que non.*

CRUELLE, j'ai tout entendu,
Non, je ne l'aurois jamais cru,
Vous vous arrangez à merveille :
Pour ne point manquer d'amoureux,
Au lieu d'un vous en avez deux,
Si l'un dort, au moins l'autre veille.

ANGÉLIQUE.

Air : *J'entends déja le bruit des armes.*

De mon cœur Médor ſe défie.

MÉDOR.

De grace, calmez ce courroux,
Qui ſçait aimer ſans jalouſie,
N'eſt pas le plus tendre de tous :
Lorſqu'une maîtreſſe eſt jolie,
Il eſt permis d'être jaloux.

ANGÉLIQUE.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Bolan en ſera, mon garçon,
La dupe tout du long. (*bis.*)

MÉDOR.

Mais vous écoutez ſon ardeur.

ANGÉLIQUE.

Pour mieux tromper ſon cœur. (*bis.*)

Air : *Que je chéris mon cher voiſin.*

Je l'ai ſéduit facilement,
Par un air ſimple & tendre :
A Saint-Bonnet tout bonnement,
Il eſt allé m'attendre.

MÉDOR.

Air : *Que la guerre eſt effroyable : Prologue de Roland.*

Que l'ardeur qui nous enflamme,
S'augmente & dure à jamais :
Cédons à ſes charmans attraits,
Que l'amour dans nos ames,
Lance mille traits.

ANGÉLIQUE.

Que les plus charmans plaiſirs,
Se ſuccédent ſans ceſſe :
Que notre tendreſſe
Suive nos deſirs.

Enſemble.

Goûtons ſans allarmes,
Des biens remplis de charmes :
Goûtons le ſort heureux,
Qui va combler nos vœux :
Aimons-nous, goûtons les charmes,
D'un ſort cent fois heureux,
Qui va combler nos vœux.

MÉDOR.

Air : *L'occaſion eſt bonne.*

Au plaiſir, Médor s'abandonne.

ANGÉLIQUE.

Cher amant, je te donne,
Et mon cœur & ma main.

MÉDOR.

Hélas !
Je ſuis prêt à ſuivre vos pas.

ANGÉLIQUE.

Ton rival eſt abſent,
Dérobons-nous furtivement :
Saiſiſſons le moment,
Au port l'on nous attend :
L'occaſion eſt bonne.

MÉDOR.

Air : *On ne doit point avoir.*

Pour Paphos, partons, mon cher cœur,
Rien ne nous eſt contraire :
Allons rendre hommage au vainqueur,
Par qui je ſçais vous plaire.

Enſemble, en quittant la Scene.

L'on ne doit point avoir peur,
Sur les flots de Cythere :
Quand on eſt bon rameur.

SCENE XII.

Le Théâtre change, & repréſente Saint-Bonnet; on voit le Cabaret dans le coin, des Berceaux, un Buffet orné pour une collation, pluſieurs Tables.

BOLAN, M. FLEURAN.

M. FLEURAN.

Air : *Aimer tout le monde.*

ABANDONNEZ un projet,
Que tout chacun fronde :
Un Médecin eſt-il fait,
Pour peupler le monde. (*bis.*)

BOLAN.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Ah! de grace, Monſieur Fleuran.

FLEURAN.

Daignez m'écouter un moment,
Vous allez perdre vos pratiques,

Vos

Vos ennemis triompheront :
Il faudra fermer nos boutiques,
Et les malades guériront.

BOLAN.

Air : *Lerela, lere, lanlere.*

Sur moi vous ne gagnerez rien.

FLEURAN.

Je vous laiſſe, car auſſi-bien
N'y ferois-je que de l'eau claire :
Lerela, lere, lanlere,
Lerela, lere, lanla.

SCENE XIII.

BOLAN, *seul.*

Air : *Et chant de l'Opéra.*

Ah! j'attendrai long-temps, la nuit eſt loin encore.

Air : *Par un baiſer l'ardent Pierrot.*

Cet écrit m'apprend qu'en ces lieux,
Senſible au zele
D'un amant fidele,
L'amour a couronné ſes feux;
Ah! qu'apperçois-je, juſtes Dieux!

Air : *Au bout du monde.*

Si l'on s'informe d'Angélique,
Médor, pour qui ſon cœur s'explique,
La fait voyager aujourd'hui,
Sur la terre & l'onde,
Je vais avec lui
Au bout, au bout, au bout du monde.

Air : *La faridondaine.*

Médor, j'ignore en verité,
Quel eſt le perſonnage:

De moi ſous un nom emprunté,
Elle parle, je gage.
Angélique par fiction,
La faridondaine, la faridondon :
Met ce nom pour le mien ici, biribi.

La Symphonie acheve l'air.

Bolan lit les deux vers que Médor a écrit.

Air : *Tarare.*

Qu'ai-je lu ? juſte Ciel ! il faut relire encore.

Il répéte tout haut ce qu'il a lu tout bas.

Air : *A l'ombre de ce vert bocage.*

Non, c'eſt un piége que l'on dreſſe
Au plus fidéle des amans.

On entend une Muſique champêtre.

A ſe réjouir on s'empreſſe,
J'entends le ſon des inſtrumens ;
Allons chercher en diligence
L'aimable objet de mes tourmens ;
Et viſitons avec prudence
Les plus ſecrets appartemens.

Bolan ſort.

SCENE XIV.

Troupe de Bergers & Bergeres, Payſans & Payſannes; ſuite de la Noce.

COLIN, CLAUDENE.

MARCHE.

CLAUDENE.

Air: *Muſette, je ne veux aimer que Colin, de l'Opéra Comique.*

NON, je ne puis aimer que vous,
Mon cœur en fait l'aveu le plus doux.

COLIN.

En dépit des jaloux
J'aimerai toujours ma Claudene.

Enſemble.

Que l'amour à jamais nous enchaîne;
Non, je ne puis aimer que vous,
Mon cœur en fait l'aveu le plus doux.

CLAUDENE.

Mon cher Colin,
Soir & matin,
Tiens-moi ſans ceſſe ce langage;
Au Dieu d'amour,
Tour à tour,
Rendons un tendre hommage.

Enſemble.

Non, je ne puis aimer que vous,
Mon cœur en fait l'aveu le plus doux.

On danſe ſur l'air ci-deſſus.

SCENE XV.

CLAUDENE, COLIN, BOLAN, *un peu éloigné, écoute.*

COLIN.

Air : *Talalatelire.*

Angélique eſt riche & charmante ;
Mais je la quitterois pour toi.

CLAUDENE.

Quand d'une ardeur tendre & conſtante,
Médor ſoupireroit pour moi ;
Ma foi, je n'en ferois que rire,
Talalatelire, &c.

Bolan paroît, ſe tenant à l'écart.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

De Médor, enfin d'Angélique,
Pourquoi vous entretenez-vous ?

CLAUDENE, COLIN.

Ce ſont des amans, entre nous,
Dont l'hiſtoire eſt publique.

CLAUDENE.

Air : *Du Confiteor.*

Ce Médor eſt, mon cher Monſieur,
Tendrement aimé d'Angélique.

BOLAN.

Je ſens redoubler ma fureur.

COLIN.

Souffrez qu'enfin l'on vous explique,
De quelle façon ces amans
Ont ici paſſé leurs momens.

CLAUDENE.

Seyez-vous (*a*), vous allez, Monſieur,
En ſçavoir davantage ;
Dans les tranſports de leur ardeur
Ils tenoient ce langage,
Je vous adore, mon petit cœur.

BOLAN.

Oh ! pour le coup, j'enrage !

(*a*) Bolan s'aſſeoit.

COLIN.

Air : *Adieu, paniers, vendanges ſont faites.*

Tous deux ſe ſont dans ces retraites
Epouſés, ſans faire d'éclat.

CLAUDENE.

L'amour a ſigné leur contrat.

COLIN, *étonné de le voir s'agiter.*

Qui peut cauſer le trouble où vous êtes?

CLAUDENE.

Air : *Eſt-ce que ça ſe demande?*

Quand on les força de quitter
Ces aimables retraites,
On eut peine à les arracher
De l'endroit où vous êtes.

BOLAN, *avec fureur.*

Qu'entends-je! où ſuis-je, malheureux?
Eſt-il douleur plus grande?
Qu'eſt-ce qu'ils ſe diſoient tous deux?

CLAUDENE.

Eſt-ce que ça ſe demande?

BOLAN.

Où vont-ils, ces amans?

CLAUDENE.

Ils ont prié mon pere
De leur faire paſſer ſûrement la riviere;
Le voici qui revient, demeurez en ces lieux,
Lui ſeul peut contenter vos deſirs curieux.

SCENE XVI.

JÉROME, *Batelier, pere de* CLAUDENE; BOLAND, COLIN, CLAUDENE; *les Acteurs précédens.*

JEROME.

Air: *Pour le peu de temps qui nous reſte;* Théſée, Opéra.

CLAUDENE, banniſſons la triſteſſe,
Vive l'allégreſſe,
Soyons joyeux,
Choſe fort peu commune,
J'ons fait ma fortune

Aveuc ces deux amoureux ;
Pour ton mariage,
C'eſt un avantage,
Puiſqu'avec Colin
Je te mets en ménage,
Ça, drès demain.

Air : *Il a voulu, il n'a pas pu.*

Jamais l'amour
N'a fait un tour,
Auſſi plaiſant, ma chere ;
Elle fuit, dit-on, un amant,
Que jen' connoiſſons nullement ;
Il n'a pas ſçu,
Il n'a pas eu
Le talent de lui plaire.

Air : *Je ne ſuis ni Roi ni Prince.*

Quand j'eumes paſſé la riviere,
Leur allégreſſe fut entiere ;
La poſte là, les attendoit.

BOLAN.

Angélique !

JÉRÔME.

Enfin eſt partie ;
Et Médor qui l'accompagnoit.

BOLAN.

Ils ſont partis !

JÉRÔME.

De compagnie.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

BOLAN.

Sont-ils bien loin ?

JÉRÔME.

Ma foi, je penſe,
Qu'à les ſuivre on perdroit ſes ſoins,
Car ils ont déja pour le moins
Trois quarts d'heure d'avance.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Je veux, me dit-elle, en partant,
Jérôme, te faire un préſent :
Cette montre (*a*), ajoûta la belle,
Marque l'heure des rendez-vous ;
Mon enfant, pour toi puiſſe-t-elle
Sonner comme elle a fait pour nous.

(*a*) Il la montre à ſa fille : pendant ce temps, Bolan ſe promene, & paroît agité.

JÉRÔME.

Air : *Mes enfans, après la pluie.*

Que chacun de nous ſe pique
De montrer un air joyeux,
De parler de ſt'Angélique,
De Médor, ſon amoureux ;
Danſons, diſons comme eux,
Quand pour Cythere on s'engage ;
Chantons, diſons comme eux,
Qu'on fait un voyage heureux.
(*Le Chœur répéte :* Danſons, diſons, &c.)

Air : *Je te caſſerai la gueule & la mâchoire.*

Ce bijoux (*a*) vaut ſon peſant d'or,
Chantons Angélique & Médor,
Publions par-tout leur hiſtoire ;
Ah ! Monſieur, danſez avec nous :

On veut forcer Bolan de danſer.

BOLAN.

Morbleu, faquins, retirez-vous.

(*a*) En le montrant en l'air.

JÉRÔME, *& ſa ſuite.*

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Quelle fureur eſt la ſienne ?
Vîte, ſauvons-nous.

Ils ſe ſauvent.

SCENE DERNIERE.

BOLAN *ſeul.*

Air : *Pere, je me confeſſe.*

JE ſuis trahi : l'ingrate
Qui me trompe en ce jour,
Des enfans d'Hippocrate
Doit tout craindre à ſon tour.
Que la Haine, fille de l'Amour,
Tonne, fulmine, éclate ;
Que la Haine, fille de l'Amour,
Rempliſſe ce ſéjour.
Pour venger mon outrage,
Que tout ſente la rage,
Qui dévore mon cœur,
Portons par-tout l'horreur :
Arrachons, déchirons.

Bolan arrache les écriteaux, des branches d'arbres.

Air : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Bolan, dont le cerveau eſt attaqué, croit voir les ombres des malades qui ont péri dans ſes mains.

Que vois-je ? où ſuis-je ? malheureux
Quel gouffre, quels ſpectres affreux !

Bolan jette ſa canne & ſon chapeau, & ne paroît plus ſur la ſcene que comme un fol.

Ne courez point à la vengeance,
Ombres plaintives, calmez-vous :
L'incertitude & l'ignorance
Vous ont porté les premiers coups.

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

L'un me redemande ſon pere,
L'autre ſa maîtreſſe, ſon frere ;
Pour accabler la Faculté,
Je vois le corps de Chirurgie
Balancer notre autorité,
Et former une Académie.

Air : *Le même que le précédent.*

Dieux ! en quel état eſt la Scene,
Tant Françoiſe qu'Italienne,
C'eſt à qui le mieux ennuyera ;
L'une eſt débile, l'autre étique,
A ſon tour je vois l'Opéra
Réduit à prendre l'émétique.

Air : *Des Fraiſes.*

Bolan entre en fureur.

Tombez, buffets odieux,
Qui me tracez l'image
De mon deſtin malheureux;
Que tout éprouve en ces lieux,
Ma rage, ma rage, ma rage.

Bolan renverſe les berceaux, les buffets, les tables, arrache les écriteaux & tout ce qu'il rencontre; il ſe bat contre les garçons du cabaret, dont il en renverſe pluſieurs par terre; pendant ce temps, Jérôme, effrayé, cherche à ſe ſauver, paſſe & repaſſe d'un côté du Théâtre à l'autre, en chantant ce qui ſuit:

Air : *Des Trembleurs d'Iſis.*

A la rage il s'abandonne,
Que ce déſeſpoir m'étonne;
Hélas! tout mon corps friſſonne;
Tant je ſuis ſaiſi d'horreur.
Mais la fureur qui l'entraîne,
Le ballote, & le promene.
Il traverſe (*a*) enfin la plaine,
J'en ſuis quitte pour la peur.

(*a*) Bolan s'éloigne.

Air : *Mon papa, toute la nuit.*

Puiſqu'il eſt enfin parti,
Rappellons notre jeuneſſe,
Enfans, revenez ici
Vous livrer à l'allégreſſe ;
Revenez, revenez, revenez tous,
Danſez & riez ſans ceſſe ;
Revenez, revenez, revenez tous,
Le plaiſir eſt fait pour vous.

Toute la Noce revient ſe réjouir, ſur l'air : Danſons le nouveau Cotillon ; *fête de Thalie, & le Menuet de Madame la Mariée, ſi connu de tout le monde ; & chante enſuite le Vaudeville ſuivant :*

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Blaiſe.*

A l'aſpect d'un minois charmant,
Courir vîte à l'engagement,
S'applaudir de ſon eſclavage,
Prêter ſon bien à ſes amis,
Sans en faire des ennemis ;
C'eſt être plus heureux que ſage.

Avec

Avec fierté dans ſon printemps,
Philis traitoit tous ſes amans,
Sur le retour elle s'engage;
Elle a fait choix d'un jeune époux,
Qui l'aime, & même en eſt jaloux;
Elle eſt plus heureuſe que ſage.

Lyſimon craignant un rival,
Pour éprouver ſa femme au bal,
De Plutus emprunta l'image;
Il offrit, elle réſiſta,
L'inſtinct fit peut-être cela;
C'eſt être plus heureux que ſage.

Chaque jour Liſandre en ſecret
S'introduit dans le cabinet,
Où Maman me retient en cage;
Il ſe retire ſur le ſoir,
On eſt encore à le ſçavoir;
C'eſt être plus heureux que ſage.

Tel qui, pour ſe mettre en crédit,
Produit un ouvrage d'eſprit,

Eſt bien près de faire naufrage ;
Si par le public applaudi,
Son deſſein ſe trouve rempli ;
C'eſt être plus heureux que ſage.

BALLET GÉNÉRAL.

TITONET,

PARODIE

DE

TITON ET DE L'AURORE,

EN UN ACTE.

Non repréſentée ni préſentée.

ACTEURS.

AURETTE.

TITONET.

BABIOLE.

MADAME ALAIS.

LA BAGATELLE.

Troupe de Danſeurs pour les différents divertiſſemens, dont les caracteres ſont annoncés dans la Piéce.

La Scene eſt dans la Maiſon de Campagne d'Aurette.

TITONET,

PARODIE

DE TITON ET DE L'AURORE.

SCENE PREMIERE.

TITONET *seul.*

Air : *Qui vient trop tard dans nos prairies ;* Comédie Italienne.

QUE vous tardez, aimable Aurette,
Vous, qui, sur la naissante herbette
Devez nous annoncer le jour ;
Du matin je suis à l'attendre,
Ce moment promis par l'amour :
Quel retard pour un cœur tendre.

Air : *A l'ombre de ce vert Boccage.*

Aurette eſt Dame du Village,
Peut-être qu'un rival heureux,
Flatté de ſon riche héritage,
Cherche à l'arracher à mes feux :
La Belle eſt toujours en voyage ;
J'ai tout à craindre qu'un matin
Quelque beau Monſieur ne l'engage,
Et ne me la croque en chemin.

Le jour paroît.

SCENE II.

TITONET, AURETTE.

TITONET.

Air : *Mais ſur-tout, prenez bien garde à votre cotillon.*

Je vous revois, mon cher bijou ;
Puis-je compter . . . .

AURETTE.

Etes-vous fou.

TITONET.

Quand on eſt belle comme vous
Aurette, il eſt pardonnable
Que l'on ſoit jaloux,
Qu'on paroiſſe jaloux.

AURETTE.

Air : *De la Serrure ;* Comédie Italiene.

A maints rivaux je vous préfére,
Ceſſez donc de vous allarmer ;
Contentez-vous de ſçavoir plaire,
Et ne ſongez qu'à bien aimer.

TITONET.

Air : *Qu'ils ſont doux, bouteille ma mie ;* Médecin malgré lui, Comédie Françoiſe.

En amour il eſt inutile
De compter ſur un ſort heureux :
Non, jamais dans un cœur amoureux,
L'amour n'a demeuré tranquille,
Ah ! ah ! ah ! qu'il eſt difficile
D'aimer
Sans s'allarmer.

AURETTE.

Air : *De quoi vous plaignez-vous.*

Pour prévenir vos vœux,
Plus matin qu'à l'ordinaire ;
Pour prévenir vos vœux,
Je me rends en ces lieux.
Juſqu'à ce jour pour vous plaire,
J'ai fait mon ſoin le plus doux
D'arriver la premiere ;
De quoi vous plaignez-vous ?

TITONET.

Air : *De la Ceinture.*

Ne tirez point de vanité,
D'un ſoin au beau ſexe ordinaire ;
Au rendez-vous une beauté
N'arrive jamais la derniere.

Air : *De l'Horoſcope accompli ;* Comédie Italienne.

L'on a pris ſoin de me prédire,
Que je verrois s'éteindre un jour
Le beau feu qui pour vous m'inſpire,
Qu'alors finiroit notre amour.

AURETTE.

Le ſort ne peut rien ſur une ame
Dont l'eſtime nourrit la flamme :
Pour s'aimer éternellement,
Il ſuffit d'aimer conſtamment.

AURETTE, TITONET, *enſemble.*

Air : { *Verſe, verſe du vin & ſouvent,*
Le Ciel aura ſoin du Couvent.

Regne, Amour, regne ſur nos ames,
Regne, lance tes traits vainqueurs,
Epuiſe ſur nous tes faveurs,
Tes bienfaits, tes plus douces flammes :
Regne, lance, lance, regne,
Lance tes traits vainqueurs,
Embraſe pour jamais nos cœurs.

AURETTE.

Air : *Du Mai ;* Comédie Italienne.

On entend un bruit d'inſtrumens qui annoncent une fête.

Paſteurs, que le plaiſir aſſemble,
Il faut nous amuſer enſemble ;
Trémouſſez-vous & allons gai,
Sur l'herbette,
Joliette,
Chantons Aurette & Titonet.

SCENE III.

Des Bergers, Garçons de ferme & Payſans, entrent tous en danſant.

AURETTE, TITONET.

UN PAYSAN.

Air : *Du Mai*, Comédie Italienne.

De la Dame de ce Village,
Chantons le Mignon qui l'engage;
Trémouſſons-nous & allons gai,
Sur l'herbette,
Joliette,
Chantons Aurette & Titonet.

On danſe.

Air : *J'entends déja le bruit des armes.*

Le Dieu qui ſans ceſſe nous guête,
Pour nous inſpirer ſon ardeur,
Dans vos beaux yeux, divine Aurette,
Tout l'annonce notre vainqueur :
Puiſſe-t-il être l'interpréte
Du trouble aimable de mon cœur!

Les Payſans & Payſannes s'amuſent à cueillir des fleurs.

UNE JEUNE PAYSANNE.

Air : *Gardons nos moutons, Liſette.*

Ces fleurs nous peignent de l'amour
Les graces naturelles,
Que chacun forme tour à tour
Des guirlandes nouvelles :
Voyons dans ces lieux
Qui de nous ſçait le mieux
Aſſortir les fleurs les plus belles.

Les Payſans, Payſannes, Bergers & Bergeres forment des guirlandes dont ils veulent enchaîner Aurette & Titonet.

TITONET.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je crois qu'il faut ceſſer la fête,
Qu'ici par vos ſoins l'on m'apprête :
De pareils divertiſſemens
N'amuſent point quand on ſoupire,
Ils ne conviennent qu'aux amans
Qui n'ont pas un mot à ſe dire.

On entend Babiole.

AURETTE.

Air : *Je vous la grin, grin.*

Quels ſons, ah! quel bruit fatal
Nous coupe la parole.

A Titonet.

Mon cher, c'eſt votre rival,
C'eſt Monſieur Babiole,
Que chacun dégrin, grin, grin,
Que chacun dégringole.

SCENE IV.

BABIOLE.

Air : *Du Cordon bleu ; Contre-danſe.*

FAUT-IL, tendre Amour, qu'elle m'échappe!
Faut-il voir ainſi traiter mes feux ;
Tremble, Titonet, ſi je t'attrappe,
Tremble ; tu périras à ſes yeux.
Divinité des cœurs jaloux,
Secondez un projet ſi doux :
Que le faquin
Succombe enfin ;
Que victime de mon courroux,
Il tombe accablé de coups.

SCENE V.

MADAME ALAIS, BABIOLE.

MADAME ALAIS.

Air : *Ces braves Insulaires.*

MON brave Capitaine,
La nuit, le jour, sans reprendre haleine,
Vous parcourez sans peine,
Prés, & champs & vallons,
Patati, pataton.
Comme vous v'la, mon garçon ;
Allez-vous sans raison
Courir la prétentaine,
Pour faire tort à votre voisaine,
Rassembler dans la plaine
Les chasseurs du canton,
Patati, pataton.

BABIOLE.

Air : *Je jure par vos beaux yeux.*

Gentilhomme verrier, (*bis.*)
J'adore Aurette, & quand je cherche à l'épouser,
L'ingrate me préfére un indigne Berger.

Air : *La faridondaine.*

Titonet eſt ſon nom.

Madame ALAIS.

Comment!

BABIOLE.

C'eſt le nom qu'on lui donne.

Madame ALAIS.

A ſa fureur également
Mon ame s'abandonne.
Qu'eſperez-vous ?

BABIOLE.

Que le garçon
Meure ſous le bâton.
Qu'Aurette ſçache en ce moment
Son amant . . . . . .

Madame ALAIS.

Vous n'en ſerez que plus haï,
Mon ami.

Air : *Vivons pour les Fillettes.*

Abandonnez-moi ce garçon, (*bis.*)
Je le rangerai de façon
Qu'il ne pourra vous nuire,
Comment, ne peut-on le réduire? (*bis.*)

BABIOLE.

Air : *Vous avez raiſon, la plante.*

Ce projet me détermine,
Je crois qu'il réuſſira,
Larira.
Vos beaux yeux, vous êtes fine,
Sçauront vous tirer de là,
Larira.
Vous avez raiſon, voiſine,
Il eſt bon ſur ce ton-là,
Larira.

Des Chaſſeurs & des Ouvriers de la Verrerie paroiſſent.

Air : *Tout cela m'eſt.*

Qu'on aille arracher dès l'inſtant,
Des bras d'Aurette ſon amant;

Que

Que mon rival chez la voiſine
Soit tranſporté ſur le moment ;
Partez, & prenez ma berline,
Et cela bien ſecrétement.

Babiole ſort avec les Chaſſeurs & les Ouvriers.

SCENE VI.

MADAME ALAIS, *ſeule.*

Air : *Ah ! que Monſeigneur eſt charmant.*

MA rivale va dans ce jour
Sentir les tourmens de l'amour ;
Qu'elle éprouve enfin à ſon tour
Les peines de l'abſence ;
Tout favoriſe dans ce jour
Mes feux & ma vengeance.

Elle ſort.

SCENE VII.

AURETTE, *seule.*

Air : *Contre un engagement.*

DEVOIS-TU, Dieu d'Amour,
Soumettre à ta puiſſance,
Un cœur dont en ce jour
Tu trahis l'eſpérance,
Sans appui, ſans défenſe ;
Je ſuis dans un inſtant
L'objet de ta vengeance,
Et je perds mon amant.

SCENE VIII.

BABIOLE, AURETTE.

BABIOLE.

Air : *Que je regrette mon Amant.*

CROYEZ-MOI, ceſſez ces regrets,
Et formez des nœuds pleins de charmes.
Non, vous ne reverrez jamais
L'amant qui vous coûte des larmes ;
Unique objet de ſes mépris,
Il vous quitte, & court le pays.

Air : *Menuet d'Héſione.*

Lorſque je fais tout mon poſſible
Pour déſarmer votre courroux :
Verrez-vous d'un œil inſenſible
L'ardeur dont je brûle pour vous ?

AURETTE.

Air : *Menuet de Philidor le Pere.*

L'amant par fois trop preſſant,
De ſon ardeur fatigue une belle.

L'indifférent
Eprouve ſouvent
Un ſort plus charmant ;
Sans qu'il y penſe on veut ſon bonheur,
Lorſque pour un cœur
Tendre & fidelle
L'on a que de la rigueur.

Air : *Badinez & reſtez-en là.*

Apprenez aujourd'hui d'Aurette,
Qu'elle déteſte la fleurette,
Que toujours elle vous fuira.
Soupirez . . . . je vous laiſſe-là.

Elle ſort.

BABIOLE.

Air : *Des Fraiſes.*

Puiſqu'au mépris de mes feux,
Aurette joint l'outrage,
Dans mon déſeſpoir affreux,
Que tout reſſente en ces lieux
Ma rage, ma rage, ma rage.

SCENE IX.

BABIOLE.

Gentilhomme Verrier, de la ſuite de BABIOLE.

BABIOLE.

Air : *Armons-nous, préparons nos traits ;* Opéra de Titon, &c.

CESSEZ de ſouffler, Compagnons,
Abandonnez la Verrerie ;
Armez-vous de vos mouſquetons,
Portez la guerre en ces cantons,
Partagez ici ma furie ;
Qu'on ravage prés & vallons,
Qu'on rava . . . . . ge prés & vallons.
Ceſſez, &c. (*juſqu'aux mots* prés & vallons.)

La ſuite de BABIOLE.

Air : *Ah ! que la forêt de Cythere ;* Comédie Italienne, dans le Cahos.

Nous avons tous quitté l'ouvrage,
A ta voix nous obéiſſons,
Tontaine, tonton,
Où faut-il exercer ta rage ;

Commande, nous exécutons,
Tontontonton, tontaine.

BABIOLE.

Air : *L'Hymen eſt un Chaſſeur ;* Comédie Italienne, dans le Cahos.

Que tout reſſente ici ma rage ;
Allez & par monts & par vaux,
Faites un horrible carnage
De gibier & de leurs troupeaux ;
Que de Cérès & de Pomone,
Aucun en ces lieux ne moiſſonne
Les dons précieux & charmans ;
Que votre ame enfin s'abandonne
A l'horreur qui glace mes ſens.

CHŒUR.

Que de Cérès, &c.

On entend ſonner le moment où les Chaſſeurs vont porter l'épouvante ; on entend des chiens qui aboient, ce qui fait un grand bruit.

SCENE X.

BABIOLE, *ſa ſuite ;* MADAME ALAIS.

MADAME ALAIS.

Air : *J'entends déja le bruit.*

ARRÊTEZ, vous n'êtes pas ſage,
De faire tout ce carillon ;
Faut-il en dire davantage,
Sçachez que j'aime ce garçon ;
Faut-il faire tant de tapage,
Pour vous vanger d'un avorton.

BABIOLE.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Eſt-ce ainſi qu'on doit ſe venger.

Madame ALAIS.

J'ai ſous ma puiſſance un Berger,
Qui, s'il eſt trop rebelle,
A le ſecret.

BABIOLE.

Qu'entendez-vous ?

Madame ALAIS.

S'il trahit mes ſoins les plus doux,
Voiſin, je l'enforcelle.

SCENE XI.

TITONET, MADAME ALAIS, *Garçons & Filles de la Ferme.*

On danſe.

UN PAYSAN.

Air : *Ramoneur, beau ramoneur.*

TITONET, beau Titonet, votre maîtreſſe vous aime;
Rendez hommage à ſes appas;
Pour vous ſa tendreſſe eſt extrême,
Mignon, ne la négligez pas.

LE CHŒUR.

Rendez hommage.

UNE PAYSANNE.

Méme air que deſſus.

N'allez pas, beau Titonet, faire ici le Nicodème,

Rendez hommage à ſes appas ;
Pour vous ſa tendreſſe eſt extrême,
Mignon, ne la négligez pas.

CHŒUR.

Rendez hommage, &c.

On danſe.

Madame ALAIS.

Air : *N'y aura-t-il pas moyen, mon petit cœur.*

Mes ſoins, mes ſoupirs, mon ardeur,
Tout l'amour qui m'engage,
Ne peuvent-ils de mon vainqueur
Captiver le ſuffrage :
N'y auroit-il pas moyen, mon petit cœur,
D'obtenir votre hommage.

TITONET.

Air : *De la Serrure ;* Comédie Italienne.

Je brûle d'une ardeur fidelle,
Pour l'aimable Aurette en ce jour ;
Vous ſçavez que je n'aime qu'elle,
Pourquoi me parlez-vous d'amour ?

Madame ALAIS.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Votre réponſe me déplaît,
Eſt-il bien ſur que Titonet
Sçache ce qu'il refuſe ?

TITONET.

Non, je ne ſuis pas ſi nigaud ;
Mais quand j'ai tout ce qu'il me faut,
C'eſt une excuſe.

Madame ALAIS.

Air : *Ah ! que Monſeigneur eſt charmant.*

Lorſque des plus charmants ballets,
Pour Titonet je fais les frais.

TITONET.

J'ignore encore, Madame Alais,
Ce qu'il faut que je faſſe.

Madame ALAIS.

Soupirer pour certains attraits,
Vous êtes tout de glace.

TITONET.

Air : *Si le Roi m'avoit donné.*

Quoiqu'ils ſoient des mieux tournés,
Peu je m'en ſoucie ;
Ils ne ſont tous compoſés
Que de bergerie. (*a*)
Non, je n'y ſçaurois tenir.
Je veux ; laiſſez-moi partir,
Aller voir ma mie,
O gué ;
Aller voir ma mie.

SCENE XII.

BABIOLE, MADAME ALAIS.

BABIOLE, *ſans voir* Madame ALAIS.

Air : *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

JE n'ai pu, de Madame Alais,
Juſqu'alors avoir des nouvelles ;
Comme j'ai mis mes intérêts
Entre les mains de cette belle,
Je me flatte qu'à la raiſon,
Elle a ſçu ranger ce garçon.

(*a*) Depuis pluſieurs années tous les Ballets nouveaux de l'Opéra ne ſont formés que de Bergers & de Bergeres.

BABIOLE, *appercevant Madame* ALAIS, *& allant à elle.*

Air : *Vous perdez vos pas.*

Votre aſpect me raſſure :
Parlez ? qu'avez-vous fait ?

Madame ALAIS.

Je n'ai pu, je vous aſſure,
Rien faire de Titonet.

Le Théâtre change, & repréſente un boſquet tout proche d'une fontaine.

BABIOLE.

Eſt-ce ainſi que vous me vengez ?
Je le vois, vous le protégez.

Madame ALAIS, *montrant* TITONET *métamorphoſé en vieillard.*

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Comptez que je ne ſçaurois feindre
Quand il faut ſervir mes amis.
Voyez l'état où je l'ai mis :
Que pouvez-vous en craindre ?

BABIOLE.

Air : *Quand le péril, &c.*

Je n'apperçois-là qu'un homme ivre.
Non, non, vous abuſez mes feux ;
Un ſeul regard de vos beaux yeux
Peut le faire revivre.

Madame ALAIS.

Air : *Vaudeville du Cahos.*

Soyez ſur qu'il ne reſpire
Que pour être malheureux ; heu . . . heu.
Ma rage va vous inſtruire
Du ſort cruel de ſes feux : heu . . . heu.
Remarquez ſa barbe griſe,
Si la Belle en reſte épriſe,
Cela ſeul nous vengera.
Jugez donc de ſa ſurpriſe,
Quand il ſe réveillera.

Enſemble.

Air : *La bonne aventure.*

Que notre amour eſt vengé,
Son état, j'en jure,
Rabattra bien ſa fierté,

De le voir enſorcelé :
La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

Ils ſortent.

SCENE XIII.

TITONET

ſe mirant dans un ruiſſeau.

Parodie des quatre premiers vers de l'Opéra, & ſur le chant de l'Opéra.

QUE vois-je ? l'on diroit, hélas ! que j'agoniſe :
Ma voix n'a plus ces ſons dont on étoit charmé ;
Quand je chante, on diroit que je me gargariſe :
Suis-je donc enrhumé ?

Air : *Comme v'la qui eſt fait.*

Comment m'offrir aux yeux d'Aurette,
J'ai perdu cet air de gaieté,
Qui de l'ardeur la plus parfaite
Annonce la vivacité.

SCENE XIV.

AURETTE, TITONET *appuyé ſur une béquille.*

AURETTE.

Suite de l'air précédent.

La voix de mon amant m'entraîne,
Je le vois près de ce boſquet ;
Quel ſpectacle ! ô mortelle peine !
Qu'avez-vous, mon cher Titonet ?
Comme vous v'la fait, comme vous v'la fait.

TITONET.

Air : *Ah ! vraiment je m'y connois bien.*

Hélas ! mon malheur eſt extrême,
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Ah ! qu'on eſt heureux de mourir.

AURETTE.

Eh quoi ! ne pouvez-vous guérir.

Air : *Mais le Moulin d'une Coquette.*

Parlez : qui cauſe cet obſtacle.

TITONET.

Pour me rapprocher des amours,
Belle Aurette, il faut un miracle,
Et l'amour n'en fait pas toujours.

AURETTE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.*

Ceci peut-être, hélas!
N'eſt qu'une bagatelle.

TITONET.

Ma diſgrace eſt réelle,
Je ſuis tout au plus bas :
Ne m'entendez-vous pas.

Air : *La béquille du P. Barnabas.*

Autrefois ton amant,
Plus léger qu'un zéphyre,
Répondoit galamment
A ton moindre ſourire ;
Préſentement, ma fille,
Il feroit cent faux pas,
S'il n'avoit la béquille
Du Pere Barnabas.

AURETTE.

AURETTE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Conſolez-vous, mon cher ami,
Il eſt reméde à tout ceci.

TITONET.

Si c'eſt un ſort, ma chere.

AURETTE.

Eh bien!
L'amour peut le défaire,
Vous m'entendez bien.

Air : *Du Prince malade ;* Comédie Italienne.

Il eſt une Paſtourelle
Que l'on dit fille des Dieux,
Tout chacun vante en ces lieux
Les grands talens de la belle ;
C'eſt l'aimable Bagatelle
Qui va trouver auſſi-tôt
Le reméde qu'il vous faut.

TITONET.

Air : *Cela ne durera pas toujours.*

Non, non, charmante Aurette,

Je n'ai plus de beaux jours :
Il faut battre retraite ;
Adieu donc, mes amours.

AURETTE, *avec la Symphonie.*

Cela ne durera pas toujours. (*quatre fois.*)

SCENE XV.

LA BAGATELLE, AURETTE, TITONET.

LA BAGATELLE, *embraſſant* TITONET.

Air : *C'eſt certain je ne ſçais qu'eſt-ce.*

SUR les cœurs ſoumis à ma loi,
Je ſçais veiller ſans ceſſe,
Reçois le prix de ta tendreſſe.

TITONET.

Dieux! queſ miracle, ſur ma foi,
Je ſens un certain je ne ſçais qu'eſt-ce,
Je ſens un certain je ne ſçais quoi.

LA BAGATELLE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos Fontaines.*

Tu vois en moi la Bagatelle
Que Paris chérit avec zele :
Ne crains plus d'un deſtin fatal
Le pouvoir injuſte & barbare ;
La Bagatelle a fait le mal,
La Bagatelle, le répare.

AURETTE.

Air : *Mariez, mariez-moi.*

Pour t'aſſurer un état,
Ma tendreſſe t'avantage ;
Car je te fais par contrat
Le Seigneur de ce Village.

AURETTE, TITONET, *enſemble.*

Dépêchons, dépêchons-nous,
Faiſons notre mariage ;
Dépêchons, dépêchons-nous,
Nous n'avons plus de jaloux.

LA BAGATELLE.

Air : *J'offre ici mon ſçavoir faire.*

Par l'avis de la folie

Dont j'ai reçu maintes leçons,
Je vous amene des Bouffons, (*bis.*)
Tous frais arrivant d'Italie. (*bis.*)

L'Opéra avoit fait venir des Bouffons qui ont paru ſur ſon Théâtre.

SCENE XVI.

Divertiſſemens de différens caracteres.

AURETTE.

Air : *L'amour nous appelle ;* Parodie de l'Opéra.

De la Bagatelle,
Chantons les attraits ;
Il n'eſt point ſans elle
De plaiſirs parfaits. (*fin.*)
De la Bagatelle, &c.
Les ris & les graces,
La légereté,
Trament ſur ſes traces
La frivolité.
De la Bagatelle,
Chantons les attraits,

Il n'eſt point ſans elle
De plaiſirs parfaits. (*fin.*)
Tout ce qui reſpire
En eſt entêté,
Et de ſon délire
L'on eſt affecté:
Qui l'évite
Mérite
D'être perſifflé.
De la Bagatelle,
Chantons lès attraits,
Il n'eſt point ſans elle
De plaiſirs parfaits. (*fin.*)
De la Bagatelle, &c.

Air: *A faire.*

Chercher à vaincre la rigueur
D'une Beauté rebelle,
C'eſt donner dans l'erreur:
Si la plus vive ardeur,
Le ſoin le plus flatteur,
Ne peuvent rien près d'elle;
Souvent pour attendrir ſon cœur,
Il ne faut qu'une Bagatelle.

*

VAUDEVILLE.

I. Couplet.

Quelle erreur de penſer qu'Iris
Se plaiſe à paroître cruelle !
Pour lui dérober un ſouris,
Il ne faut qu'une bagatelle.

II. Couplet.

C'eſt en vain que ſoir & matin,
Chez les Grands ont fait ſentinelle :
Pour plaire & faire ſon chemin,
Il ne faut qu'une bagatelle.

III. Couplet.

Chaque jour on voit maint Auteur,
Riſquer leur talent & leur zele :
Pour amuſer le Spectateur,
Il ne faut qu'une bagatelle.

IV. Couplet.

L'Opéra nous offre du bon,
Mais ce n'eſt pas choſe nouvelle :
Pour donner aujourd'hui le ton,
Il ne faut qu'une bagatelle.

V. COUPLET.

L'Amour n'eſt point à l'Opéra,
Certain de toucher une belle ;
Pour regner en ce pays-là,
Il faut plus qu'une bagatelle.

La Piéce ſe termine par un Ballet général.

AVERTISSEMENT.

L'ON ſera peut-être ſurpris que j'aie mis à la tête de quelques-unes de mes Piéces de Théâtre que j'oſe offrir au Public (Non repréſentées ni préſentées) *je vais en donner les raiſons : Entraîné dès l'âge le plus tendre, par le goût que je me ſuis ſenti pour le genre lyrique, je n'ai écrit uniquement que pour m'amuſer ; certain de la foibleſſe de mes talens, j'ai craint le grand jour : d'ailleurs, j'avois pour concurrent un Auteur,* (a) *dont la plume fine & délicate a produit les Drames les plus aimables. Quand on a de pareils rivaux à combattre, il eſt ſage de ne ſe pas montrer.*

(a) *M. FAVART.*

AVIS AU LECTEUR.

Ce Ballet, composé de quatre Entrées, avec un Prologue, me fut ordonné pour les Fêtes de la Paix ; cependant il n'a point été exécuté. Il est vrai que le peu de soins que je me suis donné pour le faire agréer, & la froideur avec laquelle nombre de gens, qui se disent nos amis, m'ont servi, me fit abandonner l'envie que j'avois qu'il parût. Dailleurs, feu M. Rameau, qui jouissoit à juste titre de la plus haute réputation, étoit trop occupé pour-lors : je lui lus mon Ouvrage, il l'approuva & en fut satisfait ; de façon que, si la mort ne l'eût enlevé, il l'auroit mis en Musique. Depuis ce temps, j'ai gardé le silence, peu curieux de me voir sur la scene.

LES FETES

DE

LA PAIX,

AVEC UN PROLOGUE.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

LA DISCORDE.

LA PAIX.

L'AMOUR.

Suite de la DISCORDE.

Suite de l'AMOUR.

UN PLAISIR.

LES FÊTES DE LA PAIX.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente un antre affreux, où la Diſcorde retient la Paix.

SCENE PREMIERE.

LA DISCORDE, LA PAIX;
Suite de la DISCORDE.

LA DISCORDE.

SOULEVONS & la terre & l'onde;
Que tout ſente notre fureur;

Des mortels consternés, redoublons la terreur :
C'est un plaisir pour moi d'être l'effroi du monde.

LA PAIX.

Discorde impitoyable, hélas !
N'adoucirez-vous point mes chaînes ?

LA DISCORDE, *& sa suite.*

Non, non, n'espérez pas
De voir finir vos peines.

Portons en tous lieux le trépas ;
Faisons languir la Paix dans un triste esclavage ;
Que le fer & le feu signalent notre rage.
Que le sang coule sous nos pas.

CHŒUR.

Soulevons & la terre & l'onde ;
Que tout sente notre fureur ;
Des mortels consternés, redoublons la terreur :
C'est un plaisir pour nous d'être l'effroi du monde.

On danse.

La suite de la Discorde s'efforce de tracer dans leurs danses, les horreurs de la guerre par les feux, les flammes, & le cliquetis des armes.

LA PAIX.

Grand Roi, dont la ſageſſe égale la valeur,
C'eſt de toi que j'attends la fin de mon malheur.

LA DISCORDE.

La terre m'eſt ſoumiſe & je regne ſur elle.
J'épouvante les cieux, je fais trembler les mers.
C'eſt en vain que LOUIS, des grands Rois le modele,
S'oppoſe à ma rage cruelle :
Si le ſort eſt pour lui, j'ai pour moi les enfers.

LA DISCORDE, LA PAIX, *enſemble.*

LA DISCORDE.

Je ſçaurai triompher de ce cœur magnanime.
Non, rien ne peut briſer vos fers.

LA PAIX.

Rien ne peut triompher de ce cœur magnanime.
Il ſçaura bien briſer mes fers.

LA DISCORDE.

J'en appelle en ce jour au courroux qui m'anime.

LA PAIX.

J'en atteſte en ce jour la gloire qui l'anime.

LA DISCORDE.

C'eſt ma fureur qui doit confondre l'univers.

LA PAIX.

C'eſt le Héros qui doit me rendre à l'univers.

LA DISCORDE.

Le déſeſpoir affreux qui te rend ma victime,
Creuſe pour l'engloutir, abyme ſous abyme.

LA PAIX.

Barbare, ne crois point détruire mon eſpoir :
Un Dieu parle à mon cœur, il m'enflamme, il m'inſpire.

On entend une ſymphonie harmonieuſe.

Tout m'annonce la fin de ton fatal pouvoir ;
Je vais reprendre mon empire.
Mes fers ſeront briſés par les mains de l'amour :
Tremble, cruelle, il vole en ce ſéjour.

SCENE II.

L'AMOUR,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

L'AMOUR, *traverſe le Théâtre.*

MONSTRE, nourri par la rage & l'envie,
Du repos des mortels, implacable ennemie,
Reçois le prix de tes complots affreux :
Dans le fond des enfers porte ta barbarie ;
Et tombent avec toi tes projets malheureux.

La Diſcorde s'abyme.

SCENE III.

L'AMOUR, LA PAIX;
TROUPE DE BERGERS & DE BERGERES.

L'AMOUR.

QUE cet antre effroyable
Se change en un jardin aimable.

Le Théâtre change, & repréſente un ſéjour enchanté.

Et vous, tendres Bergers, qu'un Monſtre furieux
A forcé de quitter vos paiſibles bocages,
Accourez à ma voix; venez ſous ces ombrages,
Au Monarque chéri qui commande en ces lieux,
Rendre avec moi, le plus doux des hommages;
De vos devoirs, c'eſt le plus précieux.

Les Bergers arrivent, & par leurs danſes & leurs chants, marquent leur joie.

Célébrez de LOUIS, l'éclatante victoire,
Qu'il ſoit égal aux immortels;
Et que vos cœurs, jaloux d'éterniſer ſa gloire,
Au meilleur de vos Rois élévent des autels.

On danſe.

LA PAIX.

LA PAIX.

Que les beaux Arts & que l'Hiſtoire,
Marquent ſon nom au coin de l'Immortalité:
Qu'un pompeux monument conſacre ſa mémoire:
Chantons notre félicité.

Le Théâtre change, & repréſente la Place de LOUIS XV, *ſur la droite les Thuileries, & & ſur la gauche le Cours-la-Reine.*

CHŒUR: *pendant lequel temps on danſe.*

Célébrons de LOUIS, l'éclatante victoire,
Qu'il ſoit égal aux immortels;
Et que nos cœurs, jaloux d'éterniſer ſa gloire,
Au meilleur de nos Rois, élevent des autels.

On danſe.

UN BERGER, UNE BERGERE, *enſemble.*

Reſſerrons pour jamais des nœuds
Que l'amour a formés lui-même.

L'AMOUR AUX BERGERS.

Aimez-vous, comme il faut qu'on aime;
Sous des auſpices plus heureux,
Pouviez-vous voir combler vos vœux.

LE BERGER, LA BERGERE, *enſemble.*

Brûlons d'une flamme ſi belle,
Que le Ciel même en ſoit jaloux ;
Aux amans ſervons de modele,
Et ſoyons à jamais l'exemple des époux.

On danſe.

UN PLAISIR.

Organe des guerriers, tymbales & trompettes,
Annoncez de la Paix, l'agréable retour.
Vous, hautbois, vous, douces muſettes,
A leurs ſons triomphans répondez tour à tour.

A l'Amour.

Et toi, Dieu de nos cœurs, brille des plus doux charmes ;
Par la main des Plaiſirs, vois aiguiſer tes armes,
Regne, triomphe en ce ſéjour ;
De nos beautés viens eſſuyer les larmes ;
Le regne de la Paix, eſt celui de l'Amour.

CHŒUR.

Organe des guerriers, &c.

On danſe, & l'on finit par un Ballet général.

. . . .

L'ÉPREUVE.

PREMIERE ENTRÉE.

ACTEURS.

ALAMIRE, Roi du Pérou, cru ALMANZOR.
ZULIME, Princeſſe dont les Etats ſont voiſins de ceux d'ALAMIRE.
HUASCAR, Confident d'ALAMIRE.
LE GRAND-PRÊTRE DU SOLEIL.
PEUPLE, à la ſuite d'ALAMIRE.
PEUPLE, à la ſuite de ZULIME.
PRÊTRES & PRÊTRESSES DU SOLEIL.

La Scene eſt dans le Palais de Zulime.

L'ÉPREUVE.

PREMIERE ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente à la gauche le Palais de Zulime, à la droite ſes Jardins; on découvre dans le fond le Temple du Soleil.

SCENE PREMIERE.

ALAMIRE, HUASCAR.

ALAMIRE.

Tout favoriſe enfin mes deſſeins & mes vœux;
Sous le nom d'Almanzor, Alamire en ces lieux,

Rend Zulime ſenſible, à ſon amour fidelle ;
Sous ce déguiſement du myſtere emprunté,
Je triomphe de ſa fierté.
Cet empire où je porte une guerre cruelle,
Lui propoſe un hymen de ſon cœur redouté :
A fuir un doux lien la Princeſſe s'obſtine ;
Cette jeune Beauté
Ignore que je ſuis l'époux qu'on lui deſtine,
Et ſes refus flattent ma vanité.

HUASCAR.

Je crains le beau feu qui vous preſſe.
Contraignez votre ardeur, craignez d'être appperçu ;
Tout ſemble vous trahir ſans ceſſe,
Et le fils du Soleil peut être reconnu.

ALAMIRE.

Diſſipez votre erreur : l'adorable Zulime
N'apperçoit que l'amour qui m'embraſe & l'anime.

Par des jeux éclatans, annoncez mon amour ;
Enchantez les loiſirs de l'objet que j'adore ;
Que tout l'aſſure en ce ſéjour
Du feu conſtant qui me dévore.

HUASCAR.

L'on n'attend que votre ordre, & déja dans ces lieux...
La Princeſſe s'avance.

Zulime paroît au fond du Théâtre.

ALAMIRE.

Allez, & qu'on s'empreſſe à répondre à mes vœux.

Huaſcar ſort.

Elle paroît éviter ma préſence :
Cachons-nous pour quelques momens.
Amour, témoin de ma conſtance,
Sers le plus tendre des amans.

Il ſort.

SCENE II.

ZULIME, *ſeule.*

AMOUR, qui ſur mon cœur exerces ta puiſſance.
Non, tu ne l'as bleſſé d'un trait victorieux,
Que pour ſignaler ta vengeance.
L'objet que j'aime, inconnu dans ces lieux,
Me laiſſe ignorer ſa naiſſance :
Pour me punir d'avoir bravé tes feux,
Tu le fais triompher de mon indifférence.
Si j'en crois ſon ardeur, ſi j'en crois ſa conſtance,
Il eſt digne de tous mes vœux.
Amour, &c.

Cher Almanzor, nous soupirons en vain,
Il faut nous séparer, tel est notre destin :
Un Roi, dont la valeur étonne,
M'offre son cœur & sa couronne :
Mon Peuple, avec empressement,
Attend de cet hymen le sort le plus charmant :
Il faut remplir ses vœux, ma gloire me l'ordonne ;
Il faut commencer mon malheur ;
Si je perds Almanzor, je mourrai de douleur.

On entend une symphonie.

Le Peuple, dans ces lieux s'empresse de se rendre ;
Cachons-lui mes soupirs & mes tristes regrets.

SCENE III.

ZULIME, HUASCAR, PEUPLES SAUVAGES *qui accompagnent* HUASCAR.

*Marche des Suivans d'*HUASCAR.

HUASCAR.

PRINCESSE, l'Amant le plus tendre,
Un Roi, l'amour de ses sujets,
Vous offre dans ce jour & son cœur & la paix ;
Il marche sur mes pas pour vous rendre les armes,
Attendez tout du pouvoir de vos charmes.

ZULIME.

Mes ſujets me ſont chers, je vais combler leurs vœux ;
Ils veulent un Héros pour Maître,
Le Ciel me le fait connoître,
Qu'il regne à jamais ſur eux.

HUASCAR.

Regnez, adorable Princeſſe,
Triomphez, enchaînez tous les cœurs ;
Couronnez à jamais la tendreſſe,
Du plus glorieux des vainqueurs.
Regnez, &c.

CHŒUR.

Regnez, &c.

On danſe.

ZULIME.

Pour engager le Ciel à nous être propice,
Qu'au Temple du Soleil l'on offre un ſacrifice ;
Sur mon deſtin glorieux,
Je veux conſulter les Dieux :
Allez, & que chacun s'y rende.

Le Peuple ſe retire.

SCENE IV.

ZULIME *seule.*

J'ACCORDERAI la paix qu'on me demande,
Mais il m'en coûtera le repos de mon cœur.
Ne verrai-je jamais la fin de mon malheur,
De mon seul déſeſpoir, faut-il que je l'attende;
J'accorderai la paix qu'on me demande,
Mais il m'en coûtera le repos de mon cœur.

SCENE V.

ALAMIRE, ZULIME.

ZULIME,
appercevant ALMANZOR *ſous le nom d'*ALAMIRE.

QUE vois-je! juſte Ciel!

ALAMIRE.

Eh quoi! belle Princeſſe,
D'où naît le trouble qui vous preſſe.

ZULIME.

Fuyez, quittez ces lieux,
Je devrois vous punir d'un amour qui m'outrage.

ALAMIRE.

En m'ordonnant d'éviter vos beaux yeux,
Cruelle, pouvez-vous me punir davantage.

ZULIME.

Hélas!

ALAMIRE.

Vous ſoupirez, Princeſſe : à mes malheurs
Donneriez-vous ces pleurs
Que je vous vois répandre.

ZULIME.

Tout me trahit : je ne puis m'en défendre ;
Mon ſecret échappe à mon cœur.

Elle veut fuir.

ALAMIRE *allant à* ZULIME.

Demeurez.

ZULIME.

Voulez-vous augmenter ma douleur :
Non, je ne dois plus vous entendre,
La gloire me deſtine à l'hymen d'un grand Roi ;
Au temple je vais me rendre.

ALAMIRE, *abattu.*

Quel funeſte moment.

ZULIME.

Partez ſans plus attendre.
Partez ; je ne dois plus vous voir, ni vous entendre.

On entend une ſymphonie.

Le peuple impatient s'avance dans ces lieux.
Ce bruit, ces ſons harmonieux :
Tout annonce ſon allégreſſe.

Elle veut s'en aller.

ALAMIRE.

Je ne vous quitte pas, adorable Princeſſe,
Je vais vous ſuivre au temple ou périr à vos yeux.

ZULIME.

Arrêtez.

ALAMIRE.

Je me livre au tranſport qui me preſſe.

ZULIME.

Reſpectez ma douleur, c'eſt vous en dire aſſez :
Si vous m'aimez, obéiſſez.

Elle ſort.

SCENE VI.

ALAMIRE *ſeul.*

DIEUX ! que mon ſort a de charmes :
Zulime approuve enfin mes feux ;
Quel doux plaiſir de voir couler des larmes,
Que l'amour le plus tendre arrache à ſes beaux yeux.
Dieux ! que mon ſort a de charmes !
Zulime approuve enfin mes feux.

Mais, quel noir chagrin me dévore !
Malheureux que je ſuis ! je fais tout ſon tourment,
Allons lui découvrir & ma gloire & mon rang :
Tendre Amour que j'implore,
Porte mon repentir à l'objet que j'adore.

SCENE DERNIERE.

Le Temple du Soleil s'ouvre; on découvre dans le fond un autel préparé pour un ſacrifice.

LE GRAND-PRÊTRE DU SOLEIL, ZULIME, HUASCAR, ALAMIRE, *caché;* PRÊTRES & PRÊTRESSES DU SOLEIL; SUITE DU PEUPLE, SUITE D'HUASCAR, SUJETS D'ALAMIRE.

MARCHE.

Le Grand-Prêtre marche entre Zulime & Huaſcar.

LE GRAND-PRÊTRE.

ARBITRE des deſtins de ces climats heureux,
Toi, par qui l'univers reſpire,
Soleil, comble à jamais nos vœux,
Pour aſſurer la paix de cet auguſte empire,
Deux cœurs vont s'engager par des nœuds éternels.
Daigne enfin leur être propice:

Nous allons en ce jour t'offrir un ſacrifice,
Et le ſang va couler ſur tes divins autels.

On danſe.

LE GRAND-PRÊTRE.

Pere du jour, ſans toi tout eſt ſans ame,
Ta préſence embellit & la terrre & les cieux.
Par tes regard la nature s'enflamme :
Le flambeau de l'amour ſe nourrit de tes feux.
Pere du jour, &c.

On danſe.

LE GRAND-PRÊTRE.

Soleil, verſe ſur nous tes bienfaits précieux,
Et reçois de nos cœurs l'hommage légitime ;
Qu'on faſſe approcher la victime.

ZULIME, *en prenant le couteau ſacré ſur l'autel.*

C'eſt à moi d'appaiſer les Dieux,
Miniſtre révéré, ſage dépoſitaire
Des oracles divins du Dieu qui nous éclaire.
Vous, Peuple, écoutez-moi.
Un Héros m'offre en vain & ſon cœur & ſa foi ;
Je ſçais ſes droits ſur ma couronne,
Je ſçais que notre hymen rameneroit la paix ;
Je lui céde le trône.

CHŒUR.

C'eſt en vain que le Ciel tonne ;
Regnez ſur nous à jamais.

ZULIME.

Contre le ſort qui nous opprime,
La noble ardeur qui vous anime,
Ne m'offre qu'un foible ſecours.

CHŒUR.

Au prix de notre ſang nous défendrons vos jours.

ZULIME.

Non, non, perdez l'eſpoir de conſerver Zulime ;
Je me dois à votre bonheur ;
Les Dieux veulent une victime,
Il faut appaiſer leur fureur.

Elle veut ſe frapper.

ALAMIRE, *lui arrachant le couteau.*

Connoiſſez Alamire, il tombe à vos genoux.

ZULIME.

Eh quoi ! dans Almanzor, pour qui ſeul je ſoupire,
Le

Le Ciel rend à mon cœur le vaillant Alamire :
Soleil, ce jour pour moi ſi précieux,
Aſſure pour jamais le repos de ces lieux.

ALAMIRE.

Princeſſe, pardonnez cet heureux ſtratagême ;
Je voulois vous devoir à l'amour, à moi-même.

ZULIME.

Vous ne liſez que trop dans le fond de mon cœur ;
Cher Prince, triomphez de ma tendreſſe extrême ;
Vous êtes deux fois mon vainqueur.

Enſemble.

Lance mille traits dans mon ame,
Regne, Amour, comble nos deſirs,
Et que l'ardeur qui nous enflamme,
Faſſe ta gloire & nos plaiſirs.

ALAMIRE.

Vous, qui ſuivez mes loix, célébrez ma victoire ;
Chantez l'Amour, chantez le plus puiſſant des Dieux,
Et que tout parle dans ces lieux
De mon bonheur & de ſa gloire.

CHŒUR.

Chantons l'Amour, chantons ſa gloire,
Qu'il regne ſur nos cœurs, qu'il triomphe en tous lieux,
Applaudiſſons à la victoire
Que remporte en ce jour le plus puiſſant des Dieux.

On danſe.

Fin de la premiere Entrée.

LA FAUSSE CONFIDENCE.

SECONDE ENTRÉE.

ACTEURS.

HYLAS, Berger, Amoureux de CÉPHISE.
CÉPHISE, jeune Bergere.
THÉMIRE, autre Bergere, amie de CÉPHISE.
TROUPE DE BERGERS & BERGERES.

La Scene eſt dans la Theſſalie.

LA FAUSSE CONFIDENCE.

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente un Bocage.

SCENE PREMIERE.

CÉPHISE *ſeule.*

Ces bois, ces prés, cette aimable verdure,
Et ces gazons fleuris qu'arroſe une onde pure,
Enchante mon ame & mes yeux.
De ces ruiſſeaux l'agréable murmure,
Se mêle aux doux accens des oiſeaux amoureux.

Ces bois, ces prés, cette aimable verdure,
Et ces gazons fleuris qu'arroſe une onde pure,
Enchantent mon ame & mes yeux.
Du ſouffle des zéphyrs, les fleurs qu'on voit éclore,
Le ſilence qui regne en ces aimables lieux,
Tout m'invite à rêver à l'objet que j'adore.
Mais je me flatte en vain d'enflammer un Berger,
Qui fait gloire à mes yeux de ſon indifférence;
Par mille ſoins j'ai voulu l'engager
A rompre le ſilence.

Thémire dans ces lieux s'avance,
Chaque jour elle cherche à lire dans mon cœur:
Dérobons à ſa vigilance,
Mon trouble & ma langueur.

SCENE II.

CÉPHISE, THÉMIRE.

CÉPHISE.

QUE vient chercher Thémire en ce bocage?

THÉMIRE.

Une douce ſymphonie imite les doux chants des Roſſignols.

Des tendres Roſſignols écoutez le ramage,
Entendez de leurs chants retentir ce ſéjour :
Il célébrent l'amour
Qui les unit ſous ce feuillage ;
Soyez ſenſible à votre tour,
Et vous parlerez leur langage.

CÉPHISE.

D'aimer toujours on ſe repent,
Quand facilement on s'engage ;
Et ſi j'aimois un inconſtant,
Il m'en couteroit trop pour devenir volage.

THÉMIRE.

J'évitois comme vous les discours d'un amant.
Pour un Berger aimable aujourd'hui je soupire ;
L'amour ménageoit le moment
De me soumettre à son empire.

CÉPHISE.

Vous aimez ! quel est le vainqueur,
Qui malgré votre humeur légere,
Triomphe enfin de votre cœur.

THÉMIRE.

Hylas !

CÉPHISE.

Ce Berger fait pour plaire.

THÉMIRE.

Tout parle ici de mon bonheur,
Son amour me prépare une fête brillante,
Nos Bergers vont chanter le beau feu qui l'enchante.

CÉPHISE (*à part.*)

L'ai-je bien entendu ?
Faut-il que pour mon cœur tout espoir soit perdu.

à Thémire.

Et vous l'aimez avec conſtance ?

THÉMIRE.

Je parle à votre cœur, je le compte diſcret :
Notre amitié m'en donne l'aſſurance ;
Mais j'entends nos Bergers, je vous quitte à regret.

SCENE III.

CÉPHISE *ſeule.*

Ç'EN eſt donc fait, je n'ai plus d'eſpérance :
Barbare Hylas, mes ſoupirs, ma langueur,
Ont en vain ſur ton cœur exercé leur puiſſance.
J'eſpérois que l'Amour, qui te rend mon vainqueur,
Me feroit triompher de ton indifférence :
Ç'en eſt donc fait, je n'ai plus d'eſpérance.

Pour prix de ma ſincere ardeur,
Thémire obtient la préférence :
C'eſt toi-même, cruel, qui me perces le cœur.
Ç'en eſt donc fait, je n'ai plus d'eſpérance ;
Mais je le vois paroître, évitons ſa préſence.

SCENE IV.

CÉPHISE, HYLAS.

HYLAS *arrêtant* CÉPHISE.

CÉPHISE, où fuyez-vous? ne puis-je me flatter
De vous voir approuver l'hommage
Que nos Bergers vont rendre à l'objet qui m'engage.

CÉPHISE.

Non, laissez-moi.

HYLAS.

Bergere, eh! pourquoi, m'éviter?
Vos attraits enchanteurs embelliront la fête,
Que pour chanter mes feux en ces lieux on apprête:
Les graces & les ris ne volent sur vos pas,
Que pour nous inspirer les plus tendres allarmes;
Sans l'éclat dont brillent vos charmes,
Ces jeux n'auroient pour nous que de foibles appas.

CÉPHISE.

L'amour ne voit rien d'impossible,

Quand il veut regner ſur un cœur ;
La beauté qui vous rend ſenſible,
Offre un nouveau triomphe à ce charmant vainqueur.

HYLAS.

Ce Dieu, pour aſſurer ſa gloire,
Me lance par ſes yeux les traits les plus puiſſans :
Plus je la vois & plus je ſens,
Que ce vainqueur remporte la victoire.

CÉPHISE.

Vous l'aimez.

HYLAS.

Sans eſpoir de trouver du retour,
Chaque inſtant, chaque jour,
Près d'elle accroît l'ardeur qui dévore mon ame :
Peut-on approcher de l'amour
Sans brûler de ſa flamme.
A de ſi doux tranſports connoiſſez mon vainqueur ;
Céphiſe, liſez dans mon cœur,
Apprenez un ſecret que je ne puis vous taire.

CÉPHISE.

Qu'entends-je ? & quel eſt ce diſcours ?

HYLAS.

Vous faire enfin l'aveu de ma flamme ſincere,
Jurer à vos beaux yeux d'éternelles amours.

CÉPHISE.

Expliquez ce myſtere :
Lorſque vous ſoupirez pour une autre que moi,
Qu'à Thémire en ce jour vous donnez votre foi,
Vous oſez prétendre à me plaire ?

HYLAS.

Thémire ?

CÉPHISE.

Il eſt trop vrai qu'elle fixe vos vœux,
Je le ſçais de ſa bouche même ;
Ces jeux par votre amour ordonnés dans ces lieux,
Tout prouve votre amour extrême.

HYLAS.

Conſultez le pouvoir de vos divins appas ;
Vous ne douterez plus du feu qui me dévore.
Mon trouble, mes ſoupirs, tout ne vous dit-il pas
Que c'eſt vous ſeule que j'adore.

CÉPHISE.

Perfide, hé ! comment croire un diſcours ſi flatteur ?

Barbare, infidéle, parjure,
Vous ne cherchez à ſurprendre mon cœur,
Que pour faire à Thémire une mortelle injure.
Je vous laiſſe . . . . . .

SCENE V.

HYLAS, CÉPHISE, THÉMIRE.

THÉMIRE *a* CÉPHISE.

CALMEZ le trouble où je vous vois :
Céphiſe, revenez de votre erreur extrême ;
Ce fidéle Berger languit ſous votre loi.

CÉPHISE.

O Ciel !

THÉMIRE.

C'eſt vous ſeule qu'il aime.
Je n'ai feint près de vous,
Qu'Hylas brûloit pour moi de la plus vive flamme,
Que pour inſpirer à votre ame
Ces mouvemens jaloux.

HYLAS.

De vos ſoins généreux quelle preuve éclatante,
Thémire, vous verſez le plaiſir dans mon cœur.

A Céphiſe.

Adorable Céphiſe, achevez mon bonheur,
Verrez-vous ſans retour l'ardeur la plus conſtante.

CÉPHISE.

Ce trouble aimable que je ſens,
Votre amour, ce moment qui paſſe mon attente,
Tout augmente pour vous mes tendres ſentimens.

HYLAS.

Que mon ſort eſt digne d'envie,
Charmant amour,
Tu rends ce jour
Le plus beau de ma vie.

HYLAS, CÉPHISE.

Goûtons les biens les plus parfaits;
Formons la chaîne la plus belle;
Aimons pour ne changer jamais,
Que notre ardeur ſoit éternelle.

HYLAS.

Venez, charmans Bergers, par vos jeux, par vos chants,
Célébrez l'heureux ſort des plus parfaits amans.

SCENE DERNIERE.

HYLAS, CÉPHISE, THÉMIRE.

TROUPE DE BERGERS & BERGERES.

On danſe.

HYLAS.

UNISSEZ vos hautbois & vos tendres muſettes,
Rendez hommage à mon vainqueur.
Réveillez les échos de ces belles retraites;
Chantez Céphiſe & mon ardeur.

CHŒUR.

Uniſſons nos hautbois & nos tendres muſettes,
Rendons hommage à leur vainqueur;
Réveillons les échos de ces belles retraites;
Chantons Céphiſe & ſon ardeur.

On danſe.

Fin de la ſeconde Entrée.

LES

LES AMANS RÉUNIS.

TROISIEME ENTRÉE.

ACTEURS.

SOLIMAN, Empereur des Turs.

ATHALIDE, Princeſſe Africaine, eſclave, rivale de FATIME.

FATIME, Sultane favorite, diſgraciée.

AGENOR, Prince Africain, Amant d'ATHALIDE.

UN EUNUQUE.

UNE ODALIQUE.

TROUPE DE TURCS à la ſuite de SOLIMAN.

TROUPE DE MATELOTS & MATELOTES TURQUES.

TROUPE DE SULTANES.

La Scene ſe paſſe dans le Serrail de Soliman.

LES AMANS RÉUNIS.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente les Jardins du Serrail du Grand-Seigneur ; on découvre dans le fond le Port de Conſtantinople ; ſur un des côtés du Théâtre, on voit une aîle du Palais des Sultanes.

SCENE PREMIERE.

ATHALIDE, *ſeule.*

Mes yeux, mes triſtes yeux, ſuſpendez par vos larmes
Du ſort qui me pourſuit, l'implacable rigueur :

Loin du charmant objet qui regne dans mon cœur,
Captive dans ces lieux, tout accroît mes allarmes.
Hélas! pour comble de malheur,
A mes foibles appas le Sultan rend les armes.
Mes yeux . . . . . &c.

SCENE II.

ATHALIDE, FATIME.

FATIME.

Dois-je moins soupirer que l'aimable Athalide,
L'amour qui dans vos yeux préside,
Du cœur de Soliman me bannit pour jamais.
J'excuse le transport qui sous vos loix le guide;
En voyant briller vos attraits,
On devient aisément perfide.

ATHALIDE.

Fatime, son amour, loin de flatter mon cœur,
Ne fait qu'accroître mon malheur.

FATIME.

Que l'espoir renaisse en votre ame,
Vous verrez en ce jour l'objet qui vous enflamme.

ATHALIDE.

Je verrois Agenor : le dois-je croire ? Dieux !

FATIME.

Ce Prince inconnu dans ces lieux,
Vient pour briſer vos fers ou trouver l'eſclavage,
L'amour ſecondera ſes vœux & ſon courage :
Quand la nuit de ſon voile aura couvert les cieux,
Je dois dans ces jardins en ſecret l'introduire.
D'un projet que mon cœur ſe charge de conduire,
Attendons un ſuccès heureux.

On entend une ſymphonie.

Ce bruit, de Soliman annonce la préſence ;
Je vous laiſſe, ayez ſoin de garder le ſilence.

Elle ſort.

SCENE III.

SOLIMAN, ATHALIDE.

SOLIMAN.

Belle Athalide, enfin, verrez-vous ſans retour
L'empreſſement d'un cœur qui vient vous rendre hommage.

ATHALIDE.

Ah! Seigneur, devez-vous me tenir ce langage,
Je ſuis votre captive & vous parlez d'amour.

SOLIMAN.

Je rends à vos attraits un tribut légitime;
Quand je chéris l'éclat dont brillent vos beaux yeux,
Vous ne pouvez m'en faire un crime:
Encenſer la beauté, c'eſt rendre hommage aux Dieux.

ATHALIDE.

Hélas!

SOLIMAN.

Ne puis-je ici remplir vos vœux,
Vous verrai-je toujours ſoupirer & vous plaindre.

ATHALIDE.

Avez-vous oublié, Seigneur,
Que vous m'avez promis de ne point me contraindre ?
Ces honneurs qu'on me rend, vos soins & votre ardeur,
Dans l'état où je suis, augmentent ma douleur :
Pour vous la dérober, non, je ne puis m'en taire,
Mon cœur n'a que trop combattu.
Mais, qu'ai-je à redouter : le Ciel veut que j'espere,
Les Héros ont toujours protégé la vertu.

SOLIMAN.

Mille beautés jalouses de me plaire,
Chaque jour en ces lieux préviennent mes desirs ;
Et lorsque mon cœur vous préfere,
Vous me livrez à d'éternels soupirs.

ATHALIDE.

Je suis sensible autant qu'on le peut être,
Aux soins que vous prenez d'adoucir mon malheur.
C'est peu de voir en vous un maître ;
Je crains d'y trouver mon vainqueur.

SOLIMAN.

Loin de contraindre votre cœur,
C'est en amant soumis & tendre,

Que je prétends annoncer mon ardeur.
Ce moment précieux, l'ame de mon bonheur,
C'eſt de vous que je veux l'attendre.

ATHALIDE.

Pour m'occuper du ſort heureux,
Que me promet votre tendreſſe,
Souffrez que je vous laiſſe;
L'amour qui s'intéreſſe au ſuccès de mes feux,
Ménagera l'inſtant qui doit nous rendre heureux.

Elle ſort.

SCENE IV.

SOLIMAN, *ſeul.*

DANS le ſein des plaiſirs qui me cherchent ſans ceſſe,
D'où naît le trouble qui me preſſe.
Soupçons jaloux, c'eſt vainement
Que vous jettez la crainte dans mon ame;
Athalide eſt ſenſible à mon amour conſtant:
Soupçons jaloux, laiſſez en paix ma flamme.

*

SCENE V.

SOLIMAN, LE CHEF DES EUNUQUES.

La nuit s'annonce insensiblement dans cette Scene.

LE CHEF DES EUNUQUES.

SULTAN, on te trahit : un esclave surpris,
A découvert . . . .

SOLIMAN.

Qu'entends-je ! acheve ? je frémis !

LE CHEF DES EUNUQUES.

Athalide nourrit une ardeur criminelle.
Un étranger.

SOLIMAN.

O Ciel ! Athalide infidelle !
Le désespoir accroît l'horreur qui me poursuit :
Quel est le téméraire ?

LE CHEF DES EUNUQUES.

Il échappe à mon zele.
Je sçais qu'au milieu de la nuit,

Ils doivent s'éloigner ſans bruit.
Qu'ordonnes-tu ?

SOLIMAN.

Qu'on arrête Athalide :
Que dans les fers on tienne la perfide.
Exécutez mes ordres abſolus.
Non : demeurez ; je ne me connois plus.
Ma gloire eſt offenſée & ma flamme trahie.
Je me charge du ſoin de veiller en ces lieux.
Allez : non ; je ne veux m'en fier qu'à mes yeux.

Le Chef des Eunuques ſort.

SCENE VI.

SOLIMAN, *seul.*

FATALE nuit! affreuse jalousie,
Redoublez à l'envi l'horreur
Dont mon ame est saisie :
La vengeance est la paix que respire mon cœur ;
Renversons leurs projets, périsse qui m'outrage ;
Éteignons dans leur sang le flambeau de la rage.

Il se cache.

SCENE VII.

SOLIMAN, *caché.* AGENOR, ATHALIDE, *ſans être vue d'*AGENOR.

AGENOR.

REGNEZ, charmante nuit, favoriſez mes vœux,
Couronnez d'un amant la flamme la plus pure.
Divin ſommeil, verſez vos pavots précieux:
Que tout dorme dans la nature:
Ruiſſeaux, ceſſez votre murmure.
Regnez, charmante nuit, favoriſez mes vœux;
Que tout dorme dans la nature.

Tout eſt tranquille en ce ſéjour,
Le ſilence & l'amour
Servent à l'envi ma tendreſſe.

ATHALIDE, *à demi-voix.*

Agenor . . . ?

AGENOR.

Ciel! eſt-ce vous, ma Princeſſe?

ATHALIDE.

L'amour vous rend donc à mes vœux?

De grace, dissipez la crainte qui me presse :
Comment avez-vous sçu pénétrer en ces lieux?
Et tromper du Sultan les Ministres fidelles.

AGENOR.

J'ai pris pour guide vos beaux yeux,
Et l'Amour ma prêté ses aîles :
Les momens nous sont précieux :
Hâtons-nous, un vaisseau nous attend au rivage.

ATHALIDE.

Toi, qui veille pour nous dans ces funestes lieux,
Amour, couronne ton ouvrage.

SOLIMAN, *les arrêtant, sa présence les effraye.*

Téméraires, tremblez.

ATHALIDE.

Secourez-nous, ô Cieux!

SOLIMAN.

Inhumaine Athalide,
Ingrate & mille fois perfide,
Pour qui j'ai sçu briser les plus aimables nœuds :
Et toi, vil étranger, quel ministre odieux,
Quel traître ta frayé le sentier redoutable,
De cet asyle respectable.

Le jour revient.

AGENOR.

C'eſt un ſecret impénétrable,
Tu peux laiſſer agir tes tranſports furieux.

SOLIMAN.

Il met la main ſur la garde de ſon ſabre.

C'eſt trop braver le courroux qui m'anime.

ATHALIDE.

Connois des Afriquains le Prince légitime ;
C'eſt le ſang de nos Rois, c'eſt un ſang précieux,
Que tu ne peux verſer ſans offenſer les cieux.

SOLIMAN.

Non, le rang diſparoît où triomphe le crime.
Ce fer . . . . . .

Il tire ſon ſabre.

ATHALIDE.

C'eſt dans mon ſein que tu dois le plonger.
Ce Prince l'objet de ta rage,
Exiſte dans mon cœur, tu n'en vois que l'image.
Barbare, apprends à te venger.

SCENE VIII.

SOLIMAN, FATIME, ATHALIDE, AGENOR.

FATIME.

SOLIMAN, ſur moi ſeul épuiſe ta colere :
J'ai ſervi ces amans pour venger mon amour :
Ingrat ! que tardes-tu de me ravir le jour.
Frappe : c'eſt n'être plus que ceſſer de te plaire.

SOLIMAN.

Quel mêlange confus de joie & de douleur !
Vous pleurez, aimable Fatime.
Eh quoi ! je régnerois encor ſur votre cœur ;
Oublieriez-vous mon crime ?

FATIME.

Je ne me plains à mon amant
Que de ſon inconſtance extrême,
Et vois toujours en Soliman,
Mon vainqueur & ce que j'aime.

ATHALIDE.

Verrez-vous ſans pitié nos ſoupirs & nos pleurs ?

FATIME.

Désarme ton courroux, termine nos malheurs;
Je dois seule être ici l'objet de ta vengeance.

SOLIMAN.

Non, tout me porte à la clémence :
Voyez dans ce beau jour triompher vos attraits;
Fatime, jouissez d'un sort digne d'envie;
Et vous, tendres amans, comblés de mes bienfaits,
Retournez dans votre patrie;
Que par des jeux brillans l'on célébre en ce jour
La gloire de Fatime & celle de l'Amour.

SCENE DERNIERE.

SOLIMAN, FATIME, ATHALIDE, AGENOR. TROUPE D'ODALIQUES & DE TURCS de la ſuite du SULTAN.

AGENOR.

De Soliman, conſacrons la mémoire;
Chantons, célébrons ſes faveurs;
Que tout applaudiſſe à ſa gloire,
Qu'il regne à jamais ſur nos cœurs.

CHŒUR.

De Soliman, &c.

On danſe.

UNE ODALIQUE, *alternativement avec le Chœur.*

Ce n'eſt plus à Cythere
Qu'il faut aller chercher l'Amour:
Ce Dieu fait ſa plus douce affaire
D'habiter ce riant ſéjour.
C'eſt dans ces lieux qu'on le révere,
Qu'il triomphe, qu'il eſt puiſſant:
C'eſt en nous occupant
Du tendre ſoin de plaire,

Qu'il diſpenſe à nos cœurs
Ses plus douces faveurs.

CHŒUR.

C'eſt dans ces lieux qu'on le révere,
Qu'il triomphe, qu'il eſt puiſſant, &c.

On danſe.

AGENOR, *alternativement avec le Chœur.*

De Soliman conſacrez la mémoire,
Inſtruiſez l'univers, qu'il remporte en ce jour,
Et ſur lui-même & ſur l'amour,
La plus éclatante victoire.

CHŒUR.

De Soliman conſacrons la mémoire,
Inſtruiſons l'univers, &c.

ATHALIDE.

Amour, deſcend de la voûte éternelle,
Lance tes traits toujours victorieux;
Jouis de la gloire immortelle,
D'enflammer les mortels & les Dieux.

Sous ton aimable empire,
Un cœur qui ſoupire,
Goûte un bien précieux.
Amour, deſcends, &c.

On danſe.

Fin de la troiſieme Entrée.

LES AMANS HEUREUX.

QUATRIEME ENTRÉE.

ACTEURS.

URGANDE, fameuſe Enchantereſſe, mere de FLORESTAN.

ZÉNOBIE, Fille de MERLIN, élevée à la Cour d'ALCINE.

FLORESTAN, fils d'URGANDE, élevé à la Cour d'ALCINE, aimé de ZÉNOBIE.

TROUPE DE SONGES.

ESPRITS AERIENS.

PEUPLES.

La Scene eſt dans le Palais d'Alcine.

LES AMANS HEUREUX.

QUATRIEME ENTRÉE.

Le Théâtre repréſente une Caverne qui effraye par l'horreur qu'inſpire la vue des monſtres qui l'habitent ; dans le fond on découvre des murs & des tours formant un Palais ruſtique propre à faire une priſon.

SCENE PREMIERE.

ZÉNOBIE, *ſeule.*

MURS qu'Alcine a formés pour mon malheur extrême,
D'un amour outragé, funeſtes monumens,

Séjour où ma rivale enchante ce que j'aime :
Ne verrai-je jamais briſer vos fondemens ?
J'implore en vain des Dieux la puiſſance ſuprême,
Tout ſemble être inſenſible à mes cruels tourmens.
Murs qu'Alcine, &c.

On entend une ſymphonie brillante.

Quels ſont brillans ſe font entendre ;
Mes vœux ſont écoutés, Urgande va deſcendre.

SCENE II.

URGANDE, ZÉNOBIE.

URGANDE.

C'EST vainement qu'Alcine oſe troubler vos feux :
Princeſſe, banniſſez l'ennui qui vous dévore ;
Floreſtan eſt mon fils, ce Prince vous adore,
Je viens briſer ſes fers & le rendre à vos vœux.

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je ?

URGANDE.

Votre rivale
Livrée à ſa rage fatale,

Par ma puiſſance a quitté ce ſéjour ;
Son déſeſpoir accroît la fureur qui l'anime,
Quel triomphe pour votre amour.

ZÉNOBIE.

De mille affreux ſoupçons mon cœur eſt la victime,
Je crains qu'un pouvoir odieux.

URGANDE.

J'ai ſçu calmer l'orage ;
Les ſonges par mon art aſſemblés en ces lieux,
Dans les bras du ſommeil lui peignent votre image,
Tous ſes momens ſont précieux.

ZÉNOBIE.

Terminez mon impatience.

URGANDE, *en donnant ſa baguette à Zénobie.*

Ce ſceptre a le pouvoir de prévenir vos vœux.
Briſez ces murs bâtis par la vengeance.

ZÉNOBIE.

Dans mon cœur agité vous ramenez la paix.
Je veux de Floreſtan éprouver la conſtance,
De ma rivale enfin je vais prendre les traits.

URGANDE.

Croyons les tranſports d'un cœur tendre :
Sans trop chercher à s'éclairer,
Souvent on riſque d'apprendre
Ce que l'on voudroit ignorer.

ZÉNOBIE.

L'on ne ſçauroit trop pénétrer
Dans les ſecrets d'un cœur tendre ;
C'eſt un plaiſir de s'aſſurer
D'un bonheur que l'on oſe attendre.

URGANDE.

Je vous laiſſe. Regnez en ces funeſtes lieux ;
Commandez aux enfers ; que la terre & les cieux
Soient déſormais ſoumis à votre obéiſſance.

Elle ſort.

SCENE III.

ZÉNOBIE, *seule.*

DÉMONS, élancez-vous du noir sein des enfers ;
Et vous, Esprits, qui regnez dans les airs,
Faites éclater ma puissance.
Changez ces tristes lieux en un séjour charmant,
Offrez à mes yeux mon amant.

Les Démons, les Esprits aëriens s'empressent d'obéir à Zénobie ; ils détruisent le Palais : le Théâtre change & représente des Jardins délicieux. Floreſtan paroît endormi, environné de Songes agréables.

SCENE IV.

ZÉNOBIE, FLORESTAN, TROUPE DE SONGES AGRÉABLES.

On danſe.

Un Songe ſous la figure de Zénobie eſt à la tête des Songes & paroît ſous les mêmes habits.

ZÉNOBIE.

Du plus tendre des cœurs,
Qu'Amour enchaîne,
Songes flatteurs,
Charmez la peine ;
Par vos plus doux chants,
Suſpendez ſes tourmens.
Mon ame partage
L'ennui qu'il reſſent :
Tracez-lui l'image
Du ſort qui l'attend.
Songes aimables,
Par des menſonges agréables
Prolongez l'erreur
Dont jouit ſon cœur.
Tendre & douce eſpérance,
D'accord avec l'amour,

Raſſure ſa conſtance,
Par l'eſpoir du retour.

On danſe.

CHŒUR DES SONGES.

Par d'heureux menſonges,
Enchantons ſon ſommeil.
Le plus vain des ſonges
Plaît encore au réveil.

ZÉNOBIE.

Je ne puis réſiſter au deſir qui me preſſe,
De tromper mon amant & d'éprouver ſes feux.
Sous l'image d'Alcine offrons-nous à ſes yeux.

Aux Songes.

Songes, c'eſt aſſez qu'on nous laiſſe.

Les Songes diſparoiſſent.

Elle touche Floreſtan de ſon ſceptre.

Floreſtan, revenez à la clarté des cieux.

Elle ſe cache pour un moment.

SCENE V.

FLORESTAN, *seul.*

O u ſuis-je ? quel pouvoir, quelle rage ennemie
M'arrache au plus heureux ſommeil ?
Faut-il qu'un funeſte réveil
Détruiſe le bonheur dont mon ame eſt ravie.
Un Songe me peignoit les traits de Zénobie :
Je ne fus heureux qu'un moment.
Touchés de ma langueur extrême,
Ses yeux me diſoient tendrement :
Floreſtan, je vous aime.
O tendre ſouvenir d'un bonheur qui me fuit,
Un inſtant t'a fait naître, un inſtant te détruit.

Des Roſſignols le tendre & doux ramage,
L'éclat dont brille ce ſéjour ;
Tout me dit qu'en ces lieux on adore l'amour,
Puiſqu'on y parle ſon langage.
Quels doux concerts ! quels ſons harmonieux !

On entend une douce ſymphonie.

*

SCENE VI.

FLORESTAN, ZÉNOBIE, *sous la figure d'*ALCINE.

ZÉNOBIE.

INGRAT, connois Alcine & juge de ſes feux.

FLORESTAN.

O Ciel !

ZÉNOBIE.

L'amour ſous ſon empire,
Vous offre un bonheur plein d'appas.
Serez-vous inſenſible, hélas !
Au trouble aimable qu'il m'inſpire.

FLORESTAN.

Non, l'infidélité ne peut ſurprendre un cœur
Que l'amour le plus tendre enflamme.
Je connois tout le prix d'un deſtin ſi flatteur ;
Mais il ne peut tromper mon ame.
Non, l'infidélité, &c.

ZÉNOBIE.

Ingrat ! redoute ma fureur.

FLORESTAN.

Je ſçais que vous pouvez allumer le tonnerre ;
Vous déchaînez les vents & ſoulevez les mers,
Votre puiſſance embraſſe & les cieux & la terre ;
Vous faites trembler l'univers.
Quel que ſoit le pouvoir que l'enfer vous diſpenſe,
Fidelle à ce que j'aime & content de mes fers,
Rien ne ſçauroit ébranler ma conſtance.

ZÉNOBIE.

Perfide, crains l'effet de mes tranſports jaloux.
Tremble pour ma rivale, elle eſt en ma puiſſance,
Je ſçaurai la punir de ton indifférence.

Elle feint de vouloir ſortir.

FLORESTAN.

Inhumaine, arrêtez, calmez votre courroux.

ZÉNOBIE.

Non, non, je vole à la vengeance.

FLORESTAN.

Barbare, où courez-vous ?
Quelle eſt votre fureur extrême ?
Percez ce triſte cœur, je le livre à vos coups.
C'eſt-là que vous devez attaquer ce que j'aime.

ZÉNOBIE.

Ingrat! tu rends mon cœur ſenſible à ton tourment.

FLORESTAN.

Réuniſſez deux cœurs qui s'aiment tendrement,
Rendez à mes ſoupirs ma chere Zénobie,
Rendez-moi le ſeul bien qui m'attache à la vie.

ZÉNOBIE (*à part.*)

Dieux! quel trouble m'agite, & quel tendre moment.
Je ne troublerai plus votre tendreſſe extrême;
Je rends la Princeſſe à vos vœux.

FLORESTAN.

L'ai-je bien entendu? quoi! vous daignez vous-même.

ZÉNOBIE.

Je ſuis aſſez flattée en couronnant vos feux,
De me ſacrifier pour ſauver ce que j'aime,
Je vais vous rendre heureux.

FLORESTAN.

Ah! ne différez plus d'offrir à ma tendreſſe,
L'objet de mes tendres ſoupirs.

ZÉNOBIE (*à part.*)

Je triomphe, l'amour a rempli mes desirs.

à Floreſtan.

Il eſt temps que le charme ceſſe.
Floreſtan, connoiſſez quel eſt votre bonheur.

FLORESTAN, *appercevant Zénobie qui paroît à ſes yeux.*

Que vois-je? eh quoi! c'eſt vous, adorable Princeſſe.
Quel plaiſir trouviez-vous à nourrir ma douleur.

ZÉNOBIE.

Je n'en voulois qu'à votre cœur.
Du beau feu qui m'engage,
Cette épreuve eſt le gage.

FLORESTAN.

En vain vous affectiez un funeſte courroux,
Un pouvoir inconnu ſuſpendoit mes allarmes;
Sous ce maſque trompeur qui me voiloit vos charmes,
Je ſentois que mon cœur s'intéreſſoit pour vous.

*

SCENE

SCENE DERNIERE.

URGANDE, ZÉNOBIE, FLORESTAN, PEUPLES.

URGANDE.

Ne craignez plus Alcine, & ſes tranſports jaloux,
Mon fils, j'ai détruit ſa puiſſance ;
Je viens de votre amour couronner la conſtance.
Jouiſſez à jamais du bonheur le plus doux.

ZÉNOBIE, FLORESTAN.

Que nos cœurs cédent la victoire
Au Dieu qui remplit nos deſirs :
Il ne peut aſſurer ſa gloire
Qu'en s'occupant de nos plaiſirs.

ZÉNOBIE.

Jeux & plaiſirs, enfans de la jeuneſſe,
Venez embellir ce ſéjour,
Rendez hommage au vainqueur qui nous bleſſe :
Chantez & la gloire & l'amour.

On danſe.

FLORESTAN.

Heureux oiſeaux de ces bocages,
Exprimez les tranſports de mon cœur amoureux,
Par la douceur de vos ramages,
Chantez le bonheur de mes feux.
Tendres hautbois, & vous, douces muſettes,
Du Roſſignol imitez les accens.
Que tout célébre en ces retraites,
La Beauté qui m'enflamme, & l'amour que je ſens.

Fin de la quatrieme Entrée.

LE BOUQET,

PIÉCE EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE;

Repréſentée en Société.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

LE PRÉSIDENT.
LE CHEVALIER.

*La Scene s'eſt paſſée à la Campagne de M. de ***.*

PROLOGUE.

La Scene eſt à la Campagne.

LE PRÉSIDENT, LE CHEVALIER.

LE PRÉSIDENT.

Vous voilà, Chevalier ; quel deſſein vous amene ?

LE CHEVALIER.

Cédant avec délice au penchant qui m'entraîne,
Je viens, cher Préſident, partager vos loiſirs,
Et goûter près de vous les ſolides plaiſirs.

LE PRÉSIDENT.

Vraiment, ce compliment a de quoi ſatisfaire ;
Il eſt adroit & ſent bien ſon homme de cour.
Chevalier, à votre âge, on eſt l'homme du jour,
Et c'eſt de la jeuneſſe aſſez le caractere,

De paroître agréable & d'être peu ſincere.
Un motif plus preſſant vous attire en ces lieux :
Votre ſecret, mon cher, eſt écrit dans vos yeux.

LE CHEVALIER.

Ah ! puiſque vous liſez juſqu'au fond de mon ame,
C'eſt vous, & vos bontés, Monſieur, que je réclame :
Oui, je vous l'avouerai ; je ne puis vous cacher
Que mon cœur près de vous brûloit de s'approcher.

LE PRÉSIDENT.

Je m'en doutois, mais ce village
Eſt la demeure de l'ennui.

LE CHEVALIER.

Les lieux qu'habitent le vrai ſage,
Sont du vice l'effroi, de la vertu l'appui ;
Je viens en cette confiance,
Des ſecrets de mon cœur vous faire confidence,
Avouer le motif qui m'amene aujourd'hui,
Tracer cette heureuſe tendreſſe
Qui m'attache à vous tous, & pour vous m'intéreſſe ;
J'en ſaiſis le moment avec avidité,
Et viens me joindre enfin à la ſociété.
Si je m'en crois, ces jeux que votre zele apprête,
Annoncent qu'en ce jour on célébre une fête.

LE PRÉSIDENT.

Oui, tu viens à propos, & de plus ſouhaité.
L'on joue ici la Comédie
Uniquement pour s'amuſer;
Je ſçais qu'on doit te propoſer
D'en être.

LE CHEVALIER.

J'y conſens: quel rôle, je vous prie,
Penſez-vous qu'on me donne?

LE PRÉSIDENT.

Hélas! je n'en ſçais rien.
Chacun pour me tromper ſe tourmente ſans ceſſe:
On ſe parle à l'oreille; ils s'entendent ſi bien,
Que j'ignore quel eſt le titre de la Piéce.

LE CHEVALIER.

Vous me ſurprenez; & pourquoi?

LE PRÉSIDENT.

Ma femme eſt la premiere à ſe cacher de moi;
Je n'en ſçaurois, mon cher, tirer une parole.

LE CHEVALIER.

Si je puis découvrir . . . je viens ſur le moment
Vous informer . . . .

LE PRÉSIDENT.

Propos frivole.
Adieu : je ſens que l'on t'attend ;
Tu deviendras diſcret, quand tu tiendras un rôle.

LE BOUQUET,

PIÉCE EN UN ACTE.

ACTEURS.

LISETTE, } toutes deux filles du
NISON, Sœur de LISETTE. } Maître du Logis.
LUCAS, Payſan.
CLOCHART, Carillonneur.
BERGERS & BERGERES.

La Scene eſt à la Campagne.

LE BOUQUET.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

Me feras-tu courir encor long-temps, Lisette? Que me veux-tu?

LISETTE.

Je veux... Patience... Un instant... Regarde, vois.

LUCAS.

Que voir?

LISETTE.

Si l'on ne nous entend.

LUCAS.

Je n'entends rien, dis-moi, qu'eſt-ce qui t'inquiete?

LISETTE.

J'ai mes raiſons; je crains qu'une bouche indiſcrete
N'aille rapporter à Maman,
Ce dont je brûle de t'inſtruire.

LUCAS (*à part.*)

La petite friponne, elle aime aſsûrément.
Voyons ce qu'elle veut me dire:
Écoutons bien.

LISETTE.

Es-tu capable de ſecret?

LUCAS.

Si cela me regarde, autant dire: c'eſt fait.

LISETTE.

M'en donnes-tu bien ta parole?

LUCAS (*à part.*)

Me voici dans le cas de m'arranger au mieux;
S'il te faut un ſerment, j'en jure par tes yeux.

LISETTE.

Eh bien! c'eſt pour m'aider à répéter mon rôle.

LUCAS.

Quel rôle, s'il te plaît?

LISETTE.

Au Maître de ces lieux,
Dans le jour de ſa fête, on offre ſon hommage;
Je penſe que ſuivant l'uſage,
Il faut lui faire un compliment.

LUCAS.

Venons à nos moutons: tu parles de Maman,
De fête, & puis d'hommage; enfin j'y perds la tête.

LISETTE.

Eh! mais, du Préſident c'eſt aujourd'hui la fête.

LUCAS.

Je ſçais bien que ce jour, eſt un grand jour pour nous;
Mais, dis-moi, pourquoi ce myſtere?
Et d'un projet ſi beau ne rien dire à ta mere,

LISETTE.

Ne ſens-tu pas, Lucas, que je me cache à tous

Dans le deſſein de les ſurprendre.

LUCAS.

D'accord ; mais dans ceci, gnia rien pour moi de tendre,
Et tu me recules toujours.
Je t'aime, & l'amour croît en redoublant ma peine.

LISETTE.

Ne nous voyons jamais, ou changeons de diſcours ;
Lucas, je ſuis petite, & toi grand comme un chêne,
Je ſens qu'il te faudroit attendre trop long-temps ;
D'ailleurs, d'une Maman, que j'aime, je dépends.
Parles-lui, je remets ton ſort à ſa prudence ;
Si ſa réponſe peut remplir ton eſpérance,
Qu'elle m'en parle à moi, de bon cœur, je me rends.
Faut-il t'en dire davantage ?

LUCAS.

Non ; tu me redonnes courage ;
Repaſſons ton rôle à préſent.

LISETTE.

Pour te mettre au fait, je vais faire
Comme ſi c'étoit toi qui fût le Préſident . . . .
Si je manque, aie grand ſoin . . . . .

LUCAS.

Je ſuis trop fin, vraiment,
Pour négliger l'inſtant de t'être néceſſaire.

LISETTE, *lui donnant un papier.*

Prends mon rôle, & ſuis-moi des yeux.
Beaucoup d'attention eſt tout ce que je veux.

Elle chante.

Air : *Un Inconnu.*

De nos tranſports, ſource aimable & divine,
Cher Préſident, unique & tendre Auteur,
Je n'imagine
Pour mon bonheur,
Que de ſaiſir l'inſtant doux & flatteur,
Qu'à l'amitié votre bon cœur deſtine.

LUCAS.

Air : *De la Ceinture.*

Je reçois votre compliment,
Liſette, il eſt fait avec grace ;
Pour vous prouver qu'il eſt charmant,
Approchez, & que l'on m'embraſſe.

LISETTE.

Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Il me faudroit être folle
Pour répondre ſur ce ton ;
Puiſque Lucas batifolle,
Qu'il a perdu la raiſon,
Sans aucun ſecours j'eſpere
M'en tirer adroitement ;
Quand on ne cherche qu'à plaire,
On réuſſit aiſément.

SCENE II.

LISETTE, LUCAS, NISON.

LISETTE.

Air : *L'amour, la nuit & le jour.*

Bon, j'apperçois ma ſœur.

NISON.

Je te trouve, ma chere,
Dans un jour ſi flatteur ;
Préparons-nous à faire
Un bouquet,
Tout des plus parfaits.

Air : *Mon Papa, toute la nuit.*

C'eſt la fête de Monſieur ;
Que l'amitié qui nous lie,
Pour lui prouver notre ardeur.

LISETTE.

J'en ai comme vous envie.

NISON.

Hâtons-nous, hâtons-nous, hâtons-nous donc
Moiſſonnons dans la prairie.

LISETTE.

Arrêtez, arrêtez, arrêtez donc,
Vous n'avez point de raiſon.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

La dure ſaiſon des glaces
A fait la moiſſon des fleurs ;
Des aquilons ſur leurs traces
Tout éprouve les rigueurs.
Comme le deſir de plaire
Doit toutes deux nous unir,
Formons notre caractere
A ce qui lui fait plaiſir.

Même air.

Un eſprit doux & docile
Fait l'objet de ſes ſoupirs,
Eſt-il donc ſi difficile
De répondre à ſes deſirs.
On nous flatte, on nous careſſe,
On aime à nous voir grandir ;
Ne grandiſſons qu'en ſageſſe,
Il met là tout ſon plaiſir.

LUCAS.

Air : *Couſſi, couſſa.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, Liſette,
Vous prenez-là le ton
D'un Barbon :
Vous êtes trop jeunette
Pour nous donner leçon.
Eh ! oui-da, aga,
Qu'eſt, qu'c'eſt qu'ça,
Le biau maître que voilà.

LISETTE.

Air : *Ah ! voyez donc comme il s'y prend.*

Tes parens devroient, mon garçon,
Te remettre à l'école.
Pour contredire ma leçon :
Ah ! voyez donc ? ah ! voyez donc ?
Comme il s'y prend, le drôle ?

LUCAS.

Air : *A notre bonheur l'Amour préſide.*

Laiſſez-là ce langage ſévere ;
Croyez-moi, prenez un ton plus doux :
Vous n'avez pas les droits d'une mere,

Pour oſer nous réprimander tous ;
Chacun doit dans un beau jour de fête,
Chaſſer de ſa tête,
Chagrin & ſouci :
De leçons vous êtes libérale,
Morgué la morale
N'a que faire ici.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Ceſſez d'être embarraſſées,
Toutes deux, écoutez bien :
Je regorge de penſées.

NISON.

Qui ne meneroient à rien.

LUCAS.

Vous avez la voix jolie,
Chantez pour vous réjouir,
Toutes les deux en partie,
Cela lui fera plaiſir.

NISON.

C'en eſt aſſez, Lucas, ſois ſûr que tes avis
Seront de notre part exactement ſuivis.

LUCAS.

Tant mieux, pendant ce temps je vais dans le village,
Quêter des violons pour faire ici tapage,
Tantôt nous nous réjouirons
En danſant un Ballet que nous compoſerons;
Mais je ſens que l'heure me preſſe:
Adieu, jeune Liſette, adieu belle Niſon,
C'eſt à regret que je vous laiſſe.

SCENE III.

LISETTE, NISON, MAISTRE CLOCHAR, CARILLONNEUR.

NISON.

CELA fait un fort bon garçon,
Qu'en penſez-vous, ma ſœur?

LISETTE.

Qu'en penſez-vous vous-même?
Mais voici le Carillonneur.
Dans l'art de bien chanter, ſon ſçavoir eſt extrême:
Ah! qu'il vient à propos, ma ſœur?

CLOCHART.

Votre valet, Meſdemoiſelles.

LISETTE.

Venez, Maître Clochart, nous avons grand beſoin,
Que de nous accorder vous veuillez prendre ſoin.

CLOCHART.

Se peut-il qu'entre vous, il naiſſe des querelles?

NISON.

Ce ſont de ces débats qui durent un moment.
Du Maître de ces lieux, c'eſt aujourd'hui la fête,
Nous voulons ſans reſſentiment
Eſſayer qui des deux en fera la conquête;
Pour plaire à cet homme charmant,
Nous voulons en duo, lui dire: je vous aime.

LISETTE.

C'eſt à vous, en Maître excellent,
D'aider aujourd'hui le talent;
Nous ſçavons que le vôtre en ce genre eſt ſuprême.

CLOCHART.

Commencez, je vous ſoutiendrai,
Et de bon cœur m'y prêterai.

Air : *Que faites-vous, Marguerite.*

Que chacun renouvelle
Les ſentimens de ſon cœur,
Que vos ſoins, que votre zele,
Eterniſent votre ardeur.

LISETTE.

Air : *Ici les tendres Oiſeaux.* Ballet d'Iſſé.

Les Bergeres d'alentour,
Qu'appelle en nos champs l'aurore,
Se rediſent tour à tour,
Avons-nous beſoin de Flore
Pour annoncer notre amour ?

CLOCHART.

Air : *Dans ces lieux tout rit.* Phaéton, Prologue.

Ses bontés & ſa tendreſſe,
Font regner ici la paix ;
C'eſt pour vous qu'il s'intéreſſe,
Vous éprouvez chaque jour ſes bienfaits.

LISETTE, NISON, *enſemble.*

Air : *Les doux plaiſirs habitent :* Ballet d'Iſſé.

Qu'un même eſprit en ces lieux nous uniſſe,

Faiſons ici les plus tendres efforts,
Que ce beau jour éclaire nos tranſports,
Que de nos chants ce ſéjour retentiſſe,
Rendons ſon cœur ſenſible à nos accords.

Air : *J'entends déja le bruit des armes.*

LISETTE.

C'eſt ſa fête, c'eſt notre affaire
De la chomer de notre mieux.

NISON.

Tout doit ici le ſatisfaire,
L'engager à chérir ces lieux.

Enſemble.

L'amuſer, chercher à lui plaire,
Eſt l'unique objet de nos vœux.

On entend des violons qui jouent l'air ſuivant :

LISETTE.

Air : *Et va toujours qui danſe.*

N'eſt-ce pas Lucas qui vient là.

CLOCHART.

C'eſt lui-même qui s'avance.

LUCAS.

Enfin, les Belles, me voilà.

NISON.

Bien eſſoufflé, je penſe.

LUCAS.

C'eſt à qui ſe trémouſſer
Pour entrer en cadence,
Et talala, talalala, & va toujours qui danſe.

Air : *Eh! y allons donc, Mademoiſelle.*

Y allons donc, la ſymphonie,
Raclez-nous gaillardement
Quelqu'Ariette jolie,
Y amuſez le Préſident.
Y allons donc, &c.

Faiſons-lui tretous connoître
Que cette fête eſt pour lui :
S'il eſt bon pere & bon maître,
Il n'eſt pas moins bon ami.
Faiſons-lui, &c.

Y allons donc, Meſdemoiſelles,
Danſons tous un cotillon;
Deux ou trois tours de prunelles
En payeront la façon.
Y allons donc, Meſdemoiſelles,
Prenez chacune un garçon.

On danſe.

CLOCHART.

Air : *L'Amant frivole & volage.*

Puiſque votre cœur deſire
D'exprimer ce qu'il reſſent,
Du tranſport qui vous inſpire,
Goûtez le charme puiſſant;
Sans rien devoir au génie,
Tirez tout du ſentiment,
Et qu'une tendre ſaillie
Faſſe ſon amuſement.

LUCAS.

Air : *Quoi! ma Voiſine.*

Pour ſe prêter à ſon idée,
Diſpoſons-nous
De bien finir cette journée

Soyons jaloux ;
Que chacun à ſa fantaiſie,
Riſque au moment,
Suivant ce que peut ſon génie,
Un compliment.

Il ſort.

LISETTE.

Air : *Comment faire.*

Je veux tourner un compliment,
Pour vous exprimer tendrement
Le deſir que j'ai de vous plaire ;
J'ai du zele & peu de talent,
Cependant voici le moment ;
Comment faire ?

Lucas rentre avec une corbeille pleine de fleurs.

LUCAS.

Air : *M. Vivien de la Chaponardiere.*

Tout chacun me prend pour un ſot,
Quoi ! ſuis-je donc ſi bête :
J'ai formé de ces fleurs un lot,
C'eſt pour en ceindre votre tête ;
Nous célébrons, Monſieur Charlot,
Le jour de votre fête.

Entrée de Bergers & de Bergeres, ſur l'air qui ſuit :

LUCAS.

Air : *Dans notre village il y a un moulin.*

De Charlot c'eſt la fête,
Saiſiſſons tendrement
Ce moment,
L'amitié nous l'apprête ;
Que chacun ſoit jaloux,
Entre nous,
Dans le tranſport qui l'inſpire,
D'oſer en l'embraſſant lui dire :
Nous vous aimons tous. (*bis*).

LISETTE.

Même air.

Les Bergers menant paître,
Dans ces heureux cantons,
Leurs moutons,
Les laiſſent pour leur Maître,
A la merci des loups :
Entre nous,
Qu'eſt-ce que leur cœur déſire,
C'eſt de venir ici vous dire :
Nous vous aimons tous. (*bis.*)

NISON.

Même air.

Lorſque l'on cherche à plaire,
L'on eſt bien rarement
Indolent;
Aujourd'hui la Bergere
Néglige un rendez-vous;
Entre nous,
Qu'eſt-ce que ſon cœur deſire,
C'eſt de venir ici vous dire:
Nous vous aimons tous. (*bis.*)

On danſe un branle ſur l'air qui ſuit, après quoi Liſette chante:

LISETTE.

Air: *Chantons tous le plaiſir d'aimer;* Comédie Italienne.

Chantons le Maître de ces lieux:
Ah! qu'il eſt gracieux,
D'un temps pour nous ſi précieux,
Faiſons tretous uſage;
Ah! qu'il eſt gracieux,
Offrons-lui notre hommage.

CLOCHART.

Même air.

Permettez aujourd'hui, Monſieur,
Que le Carillonneur
Revendique ici par honneur,
Ce que l'on vous apprête :
Sans le Carillonneur,
Eût-on ſçu votre fête ?

LUCAS.

Même air.

Chantons l'unique objet des vœux
Du Maître de ces lieux.
Chantons ce ſouris gracieux,
Qui tous les cœurs entraîne.
Du Maître de ces lieux,
Chantons la ſouveraine.

NISON.

Même air.

Heureux le cœur qui peut l'aimer,
Quel plaiſir de l'aimer ;
Qui la voit ſe laiſſe enflammer,
Tant elle eſt adorable.
Ah ! quel plaiſir d'aimer
Ce que l'on trouve aimable.

On finit en danſant un branle général.

PROLOGUE
DE
L'ACCIDENT
IMPRÉVU.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

MERCURE.
LA FOLIE.

La Scene eſt dans le Palais de la Folie.

PROLOGUE.

PROLOGUE
DE
L'ACCIDENT IMPRÉVU.

Le Théâtre repréſente un Jardin magnifique ; dans le fond, on découvre un Palais.

LA FOLIE, MERCURE.

LA FOLIE.

QUE cherche Mercure en ces lieux ?

MERCURE.

Je vous trouve à propos, agréable Folie ;
Dans l'Olympe chacun de votre exil s'ennuie ;

De nos Déeſſes, de nos Dieux,
Toute la troupe eſt endormie :
On vous demande dans les Cieux,
Pour les tirer de léthargie.

LA FOLIE.

Eh ! qu'y fait Apollon ?

MERCURE.

Il dort de compagnie,
Jamais ſommeil ne fut plus fort :
Melpomene & ſa ſœur Thalie,
Se ſont miſes de la partie,
Et ronflent avec lui d'accord.

LA FOLIE.

Eh quoi ! n'ont-elles pas de bonnes Tragédies,
Et d'excellentes Comédies ?

MERCURE.

Elles ne donnent plus le ton,
Depuis qu'on s'eſt jetté dans le genre bouffon,
Corneille, Racine, Moliere,
Tels excellens qu'ils ſoient, n'ont plus l'art de leur plaire ;
Et maints Auteurs fameux, rivaux de leurs talens,
Sont à peine à leur tour entendus dans ce temps :
Tous font bâiller les Dieux, endorment les Déeſſes.

LA FOLIE.

Ces Poëtes ont eu des ſuccès éclatans :
J'ai vu repréſenter leurs piéces ;
Et je ſçai même encor qu'Auteurs ingénieux,
Ils ont fait le plaiſir des mortels & des Dieux.

MERCURE.

D'accord ; mais aujourd'hui l'objet le plus aimable,
A force d'être vu devient inſupportable.
Quoique de ſes attraits jadis on fut charmé,
On craint de convenir de l'avoir trop aimé.
Telle eſt enfin de leur nature
La façon de penſer ; hélas ! qui le croiroit ?
Chacun d'eux tour à tour & condamne & cenſure,
Ce que la veille il admiroit :
En peu de mots je vous expoſe
Le motif de l'ennui qui regne chez les Dieux.
Comme vous en ſçavez la cauſe,
Voyez ? faites de votre mieux :
Ramenez le plaiſir qui déſerte les Cieux.

LA FOLIE.

Vous ſçavez que j'en ſuis bannie.

MERCURE.

Jupiter vous rappelle & veut être obéi :
Pour lui plaire, inventez quelqu'heureuſe faillie,

Quelque ballet galant, qui charme ſon ennui ;
Conformez-vous au goût qu'on adopte aujourd'hui,
Vous ne tarderez pas, je vous le certifie,
De rentrer en grace avec lui.

LA FOLIE.

Que vous m'embarraſſez ; dans le ſiécle où nous ſommes
L'on plaît mal aiſément.

MERCURE.

Chanſon !

Voulez-vous leur donner du bon ?
Un ſecond tome de vos hommes.
Quelqu'ouvrage en ce goût, feroit un grand effet :
On ſçait que ce charmant ballet
Eſt ſorti de votre génie :
Des Dieux, & des Mortels, il a fait le plaiſir.
Faites un effort ; la Folie
N'a qu'à vouloir pour réuſſir :
Jupiter, vous en prie.

LA FOLIE.

Il faut le ſatisfaire.
Dans mon Palais, je tiens école de talens.
Comme l'art d'amuſer eſt le plus néceſſaire,
Les Auteurs les plus excellens,

Sont ceux dont la tête légere
Eſt brouillée avec le bon ſens ;
Je n'ai qu'à commander ; en moins d'une journée,
Une Piéce eſt par eux, conçue, exécutée ;
Les divertiſſemens qu'ils n'annoncent jamais,
En font tout le mérite, & toujours le ſuccès.
Par le ſecours du chant & de la danſe,
A qui l'on dreſſe aujourd'hui des autels,
Ils enchantent tous les mortels :
De là naiſſent en conſéquence,
Ces monſtres de Théâtre, & ces concerts bruyans,
Que jamais la raiſon n'éclaire,
Mais, qui, reçus par le vulgaire,
Entraînent après ſoi les applaudiſſemens,
Et portent juſqu'aux Cieux un mérite ordinaire.
Si tels amuſemens, pour mieux dire, des riens,
Peuvent être du goût du Maître du tonnerre ;
Il n'a qu'à choiſir ſur la terre,
Les hommes y ſont tous Auteurs, Comédiens.
Croyez qu'il m'a fallu changer mon caractere.
Ils me trouvoient trop ſage, trop auſtere :
Pour me prêter à leur eſprit léger,
J'ai renchéri ſur leur extravagance.
Mercure, on gagne à voyager.
Pour les connoître à fond, j'ai fait mon tour de France,
J'ai vu briller les plus rares talens :
J'ai trouvé de l'eſprit & fort peu de bon ſens ;
Par fois quelque plaiſanterie,
Qui de cent mots uſés, offre une rapſodie.

MERCURE.

De votre heureux retour annoncez les inſtans.

On entend une ſymphonie.

Quel bruit ici ſe fait entendre ?

LA FOLIE.

Il eſt aiſé de vous l'apprendre.
Les Auteurs en ces lieux font eſſai de talens ;
Chacun deux à l'envi recherche mon ſuffrage,
Et me préſente ſon ouvrage,
J'en vois la répétition.
Si ce que produit leur organe
Mérite mon attention,
J'approuve ou je condamne,
Vous en allez voir un échantillon.

Fin du Prologue.

L'ACCIDENT IMPRÉVU.

PIECE EN UN ACTE.

ACTEURS.

VALERE.
PASQUIN.
DORIMENE.
CYDALISE.
M. TURCARET, Financier.
LA RANCUNE, Comédien de Campagne.
LA MUSIQUE ITALIENNE.
LA MUSIQUE FRANÇOISE.
TROUPE DE DANSEURS & DE DANSEUSES.

La Scene eſt dans une Maiſon de Campagne.

L'ACCIDENT IMPRÉVU.

SCENE PREMIERE.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

Air : *Tu croyois en aimant, Colette.*

COMME c'eſt aujourdui la fête
De l'aimable objet de mes feux :
Dis-moi, la troupe eſt-elle prête
A ſeconder ici mes vœux ?

Qu'as-tu ? tu me parois tout eſſoufflé ! d'où viens-tu ?

PASQUIN.

Je ſors de mettre deux muids en perce pour la ſymphonie.

VALERE.

Ta prévoyance eſt admirable. Mais, Paſquin, que penſes-tu des ſoins que je prends de plaire à Dorimene? crois-tu que la fête que je lui donne? . . . Hem? Parle?

PASQUIN.

La fête eût été belle, ſi elle eût été exécutée.

VALERE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Air : *De la Paliſſe.*

Je ſuis dans un déſeſpoir
Dont rien ne peut me remettre;
Si vous le voulez ſçavoir,
Monſieur, liſez cette lettre.

VALERE *lit :*

« Monſieur, un accident imprévu s'oppoſe au » deſſein que vous aviez de nous faire repré- » ſenter la Comédie, notre cariole s'eſt rom- » pue en chemin, Mademoiſelle de l'Étoile eſt » au lit, d'un écart qu'elle a fait en tombant : » Meſdemoiſelles de la Traverſe & la Vigne, » également hors d'état de jouer la Comédie. » Nos Acteurs, que chacune d'elles intéreſſe, » ſont malades par contagion. La *Rancune*, » qui a le bras en écharpe, étant le ſeul qui » puiſſe marcher, nous l'envoyons vers vous » pour vous informer de notre accident. »

Signé, *Durimet*, pour la Troupe.

Signé, Durimet ! Qu'eſt-ce que ce Durinet ?

PASQUIN.

C'eſt un Poëte qui les ſuit en Campagne.

VALERE.

Paſquin, comment ferons-nous ? oh fâcheux contretemps ! comment jouer la Comédie ? où prendre des Acteurs ?

PASQUIN.

D'abord ; vous, Monſieur.

VALERE.

Moi, jouer la Comédie ?

PASQUIN.

Oui, vous-même, Monſieur, vous êtes Comédien né. Par exemple, l'autre jour, quand vous renvoyâtes votre Tailleur, à qui vous devez mille écus ; n'avez-vous pas eu l'art, ſans lui donner un ſou, de vous faire faire deux habits ſuperbes. Votre Sellier retient notre voiture ; votre Revendeuſe à la toilette, nos bijoux. Mais ce qui me fâche, c'eſt que le Traiteur ne veut plus nous fournir.

VALERE.

Que je ſuis malheureux !

ARIETTE.

Air : *Si ma flamme eſt trahie*, du Cadi dupé.

Tout vient augmenter ma peine,
Tout pour me nuire eſt d'accord.

Adorable Dorimene,
Plaignez-moi, plaignez mon ſort.
Mon cœur rempli de ſa flamme,
Pour prévenir vos deſirs,
Ne deſtinoit qu'à votre ame
Les plus innocens plaiſirs.

Hélas! s'il étoit poſſible
De ſoutenir ce malheur,
Ce cœur, pour vous ſi ſenſible,
Vous cacheroit ſa douleur:
Mais l'amour qui m'eſt contraire,
Ne me laiſſe dans ce jour
Que le deſir de vous plaire,
Sans nul eſpoir de retour.

Paſquin!

PASQUIN.

Je vous entends: il n'y a rien à faire; nos connoiſſances ſont rebutées.

Paſquin rêve un inſtant.

Il me vient une idée.

VALERE.

Eh bien!

PASQUIN.

Vous ſçavez que M. *Turcaret* fait la cour à

Dorimene, il cherche à l'amuſer. Quand il apprendra qu'il n'y a plus de Comédie, il ſera au déſeſpoir. Moi, je lui ferai entendre que pour l'exécution de la fête, il nous faudroit un millier d'écus, & qu'alors toutes difficultés ſeront levées. Comme il ne s'agit que de le mettre à la raiſon, j'en fais mon affaire.

VALERE.

C'eſt fort bien; mais crois-tu que ce Monſieur Turcaret, à qui je dois déja beaucoup, ſera toujours d'humeur à me prêter?

PASQUIN.

Chanſon! ce ſeroit folie de ne lui pas faire payer l'honneur que nous lui faiſons de le mettre de nos parties de plaiſir. Croyez-moi, vos pareils, ne traitent pas mieux ſes confreres. J'apperçois Dorimene; je vous laiſſe.

SCENE II.

DORIMENE, VALERE.

DORIMENE.

VALERE ! dois-je croire le bruit qui ſe répand ?

VALERE.

Hélas ! il n'eſt que trop vrai ; jugez de mon déſeſpoir.

DORIMENE.

Conſolez-vous : il n'eſt perſonne ici, qui ne vous ſçache gré des ſoins que vous prenez de nous amuſer.

ARIETTE.

Air : *Ce que je dis, eſt la vérité même ;* du Roi & le Fermier, Comédie Italienne.

Non, ce n'eſt point le plaiſir qui s'achete,
Qui peut flatter un tendre cœur ;
C'eſt encor moins celui que l'on projette,
Trop rarement il fait notre bonheur.

Le moment où l'eſprit s'amuſe,
Eſt l'inſtant ſeul que nous devons choiſir ;
C'eſt ſouvent d'amour une ruſe,
Il veut qu'on ſçache le ſaiſir.

Non, ce n'eſt point . . . . &c.

Si les Comédiens nous manquent, eh, bien ! nous n'avons qu'à nous ſubſtituer à leur place. A la campagne, ces ſortes de plaiſirs ſont délicieux, quand on s'en acquitte ſoi-même. Pour moi, je me charge d'un rôle.

VALERE.

Quel rôle feriez-vous ? il n'y auroit que celui d'amoureuſe qui pourroit vous convenir . . . Mais, non, charmante Dorimene, vous faites gloire d'être inſenſible. Il faut être tendre, & vous êtes cruelle.

DORIMENE.

Air : *Omphale, ſi vous défendez.*

Ce rôle a pour moi des appas ;
De bon cœur je m'y détermine,
Et ſi je ne la deviens pas,
Du moins en ferai-je la mine.

Je

Je m'en charge, à condition que vous ferez celui d'amoureux.

VALERE.

Hélas! plût à l'amour, qu'un pareil contretemps pût m'être favorable! le hasard quelquefois.... Mais non, que dis-je? dispensez-m'en, de grace; je ....

DORIMENE.

Encore m'en faut-il un : j'aime mieux que ce soit vous qu'un autre. Mais, n'allez pas croire au moins que j'aie des prétentions : je suis une folichone qui n'aime qu'à rire, entendez-vous?

VALERE.

ARIETTE.

Le bonheur est de le répandre; du Roi & le Fermier, Comédie Italienne.

Sans ces yeux d'où l'amour nous lance
Ces traits divins, toujours vainqueurs,
Qui lui soumettent tous les cœurs,
Ah! que deviendroit sa puissance.
Pour vous, quelle félicité,
De nous ravir la liberté
De voir étendre votre empire,

D'enchaîner enfin l'Univers,
Et de pouvoir en ſecret dire :
Plus d'un mortel eſt dans mes fers.
Jeunes beautés, hâtez-vous de lire
Dans un cœur par vous attendri,
Tout ce qu'inſpire,
Tout ce qu'inſpire
Un regard de l'objet chéri.
Sans ces yeux d'où l'amour nous, &c.

DORIMENE.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Le chant a cela de flatteur,
Qu'il rend l'ame ravie.
Eſſayons de chanter, Monſieur,
Tous les deux en partie.

Enſemble.

Air : *Amuſons toujours nos deſirs.*

Uniſſons nos voix & nos cœurs,
Méritons que l'Amour à nos vœux s'intéreſſe,
Aimons, aimons & que ſans ceſſe
Ce Dieu verſe ſur nous ſes plus tendres faveurs.

VALERE.

Quelle voix divine ! mais, belle Dorimene, le Ballet nous manquera, nous n'avons point de Danſeurs.

DORIMENE.

Que cela ne vous embarraſſe pas, je ſuis bonne à tout.

ARIETTE.

Air : *Un fin Chaſſeur ;* du Roi & le Fermier, Comédie Italienne.

Faut-il danſer, je brûle d'imiter
Le danſeur qui trotte & ſautille. (*bis.*)
Faut-il danſer, mon cœur qui me dit, brille,
M'encourage & vient m'exciter.
Le feu qui m'anime, me grille, pétille.
Faut-il chanter,
Et répéter
Une Ariette,
Tant mieux.
Un ſon gracieux,
Une voix nette (*bis.*)
Rendent les mouvemens de mon cœur.
Lorſque je chante,
Ma voix touchante,
Des vieillards ranime l'ardeur.
Faut-il danſer, . . . &c.

VALERE.

Air : *A faire.*

Les Ris, les graces

Ne vous quittent pas;
Les amours volent sur vos traces,
Ils dirigent vos pas.

SCENE III.

CYDALISE, VALERE, DORIMENE.

CYDALISE.

Air : *Des deux Chasseurs & la Laitiere ;* Comédie Italienne.

Voici quelqu'un qui se présente,
Qui veut faire essai de talens.
S'il ne faut pour rire un moment,
Que d'être vive & sémillante,
Folâtrer agréablement;
Je surpasserai votre attente,
Et pourrai plaire assûrément.
Voici, . . . &c.

DORIMENE.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Eh! comment, belle Cydalise . .

CYDALYSE.

Paſquin m'a tout dit, entre nous.
J'eſtime ſi fort l'entrepriſe,
Qu'exprès je viens m'unir à vous.

Elle ſe met à rire.

Vous allez bien rire. La *Rancune*, un de nos Comédiens de campagne, vient d'arriver le bras en écharpe, la tête entortillée de chiffons : je me ſuis ſauvée, tant il m'a fait peur. Il eſt la-bas, chez votre Fermier, ſon âne & lui qui ſe rafraîchiſſent. (*Elle fait un cri.*) Ah ! le voici.

SCENE IV.

LA RANCUNE,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

VALERE.

QUE vois-je? juſte Ciel! eſt-ce bien la Rancune?

LA RANCUNE.

Comme un homme fort mal traité de la fortune,
Je m'offre à vos regards, mutilé, chancelant;
La honte m'affoiblit, plus que notre accident.
Frappé du coup affreux, qui m'a fêlé le crâne,
J'ai monté pour venir, à cheval ſur notre âne;
C'eſt une bête utile en mille occaſions,
Et qui ſert à porter nos décorations.
Ce gas, que vous voyez, qui me prend ſous l'aiſſelle,
Eſt, ſous votre reſpect, le Moucheur de chandelle;
Nous l'employons à tout: il nous ſert quelquefois
D'archer, quand nous jouons les Princes & les Rois.
Je rougis de m'offrir en ce plat équipage,
Mon habit de théâtre eſt par malheur en gage;
Je n'ai que celui-ci, dont les trous recouſus,
M'empêchent de paroître *in naturalibus*.
Nous ſommes tous ſi fort vêtus à la légere,
Qu'il faudroit que l'été durât l'année entiere,
Pour nous garantir tous d'un péril trop certain,

Quand l'un n'a qu'une veſte, & l'autre un caſaquin.
Verrez-vous ſans pitié le ſort qui nous accable,
Ne nous tendrez-vous point une main ſecourable.
Nous ſommes ſans crédit : montrez-vous notre appui.
La Troupe par ma voix, vous implore aujourd'hui.
Vous devez être inſtruit par certaine miſſive,
Qu'elle eſt, faute d'argent, à l'auberge captive ;
Que pour accroître encor nos tribulations,
On retient nos habits, nos décorations.
Souffrirez-vous, Seigneur, que Zaïre & Chimene,
Qui vous ont arraché des larmes ſur la ſcene,
Périſſent de misère : un ſi fâcheux état,
De l'art le plus divin, dégraderoit l'éclat.
Que dirai-je ? réduit à notre linge ſale,
Chacun de nous ſe gratte, & croit avoir la gale ;
Et ſi juſqu'à ce jour, aucun encor ne l'a,
Je penſe que bientôt elle nous atteindra.
Nous laiſſer plus long-temps dans un état ſi triſte,
Quand la faim & la ſoif nous ſuivent à la piſte,
C'eſt bleſſer à la fois & les Rois & les Dieux,
Que nous repréſentons chaque jour à vos yeux.
Nous nous rendions chez vous, la troupe gaie & leſte,
Marchoit pompeuſement ſur un aſſez grand char,
Qui n'avoit pour abri que la voûte céleſte ;
Chacun tenoit ſon rôle & répétoit à part,
Quand d'un maudit pavé rencontré par haſard,
La charrette reçoit des atteintes mortelles,
L'eſſieu crie & ſe rompt (*a*) ; alors ſous les débris

(*a*) RACINE.

Tout tombe pêle-mêle, Acteurs, mâles, femelles,
Gagiſtes & Danſeurs, & Moucheur de chandelles,
Tout roule dans la fange en jettant les hauts cris.
Du fer de nos courſiers, naiſſent mille étincelles ;
Le char briſé, leur a bleſſé les flancs,
Ils ont ſaiſi le mord avec les dents,
Et traînant ſes débris, s'égarent dans les champs.
Sans me ſçavoir bleſſé, je cours vîte à nos belles ;
J'entends de tous côtés, des cris plaintifs, aigus ;
L'une diſoit : ma face eſt balafrée ;
Ah ! que de charmes j'ai perdus !
L'autre, ma robe eſt déchirée,
Et j'ai perdu mon jupon de deſſus.
Chacun les plaint & veut ſe rendre utile :
Enfin on les releve, & leur front peu tranquille
A des charmes de moins, & des boſſes de plus.
Le cabaret voiſin nous offrit un aſyle,
Mais c'étoit retomber de Carybde en Scylla ;
Gîte d'empoiſonneur, fameuſe écorcherie,
Dont le Maitre aſſez mal jadis nous regala,
Et prétend qu'on lui doit tout ce qu'il nous vola.
Des habits de la Comédie,
Des décorations ſa femme s'eſt ſaiſie,
Ils nous ont dépouillés.

VALERE.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.*

Comment ſe trouvent vos Actrices ?

LA RANCUNE.

Bon ! ce ne ſont point des novices ;
On les entendroit que je crois
Long-temps ſe plaindre de leur chûte,
Si c'étoit la premiere fois
Qu'elles euſſent faites la culbute.

SCENE V.

PASQUIN,

EE LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

PASQUIN.

GRANDE nouvelle, voilà Monſieur Turcaret qui arrive avec la Troupe ; les Comédiens dans ſon caroſſe, entrent dans la cour au moment que je vous parle. M. Turcaret vous fait cette galanterie ; il a payé à l'auberge tout ce que la Troupe y pouvoit devoir, & les a de plus retenu pour l'été.

DORIMENE.

Mais tout ceci ne nous rend pas des Comé-

diens en état de nous être utiles, quand l'un a le bras en écharpe, & l'autre le cou cassé.

LA RANCUNE,

ôtant son bras en écharpe & ce qu'il a sur la tête.

Tout ceci n'est qu'une feinte, nous ne voulions, Monsieur, que vous engager à nous tirer d'embarras ; mais M. Turcaret . . . . .

PASQUIN.

Air : *La bonne aventure.*

Il a fait dans un moment
Cette belle cure.

CYDALISE.

Dans le besoin, un traitant
Est un bon médicament.

(*Tous.*)

La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure.

La Rancune & Pasquin sortent.

Air : *Du Roi de Cocagne.*

Dans les jeux que nous offrons ſans ceſſe,
Nous attendons tous les jours
Des ſecours au beſoin qui nous preſſe ;
Où le trouver ce ſecours :
L'obtiendrons-nous des grands Seigneurs de France,
Et lon, lan, la ;
Ce n'eſt pas là
Que l'on trouve cela ;
Ce n'eſt que dans la Finance.

SCENE VI.

M. TURCARET,

ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

M. TURCARET.

De la joie, mes amis; nous aurons la Comédie, des divertiſſemens, enfin tout ce qui peut maintenir la gaieté. Je vous donne une fête, dont la Muſique eſt faite par un Muſicien... ou une Muſicienne..... la, la..... Comment appellez-vous çà, vous autres?... Çà chante comme une femme, çà vient d'Italie.

VALERE.

Vous voulez dire..... Oui, comme vous dites.

TURCARET.

Je ſçavois bien que j'avois raiſon; cela ſera fort beau, cela ſera fort beau: les paroles ſont de la façon d'un de mes Commis; d'ailleurs, je les ai lues & relues.

CYDALISE.

Cela doit être admirable.

TURCARET.

A propos, belle Dorimene, vous connoiſſez mon amour pour vous; c'eſt un petit drôle qui fait le diable à quatre dans mon cœur: quand finirons-nous ?

DORIMENE.

M. Turcaret aime à rire, il a raiſon. Il ignore peut-être que par haſard je ſuis devenue Comédienne, que je chante, je danſe: il mérite aſsûrément qu'à mon tour je faſſe les frais de l'amuſer.

ARIETTE.

Air : *Nous étions dans cet âge encore;* Comédie Italienne.

Ne perdons jamais l'eſpérance;
De notre conſtance,
Naît le vrai bonheur;
Le temps ſeul prépare & diſpenſe
Ces inſtans ſi doux pour un cœur.

CYDALISE *à Turcaret.*

Air : *Un inconnu.*

Jeunes Galans, plus vous avez l'air tendre,
Moins nous craignons votre abord gracieux ;
Tâchez d'apprendre
Dans deux beaux yeux,
Que ce bonheur pour vous ſi précieux,
C'eſt de vos ſoins que vous devez l'attendre.

TURCARET.

C'eſt parler d'or ; mais tandis que nos Acteurs étudient la piéce qu'ils doivent repréſenter, voyons le Ballet : le ſujet eſt une diſpute entre les Muſique Italienne & Françoiſe.

VALERE.

On ne peut mieux conclure, nous irons enſuite à la collation.

SCENE VII.

DORIMENE, CYDALISE, VALERE, TURCARET; LA MUSIQUE ITALIENNE, LA MUSIQUE FRANÇOISE.

MARCHE.

On danſe ſur l'air de la Sarabande d'Iſſé.

LA MUSIQUE FRANÇOISE.

Air : *Que l'amour dans nos cœurs ;* Europe galante, troiſieme Acte.

SAISISSONS les inſtans
De paroître :
Des talens,
Le vrai plaiſir doit naître ;
C'eſt lui qui des amours
Prépare les beaux jours.
Que toujours il nous charme & nous mene ;
De ce Dieu bienfaiſant célébrons les faveurs ;
Sons touchans (a), triomphez ſur la ſcene ;
Il n'appartient qu'à vous de parler à nos cœurs.

(a) *Tendrement.*

On danſe les Minuets d'Iſſé ; Opéra.

LA MUSIQUE ITALIENNE.

Air : *A faire.*

Ce n'eſt que par un chant
Vif & piquant,
Bruyant,
Qu'on réveille
L'oreille ;
Qu'on diſſipe l'ennui,
Qu'une Muſique
Antique,
Étique,
Répand aujourd'hui.
France, votre harmonie
Glace & nous refroidit :
Contre votre monotonie,
Le bon ſens ſe roidit ;
Nulle ſaillie
N'annonce vos ſons.
Voulez-vous que vos chanſons
Rendent notre ame ravie ?
Du génie
De l'Italie,
Prenez des leçons.

On danſe.

LA

LA MUSIQUE ITALIENNE ET LA FRANÇOISE.

DUO.

Air : *A faire.*

Vivons en paix ; que chacun de nous
Se rende néceſſaire :
Nous n'aurons plus de jaloux,
Si de concert nous ſçavons plaire.

VALERE.

Air : *Pour nous donner du bon vin, vive, vive le voiſin.*

Quand on ſe croit quelque goût,
On veut prononcer ſur tout ;
L'eſprit alors à ſon aiſe,
Donne ſouvent dans l'erreur.

VALERE, DORIMENE, *enſemble.*

Pour attendrir notre cœur,
Vive un air à la françoiſe :
Pour faire valoir un rien,
Vive un air Italien.

Ballet général, & fort court.

PASQUIN, *à la Compagnie.*

Meſſieurs & Meſdames, vous êtes ſervis.

SCENE DERNIERE.

LA FOLIE, MERCURE.

LA FOLIE.

QUE penſe de ceci Mercure ?

MERCURE.

Que l'on peut tenter l'aventure,
Vos airs, vos Ballets ſont galans,
Qui plus eſt dans le goût du temps.

LA FOLIE.

Vous croyez que c'eſt leur affaire ?

MERCURE.

Du moins devons-nous l'eſpérer.

LA FOLIE.

C'eſt tout ce qu'on peut deſirer,
Quand à ſon Maître (*a*) on cherche à plaire.

(a) *Faiſant la réverence.*

Fin des Piéces Dramatiques.

CANTATILLES.

SUJETS DES CANTATILLES.

LA MUSETTE.
LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.
LE DÉDAIN AFFECTÉ.
LES EFFETS DE L'ABSENCE.
LE RETOUR DE BELLONE.
LA JALOUSIE.

CANTATILLES.

LA MUSETTE.

I. CANTATILLE.

Pour engager mon jeune cœur,
Disoit la charmante Lisette,
Le fidele Myrtil, sur sa douce musette,
Me chante chaque jour son amoureuse ardeur.

Les Rossignols de ce bocage
Mêlent leurs voix à ses accords touchans;
Et la douceur de leur tendre ramage
Nous invite à goûter mille plaisirs charmans.

Sur la naissante herbette,
Le Berger amoureux,
Au son de sa musette
Chante ses tendres feux.

Pour rendre la Bergere
Senſible à ſes tourmens,
Il forme pour lui plaire,
Les plus aimables chants.

Sur la naiſſante herbette,
Le Berger, &c.

Myrtil enchanté de ſa chaîne,
Épris du plus ardent amour,
Faiſoit retentir de ſa peine
Tous les échos d'alentour :
Cédant au penchant qui l'entraîne,
Pour mieux chanter l'objet dont ſon cœur a fait choix,
De la tendre muſette il emprunte la voix.

Raiſonnez, ma muſette,
Célébrez mon ardeur ;
C'eſt à vous d'être l'interprête
Des ſentimens d'un tendre cœur :
Chantez les tranſports de mon ame,
Formez les plus aimables ſons ;
Que l'objet charmant qui m'enflamme,
Triomphe en toutes vos chanſons.
Raiſonnez, ma muſette, &c.

*

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR.

II. CANTATILLE.

Non, je ne veux jamais qu'on me parle d'amour,
Diſoit en ſoupirant la jeune Célimene ;
Je ſçais les maux qu'il fait endurer chaque jour :
Ses charmes les plus doux & la plus belle chaîne,
N'ont, pour un tendre cœur, qu'un funeſte retour.

Il n'eſt point de ſort plus aimable,
Ni de plaiſir qui ſoit plus doux,
Que de ſçavoir braver les coups
D'un Dieu puiſſant & redoutable.

Heureux qui ne cherche jamais
A ſe le rendre favorable ;
Plus on ſe livre à ſes attraits,
Plus on le trouve impitoyable.

Il n'eſt point de ſort plus aimable,
Ni de plaiſir qui ſoit, &c.

Le fier tyran des cœurs ſçut bientôt ſe venger
D'un langage ſi téméraire :
Sous la figure d'un Berger,
Il s'offre aux yeux de la Bergere :
Célimene troublée, à l'aſpect du vainqueur,
Avoua ſa défaite, oublia ſa rigueur.

C'eſt en vain qu'un cœur inſenſible
Réſiſte aux ſoins d'un tendre amant ;
L'Amour ne voit rien d'impoſſible,
Quand l'objet lui paroît charmant.

Vouloir trop long-temps ſe défendre,
C'eſt ſe ſouſtraire à ſon bonheur ;
Plus on differe de ſe rendre,
Et plus il inſpire d'ardeur.

C'eſt en vain qu'un cœur inſenſible,
Réſiſte aux ſoins d'un, &c.

LE DÉDAIN AFFECTÉ.

III. CANTATILLE.

L'INDIFFÉRENTE Amarillis
Des plus charmans Bergers mépriſoit la tendreſſe ;
Croyez-moi, diſoit-elle à l'amoureux Daphnis,
Portez ailleurs vos ſoins & l'ardeur qui vous preſſe.

Vous vous plaignez en vain, répondit le Berger,
Je ſuis trop inconſtant pour vouloir m'engager :
Contre l'Amour dans nos retraites,
Tous les cœurs ſont en ſûreté.
Nous célébrons ſur nos muſettes
Les charmes de la liberté.

Non, la chaîne la plus aimable
Ne peut offrir qu'un bien trompeur :
Pour goûter un bonheur durable,
Il faut ſçavoir garder ſon cœur.
Non, la chaîne, &c.

La Bergere en ſecret brûloit pour ce Berger,
De la plus vive ardeur ; & le croyant léger,
Interdite, confuſe, elle dit d'un air tendre :
Falloit-il me donner de l'amour ſans en prendre ?
Tu portes à mon cœur les plus ſenſibles coups ;
Je n'ai feint, dit Daphnis, une inconſtance extrême,
Que pour vous inſpirer ces mouvemens jaloux :
Pardonnez à l'amour cet heureux ſtratagême,
En faveur d'un amant qui n'adore que vous.

La plus inſenſible Bergere,
De l'indifférence à l'amour,
N'a bien ſouvent qu'un pas à faire. (*fin.*)
L'aveu d'une flamme ſincere
Engage une Belle au retour.

La plus inſenſible Bergere,
De l'indifférence, &c. (*juſqu'au mot fin.*)

LES EFFETS DE L'ABSENCE.

IV. CANTATILLE.

ABSENTE du Berger pour qui mon cœur ſoupire,
Tout inconſtant qu'il eſt j'aſpire à ſon retour :
L'eſpoir de le revoir encor ſous mon empire,
Me conſole & m'engage à garder mon amour.

Quelque penchant qui nous entraîne
A nous venger d'un inconſtant,
Paſſer de l'amour à la haine,
N'eſt pas l'ouvrage d'un inſtant.

Plus on cherche à briſer ſa chaîne,
Plus on en reſſerre les nœuds ;
Qui peut ſe dégager ſans peine,
Ne fut jamais bien amoureux.

Quelque penchant qui nous entraîne
A nous venger, &c.

Mais que me ſert, hélas ! de me plaindre ſans ceſſe,
Si Daphnis porte ailleurs ſes ſoins & ſon ardeur.
Oublions, s'il ſe peut, l'ingrat & ma tendreſſe,
Et que l'indifférence aſſure mon bonheur.

Volez, paiſible indifférence,
Venez triompher de mon cœur :
Jouiſſez de la préférence
Qu'il vous donne ſur ſon vainqueur.
Venez, &c.

Loin de punir un cœur volage,
Quand on brûle de nouveaux feux,
On ſe remet en eſclavage,
Et l'on eſt toujours malheureux.
Volez, paiſible indifférence,
Venez triompher, &c.

LE RETOUR DE BELLONE.

V. CANTATILLE.

BELLONE a ſuſpendu les fureurs de la guerre :
Pour aſſurer le repos de la terre :
La gloire dans ces lieux ramene nos guerriers,
Je les vois s'avancer le front ceint des lauriers,
Qu'à la ſeule valeur la victoire abandonne,
Par les plus tendres chants célébrons leur retour.
France, tu ne dois ce beau jour
Qu'à l'éclat qui les environne.

Revenez, doux plaiſirs,
Diſſipez nos allarmes,
Revenez avec tous vos charmes,
Mettre le comble à nos deſirs :

Que la tymballe & la trompette,
Pour chanter cet heureux inſtant,
Mêlent leur bruit éclatant
Aux doux ſons de la muſette.
Pour chanter, &c.

Revenez, doux plaiſirs, &c.

Dignes favoris de Bellone,
Que la gloire à jamais couronne,
L'Amour, ce Dieu puiſſant, ce vainqueur des vainqueurs
Lui diſpute en ce jour l'empire de vos cœurs:
Jeunes Héros, hâtez-vous de vous rendre;
En vain vous voulez vous défendre;
Craignez d'irriter ſon courroux,
Ce n'eſt point un bras invincible
Qu'il faut oppoſer à ſes coups,
C'eſt un cœur tendre, amoureux & ſenſible.

Amour, vainqueur de l'univers,
Triomphe, acheve ta victoire,
Dans les bras même de la gloire,
Il eſt beau de donner des fers.

Regne ſur tout ce qui reſpire,
Que tout brûle ici de tes feux;
Peut-on jouir d'un ſort heureux,
Sans ſe ſoumettre à ton empire.
Amour, vainqueur de l'univers,
Triomphe, &c.

LA JALOUSIE.

VI. CANTATILLE.

De l'infidélité de mon perfide amant,
Qui pourra me venger, s'écrioit Célimene :
Cruelle jalousie, & vous, sanglante haine,
Je vous implore en ce moment ;
Volez, accourez promptement,
Faites par-tout sentir votre rage fatale ;
Que votre fureur sans égale
Tourmente éternellement,
Et mon amant & ma rivale.

Quels sifflemens ! quel bruit affreux !
La terre tremble & s'ouvre,
L'enfer irrité nous découvre
Ses gouffres ténébreux.

Quels sifflemens, &c.

L'implacable jalousie,
Prête à servir ma fureur,
Pour exercer sa barbarie,
S'élance du sein de l'horreur.

Quels ſifflemens, &c.

Le monſtre enfin paroît, Célimene tremblante,
Leve à peine les yeux : mets fin à tes douleurs,
Lui dit-il, ton parjure & ſa coupable amante,
Sont devenus l'objet de toutes mes fureurs ;
Ils éprouvent tous deux un déſeſpoir funeſte,
Ils ne goûteront plus de tranquilles plaiſirs.
Je pars & les condamne à d'éternels ſoupirs ;
A leurs cœurs malheureux, c'eſt tout l'eſpoir qui reſte.

Pour un cœur ſenſible & jaloux,
Dont l'amour trahit la conſtance :
Non, je ne vois rien de ſi doux
Que le plaiſir de la vengeance.

Pour un cœur, &c.

Il ne peut jamais oublier
L'injure qu'on oſe lui faire ;
Plus l'objet eſt digne de plaire,
Moins on le ſçait juſtifier.

Pour un cœur, &c.

☞ *Ces ſix Cantatilles ſont gravées & ſe trouvent dans le Recueil de feu M. le Maire.*

PIECES

PIECES DÉTACHÉES.

VERS

A MONSIEUR

LAMBERT,

*Excellent Peintre en Miniature, ſur le Portrait de Madame la Marquiſe***, peinte en Veſtale.*

Tu n'as, mon cher LAMBERT, en nous peignant Iris,
Négligé nulle de ſes graces,
Ni ce regard flatteur, ni ce tendre ſouris,
Qui fixent ſur ſes traces
Et les jeux & les ris :
Tu l'as peinte, il eſt vrai, telle qu'elle eſt ; aimable ;
Vive, ſpirituelle, & pleine d'enjouement ;
C'eſt-là, ſçavant Ami, ce qui rend juſtement
Ce Portrait à nos yeux un chef-d'œuvre admirable.
L'Amour lui-même en paroît ſi content,
Qu'il a fait promettre à ſa mere,
De lui donner ſon Portrait de ta main.

Vénus qui ne refuſe guere
A ſon fils ce qui peut lui plaire,
A mis la ſéance à demain.
A Cythere on t'attend ; pars, & fais diligence,
Des beautés de ce lieu calme l'impatience ;
Toutes, à tes ſuccès mettant le plus haut prix,
Veulent avoir leur reſſemblance
De la main du Peintre d'Iris.

VERS

A MONSIEUR

LE COMTE ***,

Sur un Fils dont Madame venoit d'accoucher.

NOTRE gaieté vous fait aſſez connoître
Ce qui ſe paſſe en ce riant ſéjour ;
Un ſecond Amour vient de naître,
La Beauté lui donne le jour.

*

VERS

Sur un Avare.

TIMANTE, cet insigne avare,
Que des siens nature sépare,
Tant lésine a pour lui d'attraits,
Avoit une grande fille,
Aimable, jeune, gentille,
Qu'il vouloit marier sans frais.
Pour s'en accommoder plus vîte, le bonhomme
En a fait un forfait & reçu grosse somme:
Ainsi de la nourrir il s'épargne le soin.
Hélas! peut-on pousser l'avarice plus loin.

COUPLETS.

Air : *Votre cœur, &c.* Titon & l'Aurore, Opéra.

Célébrons tous la Bergere,
Qui triomphe en ce séjour :
Tendres cœurs qui voulez plaire,
Ne quittez jamais sa cour.
Le voyage de Cythere
Ne se fait qu'avec l'Amour.

Air : *Bouchez, Naïades, vos Fontaines.*

Cléon, Chirurgien habile,
Ne va plus aux champs, à la ville
Porter des secours bienfaisans
Au malheureux qui les réclame ;
Donnant tout au plaisir des sens,
Il ne prend soin que de sa femme.

FIN.

TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans ce volume.

PHAÉTON, Parodie en un Acte, pag. 1
Omphale, Parodie en un Acte, 55
Bolan, ou le Médecin amoureux, Parodie de Roland, en un Acte, 93
Titonet, Parodie en un Acte, de Titon & de l'Aurore, 147
Les Fêtes de la Paix, avec un Prologue, 185
L'Epreuve, premiere Entrée, 195
La fausse Confidence, seconde Entrée, 211
Les Amans réunis, troisieme Entrée, 225
Les Amans heureux, quatrieme Entrée, 243
Le Bouquet, Piéce en un Acte, avec un Prologue, 259
Le Bouquet, 265
Prologue de l'Accident imprévu, 287
L'Accident imprévu, Piéce en un Acte, 295

CANTATILLES. *La Muſette*, 325
Le Triomphe de l'Amour, 327
Le Dédain affecté, 329
Les Effets de l'abſence, 331
Le Retour de Bellone, 333
La Jalouſie, 335
Piéces détachées, 337
*Vers à M. Lambert, excellent Peintre en Miniature, ſur le Portrait de Madame la Marquiſe *** peinte en Veſtale.* 3
*Vers à M. le Comte ***, ſur un fils dont Mad venoit d'accoucher*, 34
Vers ſur un Avare, 341
Couplets, 342

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : *Théâtres & Œuvres mêlées*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 22 Novembre 1766.

ALBARET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur BAILLY, Garde général de nos Tableaux, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre : *Recueil de Piéces Dramatiques & autres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ſondit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes :

Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle du Sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier & Garde des Sceaux de France le Sieur de MAUPEOU : le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ou-

vrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trente-unieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 119. fol. 78. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, Art. 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre, neuf exemplaires, preſcrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris, ce 13 Janvier 7677.

Signé, GANEAU, *Syndic.*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

De l'Imprimerie de PIERRE-ALEX. LE PRIEUR,
Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.

ERRATA DU TOME SECOND.

PHAETON.

Page premiere : on a oublié de mettre, non Représentée ni Présentée.

Page 13, *ligne* 11, je dois; *lisez* je doi.

OMPHALE.

Page 75, *ligne* 17, Mais quand il vient ; *lisez* mais quand vient.

Page 79, *ligne* 17, mettez ; *lisez* Remettez.

BOLAN.

Page 100, *ligne derniere*, honneur ; *lisez* bonheur.

Page 119, *ligne premiere*, fût pour moi ; *lisez* fût mort pour moi.

Page 120, *ligne* 4, Sçût aimer ; *lisez* Sçait aimer.

TITONET.

Page 109, *ligne* 12, il a pu ; *lisez* vu.

Page 154, *avant l'air* J'entends déja le bruit des Armes ; *lisez* TITONET.

L'ACCIDENT IMPREVU.

Page 313, *ligne* 5, faites ; *lisez* fait.